

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ECHO

DE LA FRANCE.

LA JEUNE MÈRE À LA FONTAINE.

Il est de ces fraîches figures,
Belles d'une candeur qu'on ne peut définir,
De ces apparitions pures
Dont l'image sourit à notre souvenir.

J'ai vu tantôt, à la fontaine,
Une mère tenant son enfant dans ses bras ;
De sa cruche déjà trop pleine
L'eau débordait, brisée en scintillants éclats.

Mais qu'importait l'eau renversée ?
Elle était tout entière à son petit enfant ;
A lui son unique pensée,
A lui son tendre amour, son regard triomphant ;

A lui son plus charmant sourire ;
A lui ces mots du cœur, si frais, si gracieux ;
Et que les mères, pour les dire,
Ont emprunté sans doute au langage des cieux.

Je la voyais, d'amour éprise,
Couvrir de cent baisers tantôt ses blonds cheveux,
Tantôt sa bouche de cerise,
Et sa joue arrondie et ses deux grands yeux bleus :

Puis soudain, avec raillerie,
Pour le mieux agacer, faire mille détours,
Retirer sa lèvre chérie,
Et détourner la tête, et sourire toujours,

Tandis que vers la fugitive
Ce gracieux enfant, l'enfant aux cheveux d'or,
Rapprochait sa face naïve
Et ses petites mains, pour l'embrasser encor.

O vous qui, près de la fontaine,
De la cruche pesante oubliant le fardeau,
Ne pensez pas que l'heure entraîne
Le temps qui toujours passe et fuit comme votre eau,

Je vous enviais, jeune mère !
Je disais : tous ces biens qu'ici-bas l'on chérit
Ne sont-ils pas une chimère,
Quand on a, comme vous, un enfant qui sourit ?

Un bel enfant au teint de rose,
Candide séraphin béni de l'Éternel,
Et dont l'âme nouvelle éclore,
S'ouvre, comme une fleur, à l'amour maternel ?

Lorsque sur votre sein, qu'il presse,
Vous voudriez pouvoir le fixer sans retour,
Et, pour l'enivrer de tendresse,
Mettre tout votre cœur dans un regard d'amour,

Alors votre beauté rayonne,
Alors vous ressemblez aux tableaux du saint lieu,
A ces tableaux où la Madone,
Dans sa sérénité, sourit à l'Enfant-Dieu.

Mais son front fatigué se penche,
Son œil à demi clos lutte avec le sommeil ;
Laissez, sur votre épaule blanche,
Reposer mollement son visage vermeil.

Qu'il dorme calme et sans envie,
Lorsque le ciel encore est doré devant lui.
Plus tard, l'horizon de la vie
Ne sera plus brillant et pur comme aujourd'hui.

Jamais le sommeil qui l'opresse
Ne lui sera si doux au séjour des humains,
Qu'ainsi bercé d'une caresse,
Le front sur votre épaule et les pieds dans vos mains.

Les anges, dans un météore,
Planent en souriant et lui jettent des fleurs ;
Plus tard, s'ils reviennent encore,
Ils reviendront, hélas ! pour essayer ses pleurs.

— *Revue pour tous.*

LE CITOYEN BRUTUS.

(Voir page 257.)

Le lendemain matin, Brutus, car c'est ainsi qu'il faut le nommer quand il est hors de la maison, suivait à quelque distance Bonne, qui allait à son atelier. Bientôt il aperçut un jeune ouvrier qui semblait guetter le passage de la jeune fille, et qui, après l'avoir saluée, la suivit sans l'approcher, ni lui parler. Arrivée à la porte de la maison où elle allait travailler, Bonne entra, le jeune homme s'arrêta devant cette porte et y resta rêveur et pensif.

— Eh bien ! citoyen, dit Brutus en s'approchant, que fais-tu donc là planté devant cette porte comme l'arbre de la liberté du faubourg Antoine ? Est-ce que tu espères voir à travers les murs ?

— Que vous importe ? répondit avec fierté le jeune homme ; passez votre chemin, je n'ai pas de comptes à vous rendre.

— C'est ce que nous allons voir. D'abord il m'importe que tu ne suives pas cette jeune fille comme tu le fais, car cette jeune fille est ma nièce.

— Votre nièce ?

— Rien que ça ; et, à ce titre, il me semble que j'ai bien le droit de savoir pourquoi tu te trouves toujours sur sa route, et pourquoi tu restes en faction devant la porte où elle est entrée ?

— Je vous jure, citoyen, que mes intentions sont loyales, je n'ai jamais dit un mot à votre nièce.

— Je le sais ; aussi, mon enfant, ce ne sont pas des reproches que je veux te faire, mais des conseils que je veux te donner. Ecoute-moi : il ne faut pas te bercer d'une espérance qui ne peut pas se réaliser ; ma nièce ne peut pas te convenir.

— Mais pourquoi, citoyen ? Ma famille est honnête ; je suis un ouvrier,

c'est vrai, mais j'ai du courage, je puis honorablement gagner ma vie ; peut-être ne serons-nous pas toujours dans des circonstances semblables, et alors...

— Et alors, ce sera toujours impossible. Il y a des raisons que je ne puis pas te dire, des raisons qui feront qu'il y aura toujours un obstacle.

— Un obstacle ? je le surmonterai ; mon père m'a dit souvent : " Vouloir, c'est pouvoir ; " je voudrai, donc je pourrai ; vous êtes peut-être plus à votre aise que nous, mais je suis jeune, le travail est une fortune, et je rendrai votre nièce si heureuse !

— Mon pauvre garçon, je n'en doute pas. Je vois à ton air, à ton langage, que tu es un brave jeune homme, et si cela ne dépendait que de moi seul, je ne dis pas...

— Ah ! Ah ! mon cher monsieur ! s'écria le jeune homme en lui sautant au cou.

— Oui, mais ça ne dépend pas de moi... enfin, je ne sais comment t'expliquer la chose, qu'il te suffise de savoir que c'est impossible. Allons, sois raisonnable, il n'y a pas longtemps que tu aimes ma nièce, tu l'oublieras.

— Détrompez-vous, il y a bien longtemps que je l'aime, et ce sentiment s'accroît encore chaque fois que je la vois ; jugez si je l'aime, je ne le lui ai jamais dit !...

— Au fait, c'est une preuve cela ; mais enfin, si je te donnais de l'espoir, je te tromperais. Sois raisonnable, et promets-moi de ne plus chercher à voir ma nièce.

— Ne plus la voir !... oh ! cela me serait impossible, citoyen ; mais je puis vous promettre de la voir sans en être vu, de ne plus la gêner par ma présence, de fuir ses regards, mais c'est tout ce que je puis faire.

— Et c'est tout ce que je te demande. Et tu tiendras parole ?

— Je vous le jure sur mon honneur.

— Je te crois, dit Brutus en lui tendant la main ; il n'est pas possible de mentir avec cet accent-là. Tiens, garçon, excepté ma nièce, demande-moi tout ce que tu voudras, et compte sur moi comme je compte sur toi. Adieu, ou plutôt à revoir, car je te verrai toujours avec plaisir.

— Merci, citoyen ; vous me rendez bien malheureux, mais je ne puis pas vous en vouloir. "

Et ils se quittèrent.

" C'est dommage, se disait Brutus en s'en allant, c'est un brave garçon... mais enfin, ce qu'il désire est impossible, il n'y faut plus songer. "

Rentré dans la maison, Yvon reprit ses habitudes ; il se remit à travailler, à servir la marquise, et plusieurs jours se passèrent sans que rien de nouveau vint troubler la vie si calme des habitants de la petite maison.

Un matin, au moment où Yvon, après avoir servi le déjeuner de la marquise, redescendait dans le rez-de-chaussée qu'il habitait, on frappa à la porte de la rue. C'était un événement, car jamais personne, excepté le prétendu porteur d'eau, ne venait heurter à ce logis silencieux.

« Qui peut venir ici ? se dit Yvon qui s'empressa de quitter sa livrée et de revêtir son costume républicain ; quelqu'un qui se trompe sans doute, car je ne sais rien qui puisse nous attirer une mauvaise visite ; voyons. » Et ouvrant un petit judas grillé qui avait été pratiqué dans la porte, il aperçut le jeune homme avec lequel il avait eu un entretien « Ah ! c'est toi, mon jeune camarade, dit-il ; par quel hasard ?

— Je voudrais vous parler, citoyen Brutus.

— C'est bien, je vais aller te trouver. » Et il sortit. « Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?... Mais que vois-je ?... le sac sur le dos, le bâton à la main ! on dirait que tu vas en pèlerinage.

— Je pars pour l'armée.

— Pour l'armée!...

— Oui. Je vous ai fait, citoyen, une promesse sur l'honneur ; si je reste, je ne pourrai pas la tenir, je le sens, et comme je n'y veux pas manquer, je m'éloigne. On a proclamé la patrie en danger, on a appelé des volontaires je me suis engagé. Et, jugez si j'aime votre nièce et si je tiens à ma promesse, j'ai résisté aux larmes de ma mère, aux supplications de mon père, je pars. Ou je ne reviendrai pas, ou quand je reviendrai, cet obstacle que vous ne voulez pas me faire connaître, je serai assez haut placé pour le surmonter.

— Tu as un noble cœur, garçon, dit Brutus, embrasse-moi, et que Dieu te protège.

— A votre tour, une promesse, citoyen Brutus : ne vous hâtez pas de marier votre nièce, laissez-moi le temps de la mériter, ce ne sera pas long, car si je ne suis pas tué, je parviendrai bientôt.

— Je ne puis te promettre qu'une chose, c'est que tant que les circonstances ne changeront pas, ma nièce ne sera pas mariée, et même il faudra qu'il se passe bien des événements avant qu'elle y pense.

— J'aurai donc le temps, et j'emporte votre promesse, elle me donnera du courage. Adieu, citoyen Brutus, ne m'oubliez pas, je reviendrai digne d'elle et de vous.

— Et où vas-tu ?

— A la frontière.

— Avec qui pars-tu ?

— Avec des volontaires.

— Comment t'appelles-tu ?

— Louis Dufour.

— Adieu ; je n'ai pas besoin de te recommander d'être brave.

— Vous entendez-vous parler de moi. »

Et il s'éloigna après avoir serré avec affection la main de Brutus.

“Ça me fait cependant de la peine de le voir partir, dit le vieux domestique en rentrant ; mais ce n'est pas ma faute si ce qu'il désire est impossible.”

Tout reprit son allure accoutumée dans la petite maison isolée ; Bonne et Yvon travaillèrent avec courage, la marquise pria, et le temps s'écoula au milieu des terribles événements de l'époque, sans que rien vint troubler la tranquillité de cette solitaire retraite. Yvon avait déjà presque oublié Louis Dufour, lorsqu'un jour il reçut une lettre ainsi conçue :

“ Citoyen Brutus,

“ Je suis bien sûr que vous ne pensez plus à ce pauvre ouvrier dont le cœur, bien plus que les yeux, suivait votre nièce lorsque chaque matin elle allait, modeste et gracieuse, travailler à son atelier, et quand chaque soir elle en revenait toujours réservée et inspirant le respect et l'admiration. Ce pauvre ouvrier a tenu sa parole, il a fui un danger qu'il ne se sentait pas le courage d'affronter, et il en est allé chercher d'autres qu'il a bravés sans crainte. Lui qui tremblait devant la jeune fille timide, a été fier devant l'ennemi. Il s'est pelé le but auquel il voulait atteindre, voilà un an à peine qu'il a pris le fusil, et il est officier. Ce n'est pas assez, il le sait, mais encore un peu de temps, et cet obstacle qu'il ignore aura disparu, il l'espère. Je ne vous en dirai pas plus long ; comme le jeune général sous les ordres duquel je vais combattre dans l'Ouest, je prends cette devise : *Des choses, et non des mots !* Mes actions parleront pour moi.

“ Adieu, ne m'oubliez pas.

“ Louis Dufour. ”

“ Pauvre garçon ! dit Yvon, il va justement dans un pays où il sera obligé de combattre contre le père de celle qu'il veut mériter ; singulier moyen d'arranger ses affaires. Enfin, je ne puis rien dire, laissons faire la Providence.”

La guerre avait pris dans la Vendée des proportions gigantesques, la République avait été forcée d'y envoyer des troupes nombreuses, et elle voyait ses meilleurs soldats tomber sous les coups de paysans armés de faux et de bâtons, mais auxquels la foi et le dévouement inspiraient un courage tel, que Napoléon a appelé cette lutte une *guerre de géants*. Par son courage, par son sang-froid, sa bonté pour les siens, M. de Sérigny était devenu un des principaux chefs du parti vendéen. Il déplorait au fond du cœur cette guerre cruelle entre compatriotes, mais il ne pouvait abandonner ceux qui, comme lui, obéissaient à leur foi religieuse et politique.

Nous ne suivrons pas dans toutes ses péripéties cette lutte acharnée,

nous nous bornerons à un épisode qui se rattache à notre histoire. Refoulés derrière la Loire, les Vendéens ne se battaient plus qu'avec le courage du désespoir ; leurs chefs avaient presque tous péri ; épuisés par leur héroïque résistance, les débris de l'armée royale luttèrent cependant encore, mais chaque jour voyait diminuer leur nombre. Un jour on apporta aux avant-postes républicains un officier qu'on venait de ramasser sur le champ de bataille.

“ Capitaine, dit un des hommes qui portaient le blessé, en voilà un qui nous a donné du mal ; nous n'avons pu l'avoir que lorsqu'il a été à terre, et encore il a fallu prendre des précautions ; c'est un brave, et s'il y en a encore beaucoup comme celui-là, nous ne sommes pas près d'en avoir fini. ”

Louis Dufour, car c'était lui qui commandait ce poste, logea le blessé dans la chaumière en ruines qui lui servait de quartier général, et fit venir un chirurgien.

“ C'est ça, dit le sergent, on va le guérir pour le tuer après. Eh bien, foi de sergent, quoique ce soit un blanc, ça me fera de la peine de le voir fusiller.

— Tu sais bien, reprit un soldat, que le capitaine ne se charge pas de ces corvées-là.

— Il a raison ; après les coups de fusil, il ne doit plus y avoir d'ennemis. ”

Le chirurgien, après avoir pansé le prisonnier resté sans connaissance, lui fit respirer quelques sels ; le blessé revint à lui, et l'aspect de l'uniforme de l'officier lui fit comprendre le danger de sa position.

“ Vous souffrez, monsieur, ? dit le capitaine.

— Ce n'est pas pour longtemps, je l'espère.

— Le major cependant ne désespère pas de vous sauver.

— C'est possible, mais tout son art ne me sauvera pas du sort qui m'attend.

— Peut-être vous trompez-vous.

— Je ne demande pas de grâce.

— Et si quelqu'un la demandait pour vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Un des vôtres n'a-t-il pas crié en mourant : “ Grâce pour les prisonniers ! ”

— Oui, Bonchamp. Mais il était chrétien, celui-là.

— Et qui vous dit que je ne le sois pas ?

— Je le crois ; mais quand vous voudriez m'épargner, en seriez-vous le maître ?

— Tous ceux qui sont tombés entre mes mains ont été sauvés, et cela sera plus facile à présent que la soumission...

— Dites l'épuisement, l'abandon...

— Comme vous voudrez, mais tant que vous serez près de moi, vous n'avez rien à craindre.

— Je ne doute pas de votre bonne volonté, mais demain peut-être vous serez forcé de me laisser là et d'autres...

— Je ne vous abandonnerai pas, je vous le promets.

— Quoi ! vous ne me livrez pas ?

— Je suis soldat, je ne suis pas bourreau. Je vous ai combattu, je ne vous assassinerai pas.

— Mais enfin, à quoi dois-je attribuer l'intérêt que vous me portez ?

— Peut-être vous le dirai-je un jour ; en attendant, reposez et soyez sans inquiétude."

Louis tint parole, il soigna son prisonnier, et fit tant, que sa santé revint de jour en jour. Dans les moments qu'ils passaient ensemble, le comte appréciait de plus en plus les bonnes qualités du jeune officier, et finit par ressentir pour lui une vive affection. Leurs conversations devinrent intimes, plus confidentielles. " Mon jeune ami, dit un jour le comte, plus je vous examine, plus je suis convaincu qu'une pensée vous préoccupe ; ces soins dont vous me comblez, ce danger que vous courez en épargnant un ennemi, tout cela part d'un bon naturel sans doute, mais je crois qu'un autre motif,..."

— Oui, vous avez raison, et ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est elle. Elle, qui de loin veille sur vous, car je ne me suis fait soldat que pour la mériter ; n'ayant ni rang ni fortune à lui offrir, je veux au moins lui présenter un nom honorable, et ce nom serait indigne d'elle si j'avais à me reprocher quelques-unes des cruautés qui ont déshonoré cette guerre.

— C'est une personne d'un rang élevé ?

— C'est une simple ouvrière comme moi.

— Et elle vous a recommandé d'être humain ?

— Je ne lui ai jamais parlé. Mais j'ai lu sur son visage si pur et si doux, qu'elle serait plus sensible à une bonne action qu'à un fait glorieux, et j'ai voulu, tout en faisant mon devoir, qu'elle n'ait rien à me reprocher.

— Et elle pourra être fière de tout ce que vous faites pour elle. Il n'est pas, sachez-le bien, d'obstacle qui ne soit levé par une conduite comme la vôtre. Si jamais l'occasion s'en présentait, je voudrais, mon jeune ami, être votre avocat, raconter tout ce que vous avez fait pour moi, et ce récit, soyez-en sûr, triompherait de tout ce qu'on pourrait vous opposer.

— Que le ciel vous entende ! Mais, vous le voyez c'est à elle que vous devez tout ; vous êtes pieux, c'est pour elle qu'il faut prier."

Un jour Louis revenait de chez son général qui l'avait mandé, sa

figure était radieuse, il tendit la main à son prisonnier : “ Je savais bien lui dit-il, qu'on arriverait à des mesures plus douces ; on vient de publier une amnistie en faveur des Vendéens, profitez-en.

— Une amnistie ! en êtes-vous bien sûr ?

— Oui ; rien ne s'oppose plus à ce que vous retourniez près de votre famille ; peut-être nous reverrons-nous dans des temps plus heureux.

— C'est mon plus vif désir ; je vais rechercher ce que j'ai de plus cher au monde, croyez bien que je n'oublierai jamais mon sauveur. ”

Tout était bien changé à Paris depuis que nous l'avons quitté. Le citoyen Brutus avait complètement disparu ; Yvon avait quitté le bonnet rouge et la carmagnole, et ne se cachait plus pour être le brave et fidèle serviteur de la vieille marquise. Bonne était devenue une belle et gracieuse demoiselle, son habileté et son goût en avaient fait la plus utile ouvrière de son magasin. La marquise vivait toujours dans la même ignorance du changement de gouvernement, attendait toujours son gendre, car Bonne et Yvon ne lui faisaient point part de leur inquiétude. Toutes les recherches de ce dernier avaient été infructueuses, personne n'avait entendu parler de M. de Sérigny.

Un soir Bonne venait de se retirer dans sa chambre, où elle priaît avec ferveur pour son père ; Yvon travaillait dans une salle basse, car il était toujours tailleur ; il n'avait pas fait assez de progrès pour confectonner les ridicules habits des *incroyables*, mais il avait conservé sa clientèle pour le raccommodag ; le brave homme n'avait jamais pu s'élever au-dessus de la réparation. Il cherchait dans sa tête comment il pourrait savoir ce qu'était devenu son maître ; tout à coup on frappe à la porte : “ Qui va là ? demanda Yvon avant d'ouvrir.

— *Gens de bien passent partout* (*), répondit en patois breton une voix bien connue.

— M. le comte ! s'écria Yvon en étouffant sa voix. Et il ouvrit aussitôt. Le comte entra précipitamment, et Yvon se jeta à ses genoux.

— Jésus, mon Dieu ! est-ce bien vous, monsieur le comte ?..

— Moi-même, mon brave Yvon ; mais ma fille, ma mère, où sont-elles ?

— Ici, monsieur le comte, et en bonne santé. Mais, permettez que j'appelle d'abord mademoiselle Bonne, je craindrais que madame la marquise ne fût trop émue..

— Tu as raison, va chercher ma fille. ”

Peu d'instants après Bonne était dans les bras de son père. Après les premiers épanchements, que nous n'essayerons pas de dépeindre, le

* Devise bretonne.

père et la fille s'assirent l'un près de l'autre, Yvon resta debout devant eux.

— Que tu es embellie, mon enfant ! et que je suis heureux de te revoir ! J'ai bien cru ne jamais goûter ce bonheur !

— Oh ! dites-moi, mon père, tout ce qui vous est arrivé.

— Hélas ! mon enfant, c'est une triste histoire ; après bien des chances de succès et de revers, après avoir supporté toutes les privations, souffert toutes les douleurs, après avoir vu tomber tous nos chefs et nos braves compagnons, nous en étions arrivés à un tel degré de misère et de désespoir, que nous attendions la mort comme un refuge ; nous combattions avec rage, car nous savions que si nous étions pris, nous n'avions rien à attendre de nos ennemis. Dans une dernière affaire, qui dura deux jours, je fus atteint d'une balle et percé de plusieurs coups de baïonnette ; laissé sur le champ de bataille, je fus transporté mourant dans la demeure d'un jeune officier républicain. La Providence avait eu pitié de moi, car j'étais tombé entre les mains d'un ennemi généreux qui, au lieu de me faire subir le sort d'un si grand nombre des nôtres, me prodigua les soins les plus empressés, et veilla sur moi tant que j'eus quelques dangers à courir. ”

Le comte entra alors dans des détails sur la conduite de son libérateur ; il fit un tableau touchant des égards et des soins qu'il avait eus pour lui, vanta la noblesse de son caractère, sa douceur, sa loyauté, et ce récit fit souvent verser des larmes à sa fille et à Yvon, qui murmurait de temps en temps tout bas : “ Brave garçon, va ! Bon jeune homme ! je voudrais bien lui serrer la main.

— Mon père, dit Bonne en embrassant le comte avec effusion, Dieu récompensera celui qui vous a rendu à notre tendresse, qui a été pour vous un si généreux protecteur, et désormais son nom sera placé dans mes prières, parmi ceux qui me sont les plus chers.

— Et dans les miennes donc ! dit Yvon en essuyant ses yeux ; tous les matins et tous les soirs je veux dire, plutôt deux fois qu'une : Mon Dieu, conservez la santé à..... Mais, comment s'appelle-t-il ce brave garçon ?

— Le commandant Louis Dufour.

— Louis Dufour ! s'écria Yvon, Louis Dufour !.....

— Eh bien ! oui, Louis Dufour ; qu'est-ce que tu as à ouvrir ainsi de grands yeux et une grande bouche énorme ?

— Louis Dufour !.....

Ah çà ! ma chère Bonne, est-ce que par hasard ce pauvre Yvon serait devenu fou pendant mon absence ?

— En vérité, mon père, je ne comprends pas..... Qu'avez vous donc, Yvon ?

—Moi, mademoiselle, rien..... rien, c'est que je croyais..... il me semblait que..... Mais je me trompe, ne faites pas attention.

—Ma chère enfant, la grand'mère dort sans doute, il est tard ; c'est que j'ai eu de la peine à vous découvrir ; demain, tu la prépareras à me revoir. Mais, comment avez-vous fait pour vivre pendant si longtemps sans ressources ?

— Nous vous dirons cela demain, mon père ; venez vous reposer, je vais vous conduire. Oh ! que je serai heureuse de vous savoir si près de moi ! ”

Resté seul en bas, Yvon sans bouger de place, répétait : Louis Dufour ! voyez ce que c'est que le hasard... car ce ne doit être que le hasard. Ce jeune homme ne pouvait pas se douter que cette petite ouvrière qu'il rencontrait était la fille d'un comte, il ne connaissait que la nièce du citoyen Brutus ; rien dans ce que je lui ai dit n'a pu lui faire soupçonner..... Non, il a sauvé M. le comte sans intérêt. C'est drôle, tout de même, et quand je dis le hasard, je crois plutôt que c'est le bon Dieu qui s'est mêlé de ses affaires. Eh bien ! tant mieux, c'est un brave garçon ; je crois que j'ai bien fait de ne rien dire à M. le comte, ça aurait pu le contrarier ; maintenant les voilà bien loin l'un de l'autre, tout ça finira sans bruit ; c'est plus sage.”

Le lendemain M. de Sérigny, conduit par Bonne, alla voir sa belle-mère, qui fut enchantée de son retour, car elle lui portait une tendre affection ; et après l'avoir bien questionné, elle le vit reprendre sa place dans la maison, sans se douter des dangers qu'il avait courus. Le Comte s'occupa immédiatement de faire régulariser sa position. L'acte d'amnistie et la paix signée avec les Vendéens déclaraient non émigrés tous ceux qui avaient pris part à la guerre ; il obtint donc de rentrer dans la partie de ses biens qui n'avait point été vendue. Ce changement de fortune en amena nécessairement un nouveau dans la situation de toute la famille. On quitta la petite maison isolée où l'on avait vécu ignoré pendant la terreur ; Bonne, au grand regret de la lingère, ne retourna plus au magasin où elle avait travaillé avec tant de courage ; et Yvon, pour toujours débarrassé du sobriquet de citoyen Brutus, renonça avec plaisir à l'aiguille et aux ciseaux, pour reprendre sa position auprès du Comte, position devenue bien plus douce depuis que celui-ci connaissait tout le dévouement de son fidèle serviteur.

Les sociétés, comme les hommes, passent facilement d'un excès à un autre. Après toutes les horreurs qui avaient répandu tant de deuil sur la France, on se jeta avec fureur dans les plaisirs et dans le luxe ; on semblait vouloir étouffer dans le tourbillon du monde, jusqu'au souvenir des maux auxquels on venait d'échapper. Les salons s'ouvraient de toutes parts et les réceptions étaient brillantes et courues.

On recherchait surtout celles où se retrouvaient la politesse courtoise, les manières nobles et affables de ces aristocrates qu'on égorgeait quelque temps avant, et l'on semblait compter sur eux pour repolir la société. Bonne faisait les honneurs du salon de son père avec une grâce et une distinction parfaites.

Un jour le comte devait réunir dans un grand dîner tous ceux de ses amis qui, comme lui, avaient fait, sinon acte d'adhésion, du moins acte de soumission au nouveau gouvernement. Déjà une société brillante était réunie, on n'attendait plus que le maître de la maison, lorsque celui-ci entra en tenant par la main un étranger ; il traversa rapidement le salon en s'écriant : " Bonne, ma chère enfant, le voilà, mon sauveur, celui à qui tu dois la vie de ton père, le colonel Louis Dufour ! "

Bonne se leva vivement, et s'avançant vers le nouveau venu lui dit avec émotion : " Ah ! monsieur, le ciel a exaucé mes prières, il a protégé vos jours, et sa bonté permet enfin que je puisse vous exprimer toute ma reconnaissance ! " Le jeune officier s'arrêta, étouffa avec peine un cri qui allait lui échapper, et dans son trouble, ne put répondre que par un salut.

" Oui, mes chers amis, reprit le Comte, je vous présente celui qui m'a arraché deux fois à la mort ; vous savez tous avec quelle générosité il a bravé la fureur des farouches proconsuls pour me sauver. "

Chacun s'empressa près du colonel, on le félicita ; mais ne pouvant surmonter son émotion, il répondait à peine à tous ces compliments ; il avait reconnu, dans celle que le Comte appelait sa fille, cette jeune ouvrière dont le souvenir ne l'avait pas quitté, celle qui lui avait inspiré tant de bons sentiments ; il la revoyait enfin, non plus simple comme autrefois, mais dans un brillant salon et parée de tout ce qui pouvait relever sa beauté. La porte du salon s'ouvrit et Yvon s'avança en disant : " Monsieur le comte est ser... Ah ! mon Dieu !... "

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? s'écria M. de Sérigny pendant que tout le monde regardait Yvon resté sur le seuil de la porte, les bras levés et la bouche ouverte. Es-tu fou de nous faire une pareille peur ? j'ai cru que tu t'étais cassé quelque chose.

— Non, non, monsieur le comte... Monsieur le Comte est servi, " reprit en balbutiant Yvon, qui ne savait plus ce qu'il disait.

On passa dans la salle à manger ; le colonel fut placé à table auprès de Bonne, qui, n'ayant pas reconnu ce jeune homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir il y avait déjà longtemps, n'éprouvait avec lui aucun embarras, et fut par conséquent d'une amabilité et d'une prévenance qui augmentaient de plus en plus le trouble de Louis. Elle lui parla de sa reconnaissance avec chaleur, déploya sans affectation toute la bonté de son cœur et toutes les grâces de son esprit.

Le plus tourmenté de tous ceux qui se trouvaient là était sans contredit le brave Yvon, qui ne savait plus que faire, et qui dans sa préoccupation remplissait ses fonctions tout de travers.

“ Décidément, se disait-il tout bas, le bon Dieu se mêle des affaires de ce jeune homme ; il l’envoie dans la Vendée pour sauver le père, il le ramène ici pour que la fille lui témoigne sa reconnaissance, laissons faire le bon Dieu, il sait mieux que moi ce qui est bien... Mais cependant, reprenait-il après avoir réparé quelque oubli dans son service, maintenant je manquerais à mon devoir si je n’avertissais pas M. le Comte ; oui, je lui dirai tout ce qui s’est passé, il faut qu’il le sache. ”

Pendant toute la soirée, Louis fut l’objet des attentions du Comte, de ses amis, et, ce qui lui était bien plus agréable, de Bonne, qui le remerciait avec une grâce si affectueuse, avec des mots si doux, qu’il en perdait la tête et qu’il était fou de bonheur.

Lorsque tout le monde fut retiré, Yvon suivit son maître dans son appartement. “ Ah ça ! lui dit le Comte dès qu’ils furent seuls, pourrais-tu me dire ce que tu avais aujourd’hui ? Pendant tout le dîner tu n’as fait que des maladresses, tu étais distrait, tu oubliais tout.

— Ah ! monsieur le Comte ! il faut m’excuser, mais ce qui se passe ici est si étonnant !

— Comment ? et que se passe-t-il donc ?

— Vous savez bien, le colonel Dufour...

— Eh bien ?

— C’est lui...

— Qui, lui ?

— Ah ! c’est vrai, vous ne savez pas. A l’époque où, pour être à même de tromper madame la marquise, mademoiselle Bonne allait travailler dans un magasin...

— Oui, la noble et généreuse enfant se sacrifiait pour cacher à sa grand’mère la misère où vous étiez.

— Mademoiselle Bonne était déjà bien jolie, et une jolie fille ne peut pas aller seule dans Paris sans être remarquée ; un jour elle me prévint qu’un jeune homme qui la suivait depuis quelque temps sans lui parler, s’était interposé entre de méchantes gens qui la menaçaient, et qu’elle serait embarrassée si elle le rencontrait encore. Je vis ce jeune homme, il m’avoua qu’il aimait celle qui passait alors pour ma nièce, qu’il voulait l’épouser ; je lui dis qu’un obstacle que je ne pouvais connaître s’y opposait.

— Et il te dit qu’il vaincrait cet obstacle et deviendrait digne d’elle ?

— Précisément, et il partit. Un an après il m’adressa cette lettre qui vous expliquera tout. ”

Yvon remit au Comte la lettre de Louis.

“ Tu n'avais rien dit qui pût lui faire connaître mon nom ? dit M. de Sérigny après avoir lu.

— Je m'en serais bien gardé ! on ne traitait pas si bien, alors, les ci-devants, il y allait de notre tête à tous. Non, il n'a jamais songé qu'à la nièce du citoyen Brutus.

— Je comprends à présent son trouble en voyant Bonne ; le pauvre garçon a dû être bien intrigué. Mais il t'a sans doute reconnu aussi ?

— Je le pense bien, quoique je n'aie plus ma grande barbe et qu'il ne m'ait rien dit, et je ne serais pas étonné de le voir venir me demander une explication.

— C'est probable ; quand il viendra, tu l'amèneras près de moi.

— Oui, monsieur le Comte.

— Ne parle de rien à personne, à ma fille surtout.

— Je serai muet. Monsieur le Comte ne m'en veut plus de mes maladresses ?

— Non, mon brave garçon ; laisse-moi, et n'oublie pas ce que je t'ai dit.

Le lendemain dans la matinée, Louis se présenta à l'hôtel et demanda à parler à Yvon. “ Mon cher monsieur, lui dit-il, je ne viens pas vous demander l'explication de ce qui m'a tant surpris hier. J'ai deviné que, serviteur fidèle, vous veilliez, pendant les moments de troubles sur le trésor qui vous avait été confié ; je comprends maintenant l'obstacle insurmontable dont vous me parliez ; j'aurais dû le soupçonner plus tôt à la distinction, à la noblesse du maintien de mademoiselle Bonne, mais j'étais aveugle alors. Je ne puis vous en vouloir du mystère que vous m'avez fait, mais je regrette, je vous l'avoue, que ce que vous m'avez dit n'ait pas été la vérité ; ce qui m'arrive aujourd'hui m'impose un cruel devoir. Il faut que je parle à Monsieur de Sérigny, et je désire que vous me conduisiez près de lui.

— Je lui ai tout dit, et il vous attend.”

Lorsqu'ils arrivèrent au cabinet du Comte, celui-ci se leva et vint au-devant de Louis en lui tendant la main. “ Je vous attendais, mon cher ami, lui dit-il, et je crois presque savoir ce qui vous amène.

— Monsieur, dit Louis, avant de vous faire part de la détermination que j'ai prise, permettez-moi d'invoquer le témoignage de votre fidèle serviteur : il vous dira qu'hier encore j'ignorais les liens qui vous unissent à mademoiselle Bonne ; que je n'aimais en elle que la simple ouvrière ; j'espérais pouvoir la rendre heureuse, je n'avais pas d'autre ambition.

— Je n'ai pas besoin de l'affirmation de maître Yvon. Le brave garçon a, je le sais, très-bien joué son rôle de farouche républicain et d'oncle sévère ; il l'a si bien joué, que vous n'avez rien pu deviner ;

aussi je me garde bien d'attribuer votre généreux dévouement à un autre motif qu'à l'affection sincère que vous aviez pour cette jeune fille inconnue dont la candeur vous avait inspiré de nobles sentiments ; cependant...

— Permettez, monsieur le Comte ; maintenant que je sais quelle a été mon erreur, que je connais cet obstacle insurmontable, je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'éloigner, de retourner à l'armée et là de tâcher d'oublier le rêve de ma jeunesse ; je viens donc vous faire mes adieux.

— Vous m'avez interrompu. Je vous disais : Cependant, il y a une chose que vous ne pouvez pas contester, c'est que c'est, tranchons le mot, par amour pour cette jeune fille, quelle qu'elle soit, que vous m'avez sauvé la vie !

— C'est la vérité.

— Eh bien, moi, je vous ai promis d'être votre avocat près d'elle, et de vous aider à surmonter l'obstacle qu'on vous opposait, quel qu'il fût. Ne pourriez-vous pas croire aussi que je vous ai fait cette promesse dans un but intéressé ? Je veux vous prouver que non, je tiendrai ma parole, et nous allons voir si à nous deux nous ne réussirons pas.

— Quoi ! monsieur le Comte, vous voudriez !... Mais songez donc qui je suis ?

— Un brave militaire qui m'a sauvé la vie.

— Mais ma famille est pau...

— Honorable, je le sais. J'ai pris des informations. Yvon, fais venir mademoiselle Bonne.

— Quand je disais que le bon Dieu se mêlait des affaires de ce jeune homme ! dit Yvon en sortant.

— Ma chère enfant, dit M. de Sérigny à Bonne, qui entra bientôt, comprends-tu ce bon colonel qui veut nous quitter ?

— Quoi ! déjà ?

— Oui, quand rien ne l'y oblige. Il ne veut même pas nous donner le temps de lui prouver que nous ne sommes pas des ingrats.

— Ah ! monsieur, si rien ne s'oppose à ce que vous fassiez un plus long séjour près de nous, restez, je vous en prie ; le spectacle du bonheur que nous vous devons sera la juste récompense de tout ce que vous avez fait pour nous.

— C'est ce que je lui dis. Mais il a des scrupules ; il craint que nous ne croyions qu'il avait un but intéressé.

— Comment le supposer ? Monsieur ne nous connaissait pas.

— C'est ce qui te trompe ; il ne me connaissait pas moi, mais il te connaissait, toi, depuis longtemps.

— Moi ?...

— Oui. Te souviens-tu d'un jeune homme que tu rencontrais tous les jours quand tu n'étais qu'une petite lingère ?

— Et qui vous a soustrait, dit Yvon, à la colère des tricoteuses et des sans-culottes, qui voulaient vous emprisonner parce que vous n'aviez pas de cocarde ?

Bonne rougit.— Eh quoi, monsieur, ce serait vous ?

— Oui, mademoiselle ; mais vous savez que j'ignorais...

— C'est pour te mériter qu'il est devenu un vaillant colonel et un généreux adversaire ; il a eu la main heureuse, conviens-en, et...

— C'est le bon Dieu qui se mêle de ses affaires à ce jeune homme-là, dit Yvon.

— Mais, à propos, maître Yvon, ou plutôt citoyen Brutus, en ta qualité-d'oncle, tu dois être consulté : qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il faut achever ce que le bon Dieu a si bien commencé, et je donne mon consentement.

— Alors, Bonne, il n'y a plus que le tien. "

La jeune fille se jeta dans les bras de son père.

" Eh bien, colonel, suis-je bon avocat ?

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le Comte ? je suis anéanti par mon bonheur.

— Vous êtes deux nobles enfants, dit le Comte ému ; vous avez l'un et l'autre fait preuve de ces vertus qui honorent les nobles et qui anoblissent ceux qui ne le sont pas ; venez tous deux dans mes bras !

— J'ai toujours pensé et je penserai toujours, dit Yvon en essuyant ses yeux, que le bon Dieu se mêle des affaires des braves gens et les rend heureux un jour.

— Et c'est nous, dirent les jeunes gens, qu'il charge de récompenser le bon citoyen Brutus. "

FIN.

Journal des Demoiselles.

JOHN BULL ET JONATHAN.

La grande querelle des Anglais et des Américains n'est pas encore terminée et ne paraît pas près de l'être. Ils ne peuvent se décider à vivre ni amis ni ennemis. Jonathan grogne et montre les dents. John Bull gronde et recule dans son coin. Ils se craignent, ils se détestent, ils n'osent pas en venir aux mains. Chacun des deux ne veut combattre

qu'à coup sûr, et calcule, à un dollar près, ce que coûte et ce que rapporte la plus glorieuse victoire.

Il est doux de rosser l'ennemi ; mais, outre qu'on n'est jamais sûr de vaincre, le boxeur le plus intrépide peut avoir le bras cassé, les yeux pochés et les côtes enfoncées. C'est à dégoûter de la gloire.

Voilà pourquoi John Bull et Jonathan se menaceront longtemps sans frapper. Ce sont deux cousins-germains, et John, comme l'aîné de la famille, a longtemps affecté des airs d'importance. Il tranchait du grand seigneur et regardait l'autre par dessus l'épaule. Jonathan, tout jeune encore et presque enfant, n'osait se fâcher qu'à la dernière extrémité ; mais maintenant il a la force et la stature d'un géant ; il étend ses grands bras, l'un vers l'océan Atlantique, et l'autre vers l'océan Pacifique ; il parle haut, il prend le dessus, et pas à pas il fait reculer John.

Mais, dit le pauvre John Bull, autrefois si fier, aujourd'hui si humble et si prompt à se justifier, c'est toi, Jonathan, qui m'a donné l'exemple. C'est toi qui m'a souhaité publiquement tous les malheurs imaginables pendant la guerre de Crimée et la révolte des Cipayes. C'est toi qui donnait la main aux Russes, c'est toi qui encourage l'Irlande. Jonathan, mon bon Jonathan, nous sommes cousins. J'ai pour toi un faible incompréhensible...

— Toi ! réplique le bourru Jonathan, tu me ferais pendre si tu l'osais ; mais je te fais peur. Tu connais la pesanteur de mes poings qui ressemblent à des marteaux de forge. D'un seul coup je te briserais la mâchoire, je te casserais les dents, je t'aplatirais le crâne, je te ferais rentrer sous terre. Paie donc, malheureux, paie, puisque tu n'es pas le plus fort.

Et John Bull, plus patient que jamais, souffre ces discours sans se fâcher. Il a vieilli et grossi, l'orgueilleux seigneur ; il ne peut entrer dans son armure ; il a la goutte aux pieds ; il est couvert de cicatrices. Autrefois il allait à la bataille d'un pas joyeux comme Roland. Maintenant il s'y traîne avec tristesse comme Sancho Pança.

D'ailleurs sa fortune est faite et ne peut plus que décroître. Il a dans tous les pays de la terre des fermes et des maisons de campagne, je veux dire des îles et des provinces. Comment garder à la fois toutes ces richesses contre un ennemi agile et avide ? S'il veut défendre Malte et Gibraltar, il faut négliger Hong-Kong et Singapore.

S'il veille sur l'Inde et sur Ceylan, il faut abandonner l'Australie et le Canada.

En même temps que le pauvre John offre tant de prises, il n'en a lui-même aucune sur Jonathan.

Le territoire des Etats-Unis est immense, mais compact. Il occupe

toute la largeur du continent américain : il est à moitié chemin d'Europe et de l'Australie. Enfin, avantage sans égal, Jonathan n'a pas de voisins, car le Mexique ne compte pas, et les Canadiens ne paraissent pas disposés à se faire tuer pour empêcher l'annexion.

Jonathan est donc chez lui, et peut attendre l'occasion, les mains dans ses poches. Qu'elle se présente, il est prêt. Le revolver à la ceinture, il siffle entre ses dents "Yankee doodle," et s'amuse de l'embarras du pauvre John qui voudrait bien offrir satisfaction pour éviter la bataille, mais qui ne veut pas se déshonorer publiquement.

Qu'en arrivera-t-il ?

Toutes les chances sont pour Jonathan. John payera l'amende, pensant qu'un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès. Il payera, il s'humiliera, il demandera grâce, il promettra de ne plus recommencer.

Au temps de sa verte jeunesse, il aurait boxé vigoureusement ; mais les prédicateurs et les quakers l'ont mis au régime du lait d'ânesse ; il est devenu conciliant et doux et se fait une vertu de son catarrhe.

C'est ainsi que d'année en année l'influence des États-Unis s'étend et s'affermi sur le globe terrestre. En 1784, après la guerre de l'Indépendance, ce peuple ne demandait qu'à vivre libre. Il était alors de trois millions d'hommes. Vingt-cinq ans plus tard, il osait tenir tête à l'Angleterre (occupée à la vérité de combattre Napoléon.) En 1846, il prenait le nouveau Mexique, le Texas et la Californie. Dès 1803, il avait acheté à Bonaparte la Louisiane, c'est-à-dire, l'immense vallée du Mississipi (Esau donna son droit d'aînesse pour un plat de lentilles.) Aujourd'hui l'on parle de prendre Cuba et le Canada.

C'est probablement l'œuvre que Grant s'est réservée et qui doit illustrer sa présidence ; car chaque président tient à laisser l'Union américaine plus grande qu'il ne l'a reçue des mains de son prédécesseur. C'est ainsi que faisaient les consuls de Rome.

Après le Canada viendra le Mexique, puis l'Amérique centrale déjà entamée par les compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur. Puis on s'avancera vers le Venezuela, la Colombie, le Pérou, la Nouvelle Grenade et l'on entrera dans cette plaine sans fin qu'arrose le fleuve des Amazones et qui s'étend des Andes à l'océan Atlantique.

Voilà l'inévitable avenir.

LE NATURALISTE AUDUBON À PARIS.

(Voir page 174.)

“ 15 septembre. La France est vraiment bien pauvre ! Aujourd’hui j’ai assisté à une séance de l’Académie des sciences, et mes planches ont été examinées par cent personnes environ. “ Beau ! très-beau ! ” Tels étaient les mots qui sortaient de toutes les bouches ; mais on disait aussi : “ Quel ouvrage ! quel prix ! qui est-ce qui peut payer cela ? ” Je me suis souvenu que j’avais trente souscripteurs à Manchester et je le dis. On a ouvert de grands yeux et l’on a paru surpris. Mais j’ai reconnu que l’Angleterre, la plus petite île d’Angleterre, était seule en état de seconder le pauvre Audubon. Quelqu’un est allé jusqu’à dire que si j’étais venu ici il y a quatre mois, je n’aurais pas même eu le prince d’Essling pour souscripteur. Pauvre France ! ton beau climat, tes riches vignobles et les vœux de tes savants ne servent à rien ; tu es une mendicante dans le dénûment et non l’amie puissante que l’on m’avait dépeinte. C’est maintenant que je vois clairement combien il a été heureux ou chanceux pour moi de ne pas être venu tout d’abord en France ; car si j’eusse débuté par là, mon ouvrage n’aurait pas encore de commencement ; il eût péri comme une fleur au mois d’octobre, et je serais retourné dans mes bois sans l’espoir de laisser après moi cette réputation éternelle, but si ardemment poursuivi de mon ambition, de mes travaux et de ma persévérance. Pas un souscripteur, Lucy, pas un !

“ Je suis encore retourné aujourd’hui chez Cuvier afin de présenter M. Parker pour qu’il commençât son portrait. Vous aimeriez sans doute à en apprendre davantage sur Cuvier et sa maison. Eh bien ! nous avons sonné, un domestique est venu et nous a priés de nous essuyer les pieds. Nous en avons besoin, car nous étions tous crottés. Cela fait, nous avons suivi notre guide au premier étage et, dans la première pièce où nous sommes entrés, j’ai vu une forme légère en noir se glissant comme un sylphe par une porte située en face. C’était Mlle Cuvier qui n’était pas tout à fait prête à recevoir du monde. Elle s’est enfuie comme une colombe devant des faucons. Quoi qu’il en soit, nous avons suivi le domestique qui, à chaque moment, se retournait vers nous pour nous répéter : “ Par ici, messieurs. ” Après avoir traversé huit pièces remplies de lits ou de livres, nous sommes enfin arrivés dans une espèce de labora-

toire, le *sanctum sanctorum* de Cuvier. Là, il n'y avait rien que des livres et des squelettes d'animaux et de reptiles. Notre guide nous a dit de nous asseoir et nous a quittés pour aller chercher le baron. Dans l'intervalle, j'ai occupé mes yeux à examiner le cabinet de ce grand homme, et mon esprit à réfléchir aux merveilles de son savoir. Ses livres n'étaient pas moins qu'en ordre ; j'en ai conclu qu'il lisait, qu'il étudiait, et qu'il n'aimait pas les livres pour la simple satisfaction de les posséder, comme certains personnages de ma connaissance. Notre guide est revenu aussitôt et nous a conduit dans un autre laboratoire, où nous avons trouvé le baron. Les grands hommes ont une façon particulière de se montrer polis ; ils vous reçoivent sans beaucoup de démonstrations. Un sourire suffit pour vous assurer que vous êtes le bienvenu, et ils ne se dérangent pas de leurs occupations, vous traitant en cela comme si vous étiez un membre de la famille.

“ Parker fut présenté au moment où Cuvier regardait un petit lézard à travers un flocon d'esprit qui le renfermait. Je vois encore son œil éloquent à demi fermé, comme s'il *lorgnait* les formes de l'animal, et tout en écrivant le nom du petit saurien sur une étiquette avec un crayon, il s'inclina pour nous saluer : “ Monsieur Parker, dit-il, venez déjeuner “ avec moi, jeudi prochain à dix heures, et je serai votre homme.” Et il se mit à lorgner d'autres lézards.

“ 18 septembre. Été avec Parker chez le baron Cuvier. Nous avons trouvé Mlle Cuvier qui avait fait tous les préparatifs pour nous recevoir. Le baron est entré et s'est assis dans un large fauteuil. Les grands hommes, comme les femmes célèbres, ont leur part de vanité, et bientôt je découvris que le baron se croit un bel homme. Sa fille semblait comprendre cela, et elle fit remarquer à différentes reprises que son père avait sa lèvre inférieure plus grosse que de coutume ; puis elle ajouta que la courbe de son nez était extrêmement belle. Je passai mes doigts sur le mien, et voyez ! je pensai exactement de même pour ce qui me concernait. Je vois encore le baron tout aussi bien encore que ce matin-là, enveloppé d'un vieux pardessus vert, ayant au cou une cravate qui, dépliée, aurait pu entourer tout son corps, et dans laquelle son menton se dissimulait à demi, sa chevelure argentée dénotant un homme qui aime mieux étudier les livres que visiter les coiffeurs. Son bel œil brillait sous ses épais sourcils, et il souriait en me parlant.

“ Mlle Cuvier est une très-agréable personne. Ayant ouvert un livre, elle nous proposa de lire tout haut pour nous tous, et elle se mit à lire, d'une voix claire et très-accentuée, une comédie, bien faite pour nous amuser quelque temps, pendant l'ennuyeuse monotonie d'une séance de portrait. Mme Cuvier vint nous rejoindre, et je remarquai que son visage était empreint d'une expression de tristesse générale ; elle écoutait avec

un air de mélancolie qui m'enleva mon entrain. Le baron se dit bientôt fatigué et sortit ; je conseillai à Parker de le tenir aussi peu de temps que possible. Nous étions dans une de ses bibliothèques, et il dit à sa fille de nous montrer deux portraits de lui, peints il y avait une dizaine d'années. Ils n'étaient que passables. Sur ces entrefaites, le baron fixa le jeudi suivant pour une autre séance.

“ 20 septembre. Ce matin j'ai eu le plaisir de voir le vénérable Redouté, le peintre de fleurs par excellence. Après avoir lu la lettre que lui écrivait Lesueur, il y a cinq ans, il me regarda fixement et me dit : “ Eh bien, monsieur, je suis vraiment enchanté de faire votre connaissance, ” et sans plus de cérémonie, il me montra ses plus beaux dessins. Ses fleurs sont groupées avec un goût particulier, bien dessinées, exactes dans leurs contours, et d'un coloris brillant, qui ressemble incomparablement mieux à la nature que tout ce que j'avais vu jusque-là. Redouté repousse tout ce qui n'est pas la pure nature, il ne peut admettre qu'on dessine des oiseaux ou des quadrupèdes empaillés, aussi s'est-il montré très-désireux de voir un ouvrage dans lequel la nature est représentée animée. Il dînait, me dit-il, tous les vendredis chez le duc d'Orléans ; il y porterait mon ouvrage la semaine prochaine et ferait souscrire le duc et sans doute aussi la duchesse. Il me demanda un prospectus et me pria de revenir mercredi prochain. Je feuilletai plusieurs centaines de ses dessins, et j'appris qu'il les vendait à de très-hauts prix, quelques-uns jusqu'à 250 guinées.

“ En retournant à mon hôtel, j'ai rencontré le secrétaire de la bibliothèque du roi, qui me dit que le baron de la Bouillerie avait donné l'ordre qu'on examinât mon ouvrage et qu'on y souscrivît, s'il était approuvé.

“ J'ai trouvé que les lettres de recommandation ne sont pas aussi utiles ici qu'en Angleterre. Cuvier, pour qui je n'avais point de lettre, et à qui mon nom était inconnu avant mon arrivée, est le seul homme qui m'ait encore invité à venir chez lui. Je voulais aller aujourd'hui à sa soirée scientifique à laquelle il m'avait invité ; mais je n'y ai pas été, parce que j'y avais assisté deux samedis de suite, et j'ai peur d'importuner, quoique l'embarras que ma gaucherie me faisait éprouver autrefois ait presque complètement disparu.

“ 22 septembre. C'était aujourd'hui le grand jour fixé par le baron Cuvier pour la lecture de son rapport sur mon ouvrage à l'Institut de France. L'Institut de France ! Dois-je le mettre au-dessus de l'Académie royale de Londres ? Je ne saurais mieux répondre à cette question qu'en reproduisant les rapports des présidents de ces établissements sur mon ouvrage. Par invitation privée du baron, j'étais à l'Institut à une heure et demie. Le baron n'était pas arrivé. Je m'assis en face de la pendule et comptai les minutes les unes après les autres ; mais l'aiguille,

sans pitié pour mon impatience, marchait régulièrement et décrivait son cercle tout comme si Audubon n'avait jamais existé. J'entrepris de compter les nombreux volumes qui remplissaient les nombreux compartiments de la bibliothèque ; mais mes yeux s'égarèrent, et comme ils atteignaient le milieu de la salle, ils se reposèrent sur le buste de Voltaire ! Pauvre Voltaire ! n'eut-il pas, lui aussi, sa part de tracas ? Comment fut-il traité ? Les savants passèrent devant moi comme des ombres, firent un signe de tête et allèrent prendre leurs sièges, puis, le front appuyé sur la main, ils se mirent à feuilleter différents mémoires comme pour y puiser de nouvelles connaissances. Quant à moi, Lucy, j'étais parti pour l'Amérique, j'en franchissais les fleuves, les lacs, j'en suivais les côtes, je remontais le Mississipi, jusqu'à ce que j'eusse atteint le Bayou Sara, et sautant sur le rivage, traversant les forêts de magnolias, je m'élançais vers toi, ma bien chère amie... lorsque la pendule qui sonna me rappela tout à coup à moi-même, me faisant souvenir que j'étais à l'Institut royal, attendant M. le baron Cuvier.

Le nombre des savants augmentait, et ma montre et la pendule me disaient que le temps fuyait. Je pris un livre et je lus ; mais la lecture m'entraîna dans l'esprit sans y laisser d'impression. La foule des savants s'accrut de plus en plus, et tout à coup parmi eux j'aperçus le baron. On m'avait demandé cinquante fois si je l'attendais, et l'on m'avait conseillé d'aller chez lui, mais je restais assis veillant comme une sentinelle à son poste. J'entendis sa voix et son pas ; enfin je le vis, ayant chaud et paraissant fatigué. Il vint à moi, cependant, avec une amabilité extrême : " Mon cher monsieur, me dit-il, je suis bien fâché d'apprendre que vous ayez si longtemps attendu ici ; j'étais dans mon cabinet ; venez avec moi." Tout en m'adressant ces paroles auxquelles je répondis en m'inclinant et en le suivant, il maniait un crayon avec agilité, et je découvris qu'il était occupé à faire son rapport. Je pensai à la fable de *La Fontaine, la Tortue et le Lièvre*, et à beaucoup d'autres choses, et j'étais surpris qu'un si grand homme, qui, naturellement, en sa qualité de grand homme, devait prendre infiniment plus de soin de chacune de ses actions qu'un individu ordinaire, afin de prévenir des erreurs et de donner le moins de prise possible à l'envie, à la malveillance, à toutes les mauvaises passions qui s'attaquent aux grands esprits, remit au dernier moment la rédaction d'un rapport, à chaque mot duquel les quarante immortels de la France allaient prêter une oreille habituée à se montrer difficile. Nous étions alors dans son cabinet ; mon énorme livre était ouvert devant lui, et je rangeais avec promptitude les différentes planches qu'il avait marquées pour les examiner. Son crayon ne cessait de marcher ; il tournait et retournait les feuilles de chaque livraison avec un soin merveilleux, en écrivant tout ce qu'il avait à noter aussi vite que son œil

se portait dessus. Nous étions tous les deux inondés de sueur. Quand il eut fini, il m'invita à venir le voir le lendemain à dix heures et demie, et il sortit pour se diriger vers la salle du conseil.

“ 23 septembre. J'ai attendu dans la section à laquelle appartient Cuvier jusqu'à onze heures passées ; il est alors entré en grande hâte, comme toujours, et cependant aussi bienveillant que d'ordinaire ; c'est toujours le parfait gentleman. Le rapport avait été lu, et l'Institut, dit-il, avait souscrit à un exemplaire ; il me dit que le rapport paraîtrait dans *le Globe* de samedi prochain. Je me rendis auprès de M. Feuillet, principal bibliothécaire de l'Institut, pour m'informer de quelle manière je devais recevoir la souscription. M. Feuillet est un gros homme replet. Il portait une casquette de chasse ; il commença par m'annoncer que l'Institut était dans l'habitude de se faire faire une remise sur tous les ouvrages qu'il prend. Ma lèvre supérieure se plissa sous l'impression d'un tout autre sentiment qu'un sentiment de plaisir à une telle demande : je dis à ce monsieur que je ne faisais jamais de remise sur un ouvrage qui me coûtait toute une existence de peines et trop de frais pour que j'en fusse jamais indemnisé ; l'affaire en resta là.

“ 24 septembre. Aujourd'hui l'on m'a dit que Gérard, le grand Gérard, l'élève de mon ancien maître David, voulait me voir moi et mes œuvres. Je me propose de lui rendre visite demain.

“ 25 septembre. J'ai trotté par voies et par chemins à travers cette grande ville, à partir du Palais-Royal jusqu'au jardin du Luxembourg, à la recherche de M. le docteur Bertrand, pour avoir une copie du rapport de Cuvier. Voyez comme l'homme est, de son naturel, avide de louanges ! Trois fois je suis allé au bureau du *Globe*, partant de points éloignés de trois milles les uns des autres, jusqu'à ce qu'enfin, lassé, aux abois, j'abandonnai la partie. Je finis par aller à la bibliothèque du roi, et j'appris du bibliothécaire—parfait gentleman, d'ailleurs—que la ccur avait examiné mon ouvrage et s'en était montré ravie. Le fonctionnaire ajouta toutefois que généralement on ne devait pas s'attendre à ce que les rois achetassent des ouvrages, à quoi pour réponse je lui donnai à entendre que j'étais homme à garder mon livre, si le roi ne l'achetait pas.

“ Aujourd'hui j'ai vu l'original du rapport de Cuvier sur mon ouvrage. C'est un éloge complet, mais ce n'est pas écrit avec autant de sentiment que celui de Swainson ; ce rapport néanmoins donnera aux Français une idée de mon ouvrage, et pourra faire grand bien.”

(Ici un extrait du rapport tout à la louange de l'œuvre d'Audubon et d'Audubon lui-même.)

“ 30 septembre. Aujourd'hui, M. Coutant, le célèbre graveur de Paris, est venu voir mon ouvrage. Quand j'ai ouvert le volume, il a, lui, ouvert de grands yeux ; et à mesure que je tournais les planches, il

s'écriait : " O mon Dieu ! quel ouvrage ! " Le vieux Redouté est aussi venu me rendre visite et m'a rapporté une réponse du duc d'Orléans à ma lettre. A une heure je suis allé avec mon portefeuille au Palais-Royal. Comme je ne vois pas des ducs tous les jours, je vais, ma bien chère amie, vous faire un récit de ma visite.

" Le Palais-Royal du duc d'Orléans est en réalité l'entrée du Palais-Royal public, notre promenade favorite de presque tous les jours, et qui est gardé par un certain nombre de factionnaires. A droite, je vis derrière la fenêtre du rez-de-chaussée un homme grand et gros, habillé de rouge, que je supposai être le concierge de Son Altesse royale ; l'homme rouge ouvrit la porte, j'ôtai ma casquette de fourrure et j'entrai sans cérémonie. Je lui remis une carte et je le priai de la porter au premier étage. Il me dit que monseigneur n'était pas chez lui, mais que je pouvais entrer dans l'antichambre. Je montai alors un des plus beaux escaliers que mon pied ait jamais foulé : double à son point de départ, les deux séries de marches se rejoignent, au second étage, sur un carré éclairé par un châssis vitré, d'où l'on avait la vue des belles allées du jardin. En face étaient trois portes ; j'essayai en vain d'ouvrir les deux premières ; la troisième céda, et je me trouvai dans l'antichambre extérieure, où une douzaine de laquais se levèrent à mon entrée et se tinrent debout jusqu'à ce que je fusse assis sur un banc moelleux couvert de velours rouge. Pas un mot ne me fut adressé, et je me pris à regarder ces laquais et ce lieu avec un étrange sentiment d'embarras. Les murs étaient nus, le sol était dallé de carrés de marbre noir et blanc, qu'arpentait à pas comptés un huissier portant un large baudrier.

" J'attendis quelques minutes contemplant cette scène muette, et me demandant combien de temps elle durerait. M'adressant enfin à l'huissier, je lui dis que je désirais voir le duc et que j'étais venu par son ordre. Il me fit un profond salut et me conduisit dans une autre salle, où plusieurs messieurs étaient assis à écrire. Je fis part à l'un d'eux de ce que je désirais, et aussitôt il m'introduisit dans un appartement immense et richement meublé, où il donna des ordres pour qu'on apportât mon livre. Dans cette pièce, je saluai deux messieurs décorés de la Légion d'honneur, et je me promenai, examinant les belles statues de marbre et les tableaux.

" Bientôt entra dans la salle un monsieur qui, venant à moi avec un sourire agréable, me demanda si je n'étais pas M. Audubon. Je m'inclinai, et il reprit : " Dieu soit loué ! nous pensions que vous étiez parti et que vous aviez laissé votre portefeuille. Le prince vous a attendu vingt minutes ; voulez-vous, monsieur, prendre la peine de me suivre ? " Nous entrâmes dans une autre pièce, et je vis le duc s'approcher de moi.

Je ne me rappelle pas avoir jamais vu un plus bel homme pour la taille, le port et l'élégance des manières que le duc d'Orléans. S'étant fait

apporter mon portefeuille. il m'aida à délier les cordons et à arranger la table. Il commença par me dire qu'il éprouvait un grand plaisir à souscrire à l'ouvrage d'un Américain, qu'il avait eu à se louer de l'accueil qu'il avait reçu aux Etats-Unis et qu'il ne l'oublierait jamais. Quand le portefeuille fut ouvert et que je lui montrai la planche représentant le loriot de Baltimore, avec un nid balancé sur les plus tendres rameaux du peuplier jaune, le duc dit : "Ceci surpasse tout ce que j'ai vu, et je ne suis point étonné maintenant de l'éloge de M. Redouté." Il s'exprimait tantôt en anglais, tantôt en français ; il parla beaucoup de l'Amérique, de Pittsburg, de l'Ohio, de la Nouvelle-Orléans, du Mississipi et de ses bateaux à vapeur, puis il ajouta : "Vous êtes une grande et noble nation, une nation prodigieuse !" Le duc me promit d'écrire pour moi à l'empereur d'Autriche, au roi de Suède et à d'autres têtes couronnées, afin de les inviter à souscrire, et il me recommanda d'envoyer le jour même une note au ministre de l'intérieur. Je restai plus d'une heure à causer familièrement avec lui. Je le priai de me donner sa signature sur ma liste de souscription. Il sourit, prit la liste et écrivit en lettres très-lisibles : *Le duc d'Orléans*. Je pensai alors que demeurer plus longtemps serait être importun, et, Son Altesse remerciant respectueusement, je m'inclinai, lui serrai la main et me retirai. Quand je passai en bas, les laquais me regardèrent avec étonnement, se demandant sans doute ce qui avait pu me valoir une entrevue si longue et si intime avec leur maître.

"1er octobre. Je suis allé aujourd'hui chez M. Gérard, dont la France peut être fière à bon droit. Il était dix heures quand j'arrivai à son hôtel ; mais comme il est né à Rome, et qu'il garde les habitudes des Italiens, qu'il veille tard et prend rarement son thé avant une heure du matin, je le trouvai venant de se lever et commençant son travail du jour. Quand j'entrai dans ses appartements, ils étaient remplis de personnes des deux sexes, et aussitôt qu'on annonça mon nom, Gérard, bien pris dans sa petite taille, vint à moi et me tendit la main : "Soyez le bienvenu, mon cher confrère !" me dit-il. Cette manière de m'aborder me plut beaucoup, je me sentis ravi de voir la glace rompue si facilement, et la sueur cessa de me monter au front.

"Gérard brûlait d'impatience de voir mes dessins, et le vieux Redouté, qui était également présent, s'approcha et en parla avec tant d'éloges avant qu'ils fussent hors des cartons, que je craignis que Gérard ne fût désappointé en les voyant. Quoi qu'il en soit, le volume fut ouvert à tout hasard à la planche des perroquets ; Gérard la prit sans souffler mot, la regarda pendant plusieurs minutes avec toute l'attention que j'y mettais moi-même, la déposa, prit les oiseaux moqueurs, les examina de même, et, me tendant la main : "Monsieur Audubon, me dit-il, vous êtes le roi des peintres d'ornithologie. Nous sommes tous des enfants en France ou

“ en Europe. Qui se serait attendu à voir venir de semblables choses “ des forêts de l'Amérique ? ” Je reçus des compliments de tous côtés, et Gérard ne parla que de mon ouvrage, me priant de lui donner quelques prospectus pour en envoyer en Italie. Il répéta aussi que le baron Cuvier avait dit, dans la matinée, qu'il espérait que le ministre souscrirait à un certain nombre d'exemplaires pour le compte du gouvernement. Je fermai le livre et fis le tour de la pièce, admirant les superbes gravures, qui reproduisaient pour la plupart des tableaux du peintre. Les dames jouaient toutes aux cartes, et l'argent ne paraissait pas être rare dans ce quartier de Paris. Mme. Gérard est une petite femme un peu grasse, je lui fis ma révérence, et je ne la vis qu'un instant. Les dames étaient en grande toilette et mises d'une façon tout à fait nouvelle pour moi, avec des corsages faisant la pointe par devant, ornés de garnitures pendantes, et des robes très-amples de satin et d'autres riches étoffes de différentes nuances.

“ 20 octobre. Rien à faire et fatigué de regarder Paris. Quatre souscriptions en sept semaines, c'est bien lent... Le pigeon ramier ou *cushat* perche sur les arbres du jardin des Tuileries en nombre considérable. Ces oiseaux arrivent vers le coucher du soleil, s'établissent d'abord sur les arbres les plus élevés, les plus nus, ils se rapprochent ensuite peu à peu des troncs, entrent dans la partie la plus touffue du feuillage, et y restent toute la nuit. Ils partent au point du jour et s'envolent vers le nord. Les merles font de même et sont extrêmement bruyants avant la tombée de la nuit ; on y voit aussi quelques freux et quelques pies. Dans le jardin ou les allées du Palais-Royal, les moineaux francs sont en prodigieuse abondance, très-apprivoisés, nourris par les dames et les enfants, et tués souvent au moyen de sarbacanes par de méchants gamins. Les pinsons de montagne passent par bandes au-dessus de Paris dans cette saison-ci, allant vers le nord. Et maintenant, ma bien-aimée, ne me croiras-tu pas encore une fois dans les bois et en pleine occupation d'observateur ? Hélas ! je désirais y être. Quel temps précieux je perds dans cette Europe ! Quand retournerai-je au logis ?

“ 26 octobre. Voilà plusieurs jours que je n'ai écrit, parce que j'ai attendu que l'idée m'en vint et que je n'en avais pas le goût. Pendant ce temps une note m'est venue du baron de la Boullerie, qui m'annonce que le roi souscrit à sept exemplaires ; j'ai nommé un agent à Paris, et maintenant je suis prêt à partir. J'ai dit adieu au baron Cuvier et à Geoffroy Saint-Hilaire, et j'ai pris une place de rotonde pour Calais et Londres directement. J'ai payé vingt francs d'avance, et il me tarde d'être demain en route pour l'Angleterre. J'aurai été absent deux mois, j'ai dépensé 40 livres et j'ai recueilli treize souscriptions.”

III.

Il nous reste peu de chose à dire des faits et gestes d'Audubon en Angleterre, de son retour en Amérique, de ses nouveaux voyages en Angleterre, de sa *Biographie des oiseaux*, qu'il publia avec la collaboration de Macgillivray. Il nous faut couper court aux détails pour arriver au dénouement. Nous nous bornerons à constater que son grand ouvrage eut un succès décisif malgré les pertes considérables qu'éprouva l'auteur par le fait de souscripteurs qui jugèrent à propos de ne pas tenir leurs engagements. Quelques-uns d'entre eux trouvèrent peut-être en définitive que leurs moyens ne leur permettaient pas le luxe d'une pareille publication. Elle parut chère au baron de Rothschild lui-même.

La biographie d'Audubon, rédigée par M. Robert Buchanan, est quelquefois un peu diffuse et pêche cependant par plus d'une omission regrettable. Ainsi, à propos du voyage du grand naturaliste à Edimbourg, "le seul incident, dit-il, qui mérite d'être mentionné, c'est la visite qu'Audubon, l'ornithologiste chasseur, fit à Bewick, le graveur naturaliste." Et après avoir ainsi excité notre curiosité, il termine sa phrase par ces mots : "Mais comme cet incident, n'ajoute rien à ce que nous savons d'un homme qui, dans son genre, fut un véritable génie, nous passons à un sujet plus attrayant." Il a pu sembler difficile à M. Buchanan de resserrer dans de justes bornes ses extraits de manuscrits qui, selon lui, auraient rempli cinq volumes comme celui que nous avons sous les yeux ; mais il est nombre d'incidents qu'il eût mieux valu laisser de côté que celui dont il s'agit. Quelque court qu'eût été ce détail, il eût été certainement le bienvenu, car s'il y avait un homme sur le compte duquel M. Buchanan eût pu laisser Audubon jaser à son aise, c'était assurément Bewick. Dans la *Biographie des oiseaux*, Audubon a fait un récit charmant de sa première visite à "cet Anglais de la vieille roche, plein de vie avec ses soixante-quatorze ans" et duquel il dit : "La compagnie se sépara de bonne heure, et quand je quittai Bewick, ce soir-là, je quittai un ami." On s'attendait à ce qu'Audubon dans ses mémoranda en dirait plus qu'il n'en avait publié jusque-là au sujet du vieux graveur. On pouvait, certes, dans tous les cas, espérer voir figurer la lettre de Bewick, à propos de laquelle Audubon a fait quelque part cette remarque : "Je la conserve avec autant de plaisir que le manuscrit de la *Synopsis of the Birds of America* d'Alexandre Wilson, que ce célèbre personnage m'a donné à Louisville dans le Kentucky, il y a plus de vingt ans." Cela eût au moins aussi intéressé que la reproduction des lettres de recommandation de tel ou tel, donnée à Audubon pour M. tel ou tel. La visite que Bewick, quelques semaines avant sa mort, fit à Audubon à Londres,

nous semblerait également aussi digne d'être rapportée que la roideur hautaine des filles de lord Mansfield, qui omirent d'inviter Audubon à prendre part au *lunch*.

Une autre omission que nous regrettons plus encore, c'est l'omission presque totale des dates dans les premiers chapitres. On ne nous dit pas à quelle époque Audubon naquit, et nous n'avons aucune idée nette de son âge jusqu'au jour de sa mort, et comme les événements ne se suivent pas dans leur ordre chronologique, il en résulte parfois de la confusion. Une chose toutefois paraît certaine, c'est que si, comme il appert de la page 5, Audubon n'était encore qu'un écolier à l'époque du premier empire, il ne pouvait guère logiquement avoir presque atteint sa soixante et dixième année en 1843, ainsi qu'il est dit aux pages 362 et 363. Il est encore d'autres anachronismes sur lesquels il est inutile d'insister.

Nous avons dû renoncer à nous occuper des chapitres consacrés à des épisodes de chasse et d'histoire naturelle. Ils sont écrits d'un style extrêmement pittoresque, mais ils sont beaucoup trop longs pour être rapportés ici. Disons toutefois qu'on y rencontre fort peu de ces petites observations secondaires qui ont tant d'intérêt pour le naturaliste, et qu'on devrait s'attendre à trouver à profusion dans le journal de l'homme extraordinaire dont Swainson a dit : "Il a dû vivre avec un carnet dans sa poche et un crayon à la main." Il peut se faire que ces observations, après avoir servi à la rédaction des écrits d'Audubon, y figurent toutes ; néanmoins on ne peut s'empêcher de penser qu'un écrivain ayant, à un plus haut degré que l'auteur du livre que nous analysons, le goût de l'histoire naturelle, aurait pu tirer plus de parti encore des manuscrits du grand ornithologiste du nouveau monde. M. Buchanan est assurément un poète agréable et un *reviewer* de talent, qui, ayant ici par occasion abordé un genre de travail exceptionnel pour lui, s'en est acquitté très-convenablement à un point de vue littéraire ; mais nous doutons fort qu'il soit ni chasseur ni naturaliste, et ce sont peut-être ces deux qualités qu'il eût fallu surtout à la personne chargée de faire un choix dans le journal d'un naturaliste chasseur comme Audubon.

FIN.

Revue Britannique.

LES PSAUMES D'APRÈS L'HÉBREU.

Voici un de ces livres qui charment l'esprit, consolent le cœur et raffermissent la foi. En présence des défaillances qu'entraînent les succès prolongés de ceux qui vivent et parlent comme s'il n'y avait pas de Dieu, il est doux de rencontrer une de ces natures d'élite que rien ne peut détourner de la voie étroite, et dont la conversation, malgré les bruits impies de la terre, est toujours dans le ciel.

C'est à ce qu'il y a de plus tendre, de plus pur et de plus sublime dans tous nos sentiments, c'est à l'amour filial et à l'amour divin que nous devons ce beau livre de la traduction des *Psaumes*. Après avoir lu ces pages si touchantes et si noblement simples, dans lesquelles l'auteur nous permet d'entrevoir ce sanctuaire de la famille où furent écoutés ses premiers essais, et d'entendre les vœux de la digne mère d'un tel fils pour la publication du fruit de ses pieuses veilles, oh ! ce n'est plus alors le livre d'un lauréat de l'Académie que l'on tient entre les mains ; non, c'est la confiance, c'est l'inspiration d'un ami, d'un frère, qu'on recueille avec amour, et que l'on goûte mieux, parce qu'on hérite la voix qui chante.

Les éloges et la récompense si flatteuse que l'Académie française a décernés à cet ouvrage, attestent sa valeur littéraire. La lettre si honorable adressée à l'auteur de la part de Pie IX et le suffrage de doctes professeurs d'Écriture sainte sont la garantie de la fidélité et de l'orthodoxie de la traduction. Il nous semble que la meilleure manière de louer et de faire apprécier l'œuvre de M. de la Jugie, c'est d'en citer un fragment complet.

Nous choisissons, à dessein, l'un des psaumes les plus hérissés de difficultés : c'est devant l'obstacle qu'on mesure bien la puissance. En suivant avec une remarquable exactitude le texte hébreu, en luttant souvent de concision avec la langue sacrée, le poète français conserve une allure facile, une clarté parfaite.

Pour prouver que nos éloges ne sont ni complaisants ni exagérés, nous nous permettrons d'y joindre deux remarques critiques.

En admirant, comme nous le disions tantôt, la concision et la fidélité de l'élégant traducteur des *Psaumes*, nous avons rencontré un verset qui, relativement à la perfection de l'ensemble du travail, nous a semblé

incomplètement rendu. C'est le verset cinquième, dont voici la traduction littérale d'après le texte hébreu :

“ Canite Deum ; fidibus celebrate potentiam ejus, sternite viam curru vecto per deserta *. Ens per se nomen ejus, exultate ob adventum ejus.”

Louez Dieu ; comblés de ses grâces,
Chantez son nom. Ouvrez un passage à celui
Dont le char franchit les espaces.

Sans doute on peut dire que la puissance de Dieu s'étant signalée par des bienfaits, on prend ici l'effet pour la cause ; mais le mot *grâces* est-il, dans ce sens, assez juste, assez énergique ?

Chantez son nom fait entendre faiblement la pensée du texte : d'après l'usage attesté par tant de passages des psaumes, après avoir invité à chanter les louanges de Dieu, le prophète, trouvant la voix humaine trop faible et impuissante pour répondre à ses transports, demande que ses chants soient secondés par les accords des instruments : *psallite, fidibus celebrate*.

Ouvrez un passage rend imparfaitement l'énergique et pittoresque expression *sternite*, que les commentateurs font correspondre, avec raison, à la parole d'Isaïe citée dans le saint Evangile : *parate viam Domini, ... omnis vallis implebitur, omnis mons et collis humiliabitur* ; c'est bien toute la force de l'expression SLU, *sternite viam*.

..... à celui
Dont le char franchit les espaces.

* Pour l'expression du texte BARBUTH (nous donnons les lettres seulement sans tenir compte des points voyelles), nous avons mis *per deserta*, parce que nous voyons que c'est le sens adopté par le savant traducteur. Mais s'il nous était permis d'énoncer notre sentiment personnel, nous préférions peut-être la traduction *super vesperam*, qui est aussi exacte : car la racine ARB, *miscuit*, entre autres significations, exprime ce mélange de jour et de ténèbres que nous appelons crépuscule (*vesper*.) Comme les saints Pères généralement, et S. Paul lui-même, donnent à ce psaume magnifique un sens prophétique et le rapportent à l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'expression *super vesperam* offre ce sens mystique : que l'éclat de la gloire du divin Sauveur commence à partir de la nuit de son tombeau ; c'est de là qu'il s'élève triomphant de la mort et des ténèbres de ce monde, où tout est corruption et désolation. Au surplus, comme le fait observer Bellarmin, ce sens peut encore subsister en adoptant la version *per deserta*. En commentant le mot de la Vulgate *super occasum*, le savant et pieux cardinal dit à ce sujet : “ Illud super occasum hebraice est BARBUTH, super vesperam, sive tenebras noctis, vel etiam super desertum ; quæ omnia significant corruptionem mortalitatis, quæ plena est tenebris et ariditate. Dicitur igitur Christus resurgens ascendere super occasum, quia equita et cursu invehitur quodam modo super omnia mortalia, triumphans de tenebris, de deserto mundi hujus inferioris, et sic exponunt non solum Patres citati, sed etiam S. Gregorius in homilia de ascensione Domini.” A. C.

En vérité, il n'est pas possible de critiquer un si beau vers, qui joint à la magnificence de l'expression et du tour une fidélité tout à fait littéraire, dès qu'on admet la version *per deserta*, qui est assurément bien conforme au sens propre de l'expression hébraïque. Cependant comme il y a une autre interprétation plus généralement adoptée, qui renferme un sens mystique très-beau et parfaitement conforme à l'esprit prophétique de ce psaume, nous en avons touché un mot en forme de note. Il nous semble que nous sommes injuste à force de rigorisme ; mais nous espérons que le poète chrétien sur les belles pages duquel nous nous montrons si sévère, nous le pardonnera, en considérant que la beauté même de son travail est un peu la cause de nos exigences ; on ne recherche guère la perfection que dans ce qui en approche.

Pour mieux prouver encore avec quelle attention nous avons comparé la traduction au texte, nous oserons trouver à redire dans des vers que Racine n'aurait pas désavoués :

Quand tu sortis à notre tête,
Quand ton peuple au désert le suivait, ô mon Roi,
La terre trembla ; la tempête
Mugissait dans le ciel, qui fondait devant toi.

Après avoir admiré comme elle le mérite, cette belle période poétique, nous avons éprouvé le regret de ne pas en retrouver tous les éléments dans le texte sacré, où rien ne peut correspondre à l'idée de tempête mugissante ; au contraire, on voit plutôt l'image d'une rosée bieu-faisante dans l'expression *NTPHU distillarunt*, et ce sens est confirmé par le développement de la pensée, dans la suite du verset et dans le suivant, qui nous montre que *terra monta est* se rapporte à l'apparition de Dieu sur le mont Sinaï, et *cæli distillarunt*, à la manne que le Seigneur fit pleuvoir pour nourrir son peuple.

Tu fis pleuvoir tes biens pour tes enfants chéris.

En voilà assez, peut-être trop, pour établir que notre admiration n'est pas aveugle, et que les imperfections qui restent dans ce travail n'ôtent rien à son charme ni à son prix : elles attestent qu'il est l'œuvre d'un homme, mais hâtons-nous d'ajouter d'un homme, supérieur par le cœur comme par l'esprit et la science ; et, ce qui est encore plus, d'un homme élevé, par la foi et la charité, au-dessus du niveau de la raison et des sentiments purement humains : cette traduction des *psaumes* est l'œuvre d'un chrétien savant, pieux, fervent, érudit et vraiment poète.

Voici maintenant le psaume *Exurgat Deus* avec son sommaire et ses notes : nos lecteurs auront ainsi une idée juste de la manière et de la

méthode de l'auteur. Ajoutons (ce que nous ne pouvons leur montrer) que la netteté de l'impression, la beauté du caractère, le choix du papier et la correction remarquable de cette première édition, font honneur aux presses de province ; il y a peu de typographes parisiens qui pourraient opposer avec avantage leurs éditions à ce travail de l'imprimerie de Toulouse.

PSAUME LXVIII. Vulg. 67 *Exurgat Deus.*

Le sujet de ce psaume est la translation ou le retour de l'arche sur la sainte montagne. Si la fête fut magnifique, on peut dire que l'hymne fut digne de la fête. Il débute par les paroles que Moïse, dans le désert, ordonne de chanter lorsqu'on levait l'arche pour le départ (*Nomb.*, x, 35).—S. Paul (*Eph.*, iv, 8) applique à l'ascension de Jésus-Christ un passage de la cinquième strophe.

Que Dieu se lève !... à sa présence,
 Que ses fiers ennemis soudain soient dispersés ;
 Que ceux qui bravent sa puissance,
 Disparaissent au loin, par son regard chassés.
 Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
 Comme à l'aspect du feu fond la cire enflammée,
 Qu'en présence de Dieu périssent les méchants.
 Mais que le cœur des bons tressaille d'allégresse
 Sous le regard de Dieu, dans une sainte ivresse
 Qu'ils fassent éclater leurs chants.

Louez Dieu ; comblés de ses grâces
 Chantez son nom. Ouvrez un passage à celui
 Dont le char franchit les espaces :
 L'Être * est son nom ; menez vos danses devant lui.
 Père de l'orphelin, défenseur de la veuve,
 Dieu, de son temple saint, nous secourt dans l'épreuve.
 A ceux qu'on opprimait, Dieu rend la liberté ;
 Au peuple sans foyers il donne une patrie.....
 Mais ils n'habiteront qu'une terre flétrie,
 Ceux qui blasphèment sa bonté.

Quand tu sortis à notre tête,
 Quand ton peuple au désert te suivait, ô mon Roi,
 La terre trembla ; la tempête
 Mugissait dans le ciel, qui fondait devant toi.

* En hébreu, JAH, que nous retrouvons dans Hallelu, Jah (alleluia).

Devant toi, notre Dieu, Dieu puissant en miracles,
 Trembla ce Sinai, fameux par tes oracles.
 Tu fis pleuvoir tes biens pour tes enfants chéris :
 C'est toi qui soutenais leurs forces défailantes !
 Ton troupeau vivait là ; par tes mains prévoyantes
 Les indigents étaient nourris.

De ton divin souffle animées,
 Un jour on entendra mille femmes en chœur * :
 " Ils ont fui, les rois des armées ;

J'ai surtout cherché à lier les idées et les images de façon à jeter un peu de clarté sur l'ensemble du morceau.

" Partage leur dépouille, épouse du vainqueur.
 " Bientôt, loin des combats, dans l'enclos domestique
 " Tu t'épanouiras, colombe pacifique,
 " Au plumage d'argent mêlé d'or et d'azur."
 Quand Dieu frappa ces rois, le peuple qu'il protège
 Ressembla dans la gloire au Selmon, dont la neige
 Étincelle sous un ciel pur.

* Ce qui suit semble le fragment d'un chant de victoire des femmes d'Israël à l'occasion du triomphe remporté sur Sehon, roi des Amorrhéens, et sur Og, roi de Basan. Ce triomphe, qui précéda de bien peu la mort de Moïse, annonça et prépara la conquête de Chanaan. Le souvenir en demeura populaire. (Voy. les ps. cxxxv et cxxxvi.) Cependant Herder, et avec lui beaucoup de commentateurs modernes,—Ewald n'est pas de ce nombre,—voient dans ce passage une allusion à la victoire de Débora, et ils croient y retrouver quelque chose de son célèbre cantique, auquel est emprunté, il est vrai, le début de la strophe précédente. Sans oublier que je dois m'abstenir de commentaires, je ferai remarquer que, dans le cantique même, l'ironie passionnée de Débora, apostrophant les tribus oisives, se comprend et ne peut manquer de produire une vive impression. Jetée au milieu de ce psaume, sans que rien l'amène, elle devient inintelligible et sans effet. Le sens que j'adopte s'appuie, d'ailleurs, sur le commencement de la strophe suivante : par une transition hardie que ce sens explique, par un bond lyrique vraiment admirable, le poète, après avoir parlé de la conquête du pays de Basan, qui fut comme la prise de possession de la terre sainte, passe immédiatement à la capitale choisie de Dieu, à cette colline de Sion récemment conquise, que le cortège gravit au moment où se chante cette strophe. Peut-être découvrait-on à l'horizon les hautes montagnes de Basan ; l'imagination pouvait du moins facilement se les figurer. Le psalmiste les apostrophe comme un poète qui, voulant exalter la gloire du Vatican, apostropherait les Apennins ou les Alpes.

Du reste, je ne prétends pas avoir donné l'interprétation la plus exacte de toutes les parties de cette strophe hérissée de difficultés, et à laquelle le P. Houbigant a pu appliquer ici ce vers de Virgile :

Infames, scopulos, acroceramia saxa.

De Basan la chaîné orgueilleuse,
 La chaîne de Basan a de nombreux sommets.
 Pourquoi, montagne sourcilleuse,
 Insulter celle où Dieu veut régner pour jamais ?
 Nouveau Sina, Sion est sa demeure sainte ;
 Ses mille et mille chars en remplissent l'enceinte *.
 Sur cette auguste cime il monte, notre Roi :
 Tu mènes les captifs †, triomphateur suprême ;
 Tu reçois les présents des mortels, de ceux même
 Qui ne connaissent point ta loi ‡.

Que chaque jour on te bénisse ;
 Jehovah, Dieu sauveur, avec nous tu combats.
 Dieu pour nous est un Dieu propice ;
 Il sort, et devant lui fait marcher le trépas.
 Dieu sur ces ennemis poursuivra ses conquêtes,
 Des pécheurs orgueilleux il brisera les têtes.
 " Oui, de Basan, dit-il, je ramène les miens ;
 " Oui, du fond de la mer mon secours les rappelle §
 " Vous baignerez vos pieds dans le sang infidèle ;
 Ce sang abreuvera vos chiens."

Quelle pompe autour de ton Arche !
 O mon Maître, ô mon Dieu, dans quels ravissements
 Tous les yeux contemplant ta marche !
 Après le chœur des voix viennent les instruments ;
 Des vierges au milieu résonne la timbale :
 Vers Dieu, fils d'Israël, que votre hymne s'exhale ;
 Bénissez le Seigneur, rassemblés en son nom.
 Benjamin, le plus jeune, est en tête || ; à sa suite,
 Les princes de Judah ; plus loin, la noble élite
 De Nephtali, de Zabulon.

* L'innombrable armée des esprits invisibles rangés autour de leur roi.

† Les captifs d'Israël délivrés ou les prisonniers faits sur l'ennemi.

‡ Dans le sens littéral, ceci peut s'entendre des présents offerts par les infidèles ; peut-être s'agit-il du reste de la population jébuséenne, que David reçut dans les rangs des enfants d'Israël.

§ Allusion au passage de la mer Rouge, qui affranchit les Israélites de la tyrannie de l'Égypte, et à la victoire remportée sur le roi de Basan, qui leur assura une patrie. Cet endroit vient encore appuyer mon explication de la quatrième strophe.

|| Jérusalem était dans la tribu de Benjamin ; voilà pourquoi cette tribu marche la première,

Pour nous commande à la victoire ;
 L'œuvre de puissance, affermis-la, Seigneur.
 Que dans le temple de ta gloire
 Les rois, chargés de dons, viennent te rendre honneur.
 Du dragon des roseaux * arrête les ravages ;
 Dompte les fiers taureaux et ces hordes sauvages
 De soldats, troupeau vil qui pour de l'or se vend.
 Ils ont soif de combats ; détruis leur ligue impie.
 Grands d'Egypte, venez ; accours, Ethiopie,
 Tends les mains vers le Dieu vivant.

Chantez, royaumes de la terre ;
 Célébrez le Seigneur, qui dans les cieux des cieux,
 Triomphe à jamais... Son tonnerre
 Eclate : c'est la voix du Maître glorieux.
 De Dieu sur Israël luit la magnificence ;
 La foudre dans la nue annonce sa puissance ;
 Proclamez son empire éternel, infini.
 Dieu dans son sanctuaire est grand et redoutable ;
 Il arme ses élus d'une force indomptable ;
 Dieu d'Israël, qu'il soit béni.

Le goût exquis de la classe de lecteurs choisis à laquelle nous nous adressons, sentira vivement le mérite de ce chef-d'œuvre de traduction, et l'on nous remerciera sans doute d'avoir appelé l'attention sur un livre trop peu connu. Le public lettré n'a pas cependant été injuste au point de le négliger : nous savons même qu'il n'en reste plus que très-peu d'exemplaires ; et cependant l'auteur, résistant avec une noble fierté au mauvais goût du siècle, loin de rechercher les éloges, a repoussé avec dédain les petits moyens de l'annonce et de la réclame, si largement exploités par les écrivains même le plus en vogue. Nous félicitons l'auteur d'avoir eu ce respect pour son œuvre, qui restera parmi nos meilleurs livres, comme un monument de foi, de science et de sublime poésie.

* Le crocodile du Nil, c'est-à-dire le roi d'Egypte. Les deux vers suivants désignent les princes et leurs armées mercenaires.

LES PARTIS LIBÉRAUX.

(Voir page 204.)

Les libéraux qui sont chrétiens ne voient dans les principes de 89 que la fin de l'ancien régime. 89 est pour eux la destruction de la monarchie pure au profit de la monarchie constitutionnelle, la destruction des deux premiers Ordres au profit des classes moyennes; l'abolition des biens de main-morte au profit des cupides; l'effacement des traditions nationales au profit d'une opinion mobile et qu'on dit progressiste, parce qu'elle est toujours subordonnée à l'intérêt du moment. Sans hostilités systématiques contre le Catholicisme, les libéraux chrétiens lui donneraient volontiers place au soleil s'il secondait mieux l'ambition des classes moyennes et la cupidité des annexeurs. Ils disent à l'Eglise: *Marchez avec nous, et nous vous donnerons l'Europe!* tandis que les libéraux antichrétiens veulent une civilisation purement humaine et la souveraine indépendance de la raison.

Mais, si diverses que soient les pensées et les intentions des deux partis, ils arrivent tous les deux au même résultat, qui est la destruction du droit divin, c'est-à-dire la ruine de la civilisation catholique.

Les libéraux rationalistes et les libéraux politiques forment ce grand parti conservateur qui ne veut ni de la réaction, ni de la révolution, ni des mazziniens, ni des *cléricaux*.

Les libéraux rationalistes s'allient à la Révolution en haine de l'Eglise et des dynasties catholiques, et aux politiques libéraux chrétiens en haine de la Révolution, quand elle menace leurs intérêts.

Dans les moments de crise, et quand les démocrates crient dans la rue: *A bas le capital! A bas les riches! A bas la propriété! A bas les gendarmes! A bas la famille! A bas la religion! Dieu c'est le mal! La propriété, c'est le vol! Révolution, c'est justice! Aux armes, citoyens!* les libéraux conservateurs, soit chrétiens, soit déistes, serrent leurs rangs et inscrivent sur leur drapeau: *Liberté! Ordre public! Liberté sous la loi! Religion! Propriété! Famille!*

Tous disent pieusement: "Je crois en Dieu;" mais ce Dieu n'est pas notre Dieu. Ce n'est pas le Dieu vivant qui a donné au Christ, son envoyé, toute puissance dans le ciel et sur la terre. C'est un Dieu solitaire qui règne et ne gouverne pas, un Dieu dont la religion est san-

prêtres et sans sacrifices, sans dogmes et sans mystères, et que chacun adore à sa guise, ou n'adore pas du tout. Quand le socialisme gronde, les rationalistes s'allient aux chrétiens libéraux, mais à la condition de renfermer les cérémonies religieuses dans le temple et le prêtre dans la sacristie.

A ce prix, ils défendront la religion quand ils auront peur.

Les libéraux conservateurs, soit rationalistes, soit chrétiens, veulent aussi conserver la famille. Ils repoussent l'union libre, mais sous la condition que Dieu et l'Eglise n'aient pas à se mêler de l'union conjugale.

Il leur faut une famille formée par la loi seule et dont l'existence viagère finisse à la mort des époux, par suite du partage forcé et du tirage au sort substitué aux dispositions des parents.

Enfin, quand le socialisme menace "le capital et les oisifs," les libéraux proclament bruyamment le droit sacré de propriété, mais un droit privé qui ne protège ni la fortune des princes déchus, ni les biens du clergé, et qui n'apporte aucun obstacle à l'annexion des Etats catholiques convoités par leurs amis.

Les classes libérales et éclairées sont formées en immense majorité de catholiques qui reculeraient devant l'apostasie. A leur honte, elles se mettent à la remorque de quelques apostats qui exploitent leur indifférence et leur vaniteuse ambition.

On conçoit les libéraux révolutionnaires, on conçoit les libéraux rationalistes; ils ont un principe net, un but qu'ils poursuivent avec persévérance et pleine connaissance de cause. Mais que les libéraux chrétiens suivent comme des moutons, voilà ce qui aurait droit de surprendre, si la chute originelle n'expliquait cet aveuglement tout à la fois naturel et volontaire que l'Eglise seule peut guérir. En repoussant l'union de l'Eglise et de l'Etat, et l'autorité spirituelle de l'Eglise sur les nations, les libéraux chrétiens se mettent à la merci de leurs adversaires anti-chrétiens.

V.

Malheureusement, ils peuvent invoquer pour leur justification l'exemple et les leçons des catholiques libéraux, qui assument la responsabilité des erreurs modernes en les encourageant.

Nous rendons pleine justice au courage, au caractère, au talent, au dévouement, aux intentions de leurs chefs, et nous reconnaissons hautement les éclatants services qu'ils ont rendus à l'Eglise. Nous ne pouvons oublier leurs combats sous la monarchie voltairienne de 1830, et nous savons qu'après Dieu et l'épiscopat, nous devons en grande

partie à leurs courageux efforts la liberté des conciles, des synodes et de l'enseignement. Nous ne pouvons oublier les discours et les ouvrages de M. de Montalembert, les sermons et les œuvres du P. Lacordaire, le ministère de M. de Falloux, l'appui déterminant donné par M. Berryer au fameux discours de M. Thiers pour la défense du pouvoir temporel. Et pourtant, qu'ils le veuillent ou non, les dangers qu'ils font courir à la civilisation chrétienne dépassent les services qu'ils lui ont rendus ; car le libéralisme qu'ils patronnent est la négation radicale de l'autorité sociale de l'Eglise, unique fondement de la civilisation chrétienne. Les catholiques libéraux sont toute la force du libéralisme. Ce sont eux qui endorment la conscience catholique, malgré les avertissements répétés des Papes et de l'épiscopat.

Il est donc d'une importance extrême de savoir ce que veulent les catholiques libéraux.

Croient-ils tout ce qu'enseigne l'Eglise ? Condamnent-ils tout ce qu'elle condamne avec Pie VI, Grégoire XVI et Pie IX ? Le libéralisme catholique est-il seulement la condamnation de l'ancien régime et l'amour de la liberté chrétienne ? Nous n'aurions, dans ce cas, qu'un reproche à leur faire, ce serait d'avoir un langage équivoque, de prendre un nom flétri par l'Eglise, et sans même qu'ils aient le droit de s'en parer.

Acceptent-ils les libertés modernes comme un mal qu'il faut subir, comme *un fait* qui est la conséquence de notre état social et sans en faire un *principe* ? S'il en était ainsi, ils ne seraient pas plus libéraux que les évêques de Belgique et d'Amérique.

Etre libéral, ce n'est pas aimer la liberté vraie *, car c'est pour nous l'apporter que le Christ s'est incarné et qu'il est mort ;

Ce n'est pas non plus *user* des libertés modernes, afin de combattre autant que possible les mots qu'elles entraînent ;

Etre libéral, c'est faire des libertés modernes non pas un expédient transitoire, mais un *principe* durable ; c'est admettre sincèrement la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et dans toute sa réalité la maxime de *l'Eglise libre dans l'Etat libre*, c'est-à-dire dans l'Etat indifférent sur les principes éternels de la justice et de la foi.

C'est proclamer l'égalité devant la loi civile de tous les cultes, de toutes les doctrines, pourvu que l'ordre public ne soit pas troublé ; c'est faire descendre, dans l'ordre politique, la religion au rang de simple opinion, et se contenter pour elle de ce droit commun qui ne voit dans l'Etat que des opinions religieuses égales en droit.

Sans doute les catholiques qui sont libéraux ne le sont pas à la façon des rationalistes et des indifférents. Ils veulent être, dans l'ordre

* Voir le *Monde* du 11 février.

spirituel, des fils soumis à l'Eglise leur mère ; ils combattent même pour la conservation de ses droits temporels, tout en lui demandant de faire des concessions à l'esprit du siècle. Pour eux, l'égalité des cultes, l'égalité des droits qu'ils concèdent à l'erreur comme à la vérité, n'est pas une égalité intrinsèque, mais elle est purement civile et légale. S'ils demandent la liberté religieuse, la liberté de la presse et de l'enseignement, c'est dans l'espoir de faire triompher le Catholicisme par la discussion et la liberté : leur vie entière témoigne de leurs intentions.

Il n'est pas moins vrai que s'ils sont vraiment libéraux, et non pas seulement des libéraux de nom et de circonstance, c'est-à-dire, s'ils adoptent en *principe* la séparation de l'Eglise et de l'Etat et les libertés modernes, la France n'est plus la monarchie très chrétienne ; l'Eglise n'est plus la nourricière des rois et des nations, ils la privent du droit divin d'enseigner les nations, comme les gallicans l'avaient privée du droit divin d'enseigner les rois. Les rois et les peuples chrétiens n'ont plus la gloire de propager le règne et la justice de Dieu, et ils descendent au rang des Gentils.

Si les catholiques libéraux veulent sincèrement et sans arrière-pensée les libertés modernes ou l'égalité de droits pour l'erreur et pour la vérité, pour le Catholicisme et pour le naturalisme, s'ils veulent le droit commun pour toutes les doctrines, sans faveur, sans préférences, sans répression ; s'ils substituent la discussion à l'autorité, s'ils sont libéraux de *principe* et non pas de nom et d'occasion, qu'ils le disent, car ils sont nos plus dangereux adversaires. Il faut les combattre énergiquement, comme il aurait fallu combattre énergiquement, sous l'ancien régime, les catholiques gallicans, malgré leur foi, leurs intentions et l'éclat de leurs services.

Les catholiques libéraux ne sont pas, en effet, plus illustres que Louis XIV et Bossuet, plus dévoués à l'Eglise que la maison de Bourbon et l'ancien épiscopat, et ils sont plus dangereux que les catholiques gallicans, car ils achèvent la séparation commencée par le gallicanisme.

Si, au contraire, les catholiques libéraux ne veulent que la liberté chrétienne ; s'ils veulent la liberté par la vérité, et la vérité préparée, il est vrai, par la discussion, mais assurée par l'autorité de l'Eglise, qui, par ses jugements, termine les discussions, ils sont nos amis. Unissons-nous alors contre l'ennemi commun, dans l'immortelle devise de l'Eglise : *Unité dans les choses nécessaires ; liberté dans les choses douteuses ; en toutes, charité.*

RUSBROCK L'ADMIRABLE.

M. Hello ne recule jamais devant l'extraordinaire et ne transige jamais avec la beauté. Il a à la découvrir un bonheur étrange et à la montrer une audace généreuse.

En fouillant les siècles passés, il a découvert dans leur profondeur des figures merveilleuses, resplendissantes d'amour et de poésie. Il les aborde sans timidité et nous les montre sans crainte, revêtues d'un style éclatant qui est leur parure nouvelle. Ces figures merveilleuses, cachées dans le latin, endormies dans la profondeur des siècles, oubliées à cause de leur silence, apparaissent dans le français éblouissantes de la jeunesse éternelle qui ne se flétrit pas, parées des magnificences d'un style nouveau qui a su conserver du latin toute l'austérité et du français la grâce et l'éclat.

L'an dernier, M. Ernest Hello, introduisait ainsi dans le monde Angèle de Foligno; Angèle passionnée et terrible, incessamment précipitée des hauteurs dans les abîmes, sans cesse combattue et sans cesse triomphante, s'élevant d'un élan vainqueur des gémisséments de la défaite aux hymnes de la victoire, femme, poète et Sainte.

Cette année, il nous montre Rusbrock. Ici tout change, Angèle vole et se précipite : Rusbrock plane. Comme un aigle, Rusbrock a pris son vol des hauteurs. Il est né dans la région des neiges éternelles. Ses yeux se sont ouverts sur leur blancheur ; son premier regard les a contemplées, mais son amour a désiré les profondeurs de l'immensité, et ses ailes triomphantes l'ont porté dans la nuit immuable, assurée, où nul égarement n'est à craindre. Il a vu dans le cœur même des mondes le lieu où se joue l'amour, il en connaît les tempêtes, les éclairs et les silences. Dans un mâle transport il en a contemplé la magnificence et raconté les profondeurs.

Quand le cœur ému de Rusbrock s'ébranle, il parle. Car cet aigle a ses frères parmi les hommes et ses joies n'appartiennent pas seulement à lui. Son langage est une condescendance, car le silence est un sommet de son amour, et sa parole est le balbutiement de l'éblouissement.

Pour le suivre à ces hauteurs qui semblent inaccessibles, Rusbrock nous indique les compagnons de voyage que nous devons choisir : La charité, l'humilité, la simplicité, l'activité.

“ Quelle est la route pour aller au devant du Seigneur ? dit Rusbrock.

La route de la ressemblance plus parfaite et de l'unité plus jouissante ? Tout acte de bonté, fût-il imperceptible, si la simplicité d'intention le rapporte à Dieu, augmente en nous l'image divine, et fait abonder sa vie éternelle. La simplicité d'intention rassemble dans l'unité de l'esprit les forces dispersées de l'âme, et unit à Dieu l'esprit lui-même. C'est la simplicité d'intention qui rend à Dieu honneur et louange ; c'est elle qui lui présente et lui offre les vertus."

" Elle foule aux pieds la mauvaise nature, elle donne la paix, elle impose silence aux bruits vains qui se font en nous. Elle est la santé des vertus, elle est paix, espérance, confiance, maintenant et au jour du Jugement."

Ce que Rusbrock sait, ce qu'il veut, ce qu'il raconte, c'est la jouissance de l'amour et ses désirs.

" L'âme humaine est capable d'une faim sans assouvissement. C'est l'amour avide, l'amour béant, l'aspiration de l'esprit créé vers le bien incréé. Quand l'esprit est touché, touché par le désir, quand il a reçu de Dieu une invitation qui est un ordre, il faut absolument qu'il touche ce qu'il aime. De là une insatiable avidité qui ne peut jamais embrasser et tenir. Les hommes qui vivent ainsi sont les plus pauvres entre les hommes. Ils mangent, ils boivent, ils ne peuvent pas se rassasier ou se désaltérer. Ils ont faim à jamais, car le vase créé ne peut pas contenir l'incréé. Le désir est là, ardent, éternel ; mais Dieu est plus haut que lui, et les bras levés du désir n'atteignent jamais la plénitude adorée."

Rusbrock est dans l'extase comme chez lui ; il la connaît, il la suit comme son propre bien et il nous montre son domaine, il nous invite à vivre chez lui ; il nous y attire et nous y traite en frères. Il nous embrasse dans une étreinte vigoureuse, régénératrice, reconfortante et paisible. Ecoutez-le :

" Les mains du ravissement nous emporteront dans l'Incréé, et nous nous surpasserons nous-même en hauteur, en profondeur, en largeur, en longueur, et ce sera quelque chose comme un égarement sans retour. C'est le témoignage du Prophète Ezéchiel : Les quatre animaux avançaient toujours, et ne revenaient jamais. Ainsi des élus : transportés plus haut qu'eux-mêmes, dans la jouissance sans mesure, ils vont sans revenir. Ils ne regardent pas derrière eux. C'est la septième veillée, c'est le repos ; c'est la consommation de la béatitude. C'est là que nous demeurerons plus haut que nous dans la simplicité. N'oubliez jamais les actes intérieurs et extérieurs, n'oubliez pas les préparations, n'oubliez pas les exercices, n'oubliez pas les vertus. Les divers degrés de vertus, d'adhésion, de charité, de sagesse, d'activité produiront divers degrés de béatitude. La faim et la soif qu'on aura de Dieu, dépendra des mérites conquis. O béatitude superessentielle ! vous êtes le Seigneur ! Sur

vous nous roulerons et nous brûlerons dans l'unité sans mesure, dans l'abondance, dans la communion, plus haut que la capacité de nos puissances réunies. Et l'ordre des élus et des Anges sera gardé sur terre et au Ciel éternellement, tel qu'il était éternellement dans la prédestination divine. Que la soif de notre cœur prenne une voix pour crier : O gouffre de puissance, dont je ne vois pas les lèvres, engloutis-nous dans ton abîme ! Que ton amour se décache ! et qu'il brille à nos yeux ! Etes-vous couverts de blessures mortelles, que l'amour vous embrasse, et vous voilà sauvé !'

Les livres comme Rusbrock ont dans leur beauté une surprenante vertu. Ils enseignent la pratique journalière et commune de la vie, parce que la pratique journalière de la vie ne se peut voir, en vérité, que dans la lumière d'un surnaturel amour.

La nature pèse d'un poids dont la gravité ne peut être suspendue.

Elle est entraînée par les forces qui la sollicitent vers le surnaturel ou vers le *sous naturel*, s'il est possible de parler ainsi. Aussi les maîtres de la vie sont-ils les grands mystiques, dont les mains puissantes et les cœurs enthousiastes nous entraînent vers les hauteurs où doit s'établir l'activité humaine. Ecoutez Rusbrock donnant des conseils à une Sœur de charité :

“ Si vous êtes chargée de l'infirmierie, le nécessaire, c'est la gaieté. Que votre visage soit ouvert et riant ; que votre douceur soit parfaite. N'ayez jamais avec les malades un mouvement d'impatience. Si elles sont impatientes, vos malades, si elles sont moroses, dites-vous : En ce moment, je rends service à Jésus-Christ. S'il y en a dans le nombre de plus pauvres, de plus souffrantes, de plus abandonnées, que toutes vos préférences soient de ce côté là, et voyez Dieu en elles, Dieu pour qui vous travaillez. Je vous supplie d'éviter l'ombre d'un mot, l'ombre d'un geste qui puisse impatienter un pauvre malade. Si la tristesse et la colère s'emparent de lui, montrez-lui, dans leur gloire céleste, ceux qui ont autrefois souffert, Dieu et les Saints. Si le malade vous demande quelque chose, ne le faites pas attendre une minute. S'il vous fait une demande dangereuse pour lui et contraire à sa santé, ayez l'air de ne pas entendre. S'il insiste, dites-lui vos craintes, et, s'il insiste encore, consultez vos supérieurs.

“ Toutes les fois que vous préparez pour un malade un petit repas ou une potion, faites-le avec la plus grande propreté ; rendez agréable au goût l'objet que vous préparez : faites que le malade soit content et, quant à vous, conservez la paix. Remuez très souvent les lits des malades ; arrangez-les parfaitement. Rendez-les commodes, surtout aux plus délicats, surtout à ceux qui ont le plus grand besoin d'être bien traités. S'il le faut, restez la nuit près d'eux : mais alors, alors, de la

gaieté ! de la gaieté ! Inventez des choses amusantes ! faites-les rire, ma Sœur ; je veux que partout où il y aura un malade, il désire vous avoir à côté de lui..."

Voilà les conseils du grand contemplateur.

M. Ernest Hello dispose de la splendeur, il en revêt ses amis et Rusbrock lui doit aujourd'hui sa jeunesse.

Il nous reste à dire que Rusbrock est précédé d'une Introduction du traducteur. Cette Introduction est un portique digne des domaines où il conduit, et merveilleusement disposé pour en faciliter l'accès.

" *L'Ornement des noces spirituelles*, dit M. Ernest Hello, transporta d'admiration tous les docteurs mystiques. Couverts maintenant par les bruits qui se font en bas, les cris de leur admiration ont éveillé jadis tous les échos du monde chrétien. Tout ce qu'il y avait de grand sur la terre se donnait rendez-vous dans la Vallée-Verte, et ces illustres pèlerins qui avaient obtenu quelques mots tombés des lèvres du solitaire, s'en allaient chargés de leur trésor, et méditant, pendant le reste de leur vie, les paroles rares et brèves qui leur avaient été dites. Les discours de Rusbrock, ses cris et ses désirs ressemblent aussi à des pèlerins qui se donneraient rendez-vous dans la solitude où Dieu vit et règne. Ce ne sont pas des créatures posées et arrêtées ; ce sont des créatures errantes et cherchantes. Ce sont les pèlerins du grand sanctuaire ; et quand ils arrivent au rendez-vous, ils tombent à genoux, sans parler. Pendant la route, ils étaient encore capables de se traîner et de balbutier, mais quand ils arrivent là où ils allaient, accablés par la volupté de l'impuissance où l'adoration les conduit, ils se précipitent ensemble dans un très grand silence et dans un très grand sanglot."

M. Ernest Hello termine ainsi : " Aujourd'hui, plus que jamais, les âmes ont faim et soif. J'ai trouvé, au pays de Rusbrock, ce pain et ce vin, et j'ai essayé de le porter en France ; priez pour celui qui vous l'offre en ce moment."

Le Mémorial Catholique.

ÉCHOS DE LA SEMAINE.

Le Parisien badaud, le Parisien flâneur, le Parisien musard s'est bien amusé cette semaine ; la rue lui a offert tous les soirs, un spectacle gratuit dont il est friand : l'émeute. On ne saura jamais à quel point toute émotion populaire qui se traduit par quelques carreaux cassés, par quelques réverbères éteints, par quelques sergents de ville bouscu-

lant ou bousculés, est pour le bourgeois de notre bonne ville, un régal de haute saveur.—C'est au point que, pour entrer en liesse, il n'a même pas besoin d'assister au désordre ou au tapage qui constituent le trouble public, il lui suffit de le pressentir, de le soupçonner à une certaine distance, d'être devant la toile derrière laquelle il suppose que s'agitent quelques perturbateurs.—Au besoin, il se passe du fait brutal, pourvu qu'il en ait un écho lointain, un parfum fugitif, comme le petit pifferaro qui, penché sur le soupirail d'un restaurant, hume avec délices l'odeur d'une cuisine dont il ne doit pas goûter.—A la première nouvelle d'une agitation quelconque, vous les voyez, ces Parisiens, palpitants de curiosité, descendre dans la rue, parcourir les places, arpenter les carrefours, à la recherche de l'émeute qui, parfois, n'existe qu'à l'état d'atôme ; comme vous les voyez aux jours gras s'empiler sur les boulevards en quête d'un prétendu carnaval qui, depuis plus de trente ans, a complètement disparu de la voie publique.—C'est ainsi qu'ils arrivent, presque à eux seuls, à composer un semblant d'émeute, en courant après l'émeute, et un simulacre de carnaval, en courant après le carnaval.

Donc, le bourgeois de Paris s'est bien amusé ces jours-ci. Il a été visiter scrupuleusement, le lendemain, tous les lieux où il s'était passé quelque chose la veille ; il a compté les candélabres brisés, les kiosques renversés, les devantures enfoncées. Pour lui, c'est là le vrai bonheur seulement, il a fini par trouver que le spectacle finissait un peu tard, ce qui le faisait coucher après *son heure* ; et puis dans la bagarre, on perdait parfois son chapeau (coût, 18 fr.), ou bien l'on se faisait déchirer sa jaquette (coût, 90 fr.) ; aussi, le cinquième jour il s'était un peu refroidi, et le sixième il a dit à sa femme : “ Ces émeutiers m'exaspèrent, je finirais par leur donner un mauvais coup... j'aime mieux rester chez moi.”

Et tout a été fini.

Voilà pour le côté comique... Quand au côté attristant, nous n'y insisterons pas ; c'est un terrain délicat sur lequel nous aurions peur de glisser.

* * *

Revenons donc aux chapeaux perdus et même aux chignons égarés ; car il paraît que les chignons ont été particulièrement victimes de l'incident.—Un témoin oculaire nous a affirmé en avoir vu le boulevard Montmartre littéralement jonché.—Cela va encore faire hausser cette marchandise qui, dit-on, vu la demande, est déjà hors de prix... Oh ! les émeutes ! qui donc nous en délivrera une bonne fois !...—Allons, voilà que j'y retourne... Je vois bien que je ne pourrai m'en tirer que

par un grand écart : je vais vous parler des *chignons* ; justement je trouve, dans un article de M. Edouard Danguin, des détails curieux sur l'élément qui le constitue : *le cheveu*.

Étudions donc le cheveu, tout en faisant des vœux pour que les divers partis qui divisent notre pauvre France attendent au moins jusqu'aux prochaines élections pour, de nouveau, se prendre..... par cet article.

“ Les cheveux, dit M. Danguin, se récoltent un peu partout, et la Parisienne qui peigne le matin sa fausse natte ne se doute pas que les cinq parties du monde se sont probablement cotisées pour lui former l'appendice ordonné par la mode.

Il ne saurait en être autrement.

Si vous prenez la chevelure d'une Espagnole, ce noir énergique ne convenant pas à une Française, il faut l'attendrir avec quelques cheveux anglais, la poétiser avec des cheveux allemands, qui lui donnent un petit ton rêveur...

Si, au contraire, vous avez en mains une de ces chevelures flamandes d'un blond si fade, si filasse... ah ! vite blondes filles de l'Allemagne, vite quelques mèches d'un blond plus ferme ; semez un peu de soleil dans cette étoupe,—et vous, filles d'Albion, quelques mèches encore, mais d'un blond châtain, d'un blond vague et indécis, comme votre ciel en produit seul.

Les cheveux proviennent de la Bretagne, de l'Auvergne, de l'Italie, de l'Autriche, de la Belgique, de la Bohême, etc.

Partout où il y a des femmes, la coquetterie règne ; partout où les femmes ont des cheveux, elles les vendent, par coquetterie, pour s'acheter des colifichets ; et,—voyez le contraste,—c'est par coquetterie que les unes vendent ce que les autres achètent par coquetterie.

C'est ici le lieu de relever une erreur accréditée par MM. les romanciers : ils ne manquent jamais de nous représenter un grenier où règne la misère, une jeune fille,—pauvre, mais honnête,—courant vendre sa chevelure pour donner du pain à ses vieux parents... quelquefois aussi, —en cas de variante,—c'est une orpheline qui vend ses cheveux pour conserver sa vertu.

Il n'en est rien : les mœurs de la Bretagne,—c'est presque exclusivement le seul coin de la France où l'on vende ses cheveux,—ne sont plus si innocentes que cela.

En Bretagne, vendre ses cheveux est une coutume en quelque sorte passée dans le sang.

Je dis : on vend... je devrais plutôt dire : on échange...—Cet échange se fait, les jours de marché, par des colporteurs qui troquent leur marchandise contre des chevelures... deux coups de ciseaux, cric, crac... et c'est fait...

Mais ce n'est pas tout.

Chaque matin, madame, vous vous coiffez, et la dent de votre peigne, —si doucement que vous agissiez,—emporte toujours une certaine quantité de cheveux.

Ils tombent sur le sol, on les balaie... et on les jette aux ordures.

Le chiffonnier les ramasse dans la rue où votre bonne les jette ; il les recueille soigneusement et les vend à des marchands qui les lavent, les travaillent et en fabriquent des bandeaux, des repentirs, des chignons à bas prix, dont s'accommode l'immoralité de bas étage.

C'est une infamie... c'est en quelque sorte un abus de confiance commis envers la famille.

O mères de famille, ô vous, jeunes vierges que le foyer couvre de son égide, je vous en conjure, ne jetez plus vos cheveux, brûlez-les !

Le cheveu a dans son histoire une page dramatique :

Dans les couvents, le jour où une jeune fille renonce au monde pour se vouer à Dieu, elle voit, devant l'autel même, tomber sa chevelure sous le ciseau sacré.

Le croiriez-vous ! ces chevelures se vendent et plusieurs fabricants se les assurent chaque année.

Oh ! que ces chevelures-là me semblent précieuses. Est-ce qu'elles ne doivent pas contenir quelque chose de l'âme de la novice ? Et de quelles mystérieuse pensées, de quels combats intérieurs, de combien de rêves éteints et d'illusions envolées n'emportent-elles pas le secret !"

* * *

L'arrivée à Paris du vice-roi d'Égypte et la prochaine ouverture de l'isthme de Suez, remet à l'ordre du jour les deux grands noms éternellement attachés à la plus merveilleuse entreprise des temps modernes. C'est une occasion que je m'empresse de saisir pour vous remettre en mémoire d'assez jolis vers que l'isthme de Suez a inspirés, il y a quelques années, à M. Henry Bornier et qui, bien que couronnés par l'Académie française, sont aujourd'hui un peu oubliés :

Le désert ! L'horizon d'une morne rougeur,
Prison sans murs qui marche avec le voyageur !
Point d'arbres, un sol noir, quelque vautour qui plane,
L'hyène qui, de loin, guette la caravane,
Et parfois le simoun, horrible et furieux,
Soulevant l'Océan des sables jusqu'aux cieux !
Ici, rien n'aime l'homme et rien ne le redoute.
Rien ne distrait les yeux, rien ne charme la route.

Cependant, en ce lieu fatal et désolé,
L'homme régnait jadis... il s'en est exilé !
Mais on retrouve encor, sous la ronce et le sable,
D'un travail merveilleux la trace ineffaçable,
Et dans le lit du fleuve abandonné, souvent,
Le pâtre libyen vient s'abriter du vent.

Ces deux hommes qui vont dans cette solitude,
Quels sont-ils ?—L'un est jeune et de noble attitude,
Sérieux, attentif comme son compagnon ;
Il gouverne l'Égypte, et Saïd est son nom.
L'autre, sur qui les ans ont pesé davantage,
A la douce énergie et le calme d'un sage ;
On sent qu'il est de ceux qui ne reculent pas
Et qui marchent au but sans dévier d'un pas ;
De Lesseps ! nom qu'attend, au bout de la carrière,
La gloire impartiale ainsi que la lumière !

Le Prince était pensif, et le Français lui dit :

“ Les héros, les vainqueurs, que la foule applaudit
“ Sont bientôt oubliés s'ils restent inutiles ;
“ Les régnes vraiment beaux sont les régnes fertiles,
“ Et ce siècle, surtout, pense que les meilleurs
“ Et les plus grands des rois sont les rois travailleurs !
“ Prince, à vous vient s'offrir la plus noble entreprise
“ Que le destin réserve aux rois qu'il favorise :
“ Vous pouvez relever, agrandir de vos mains
“ L'œuvre des Pharaons et l'œuvre des Romains.
“ Fertiliser ces lieux que le sable dévore,
“ Et d'un désert brûlant faire un autre Bosphore !
“ Par de nouveaux chemins, facilement ouverts,
“ Vous pouvez, rapprochant tant de peuples divers
“ Qu'au soleil du progrès la distance dérobe,
“ Raccourcir de moitié la ceinture du globe !
“ Les vaisseaux, qui cherchaient sur l'immense Océan
“ Ou la jeune Australie ou le vieil Hindostan,
“ Achevant, grâce à vous, de moins rudes conquêtes,
“ N'iront plus se briser sur le cap des Tempêtes ;
“ Comme de grands oiseaux près du bord plus nombreux,
“ Ils voleront en foule à l'Isthme ouvert pour eux.
“ Et le vent du désert, rois dont le règne expire,
“ Les poussera lui-même à travers son empire !

" Ce rêve qui par vous doit avoir son effet,
 " Leibnitz, Louis le Grand, Napoléon l'ont fait !
 " A vous de l'accomplir, Altesse ! L'heure est bonne,
 " La science aujourd'hui n'a plus rien qui l'étonne ;
 " Elle a le feu, les vents et les flots pour sujets ! "

Le Prince, à ce discours, répondit : " J'y songeais."

La Revue.

CORBIN ET D'AUBECOURT.

PRÉFACE.

Il y a longues années, je me trouvais à la campagne avec quelques amis, dans un coin charmant de l'Alsace, au moment le plus fleuri de la belle saison, chez un homme qui nous offrait à tous la plus aimable hospitalité. On le nommait Théodore de Bussierre. Il avait l'âme pieuse, le cœur très doux, l'intelligence vive et ornée ; il était heureux. Après d'assez dures traverses, solidement établi sur sa terre, sans ambition, sans ennemi, cher à quiconque l'approchait, il s'occupait uniquement à faire du bien. Il écrivait des livres, auxquels il souhaitait plutôt d'être utiles qu'applaudis ; il visitait les pauvres, consolait les affligés, soignait les malades, rendait à Dieu et aux hommes ce qu'il leur devait.

Sa vertu, aussi humble qu'active, dissimulait ses côtés austères, et son esprit sage et brillant étincelait de bonne gaieté comme son âme juste surabondait de bonne joie.

Ses hôtes se laissaient aisément amener à son humeur. Ils étaient jeunes, les uns dans une situation faite, les autres sachant leur chemin et le voulant suivre. Nul grave souci privé ne troublait aucun d'entre eux, et il n'existait pas, en ce temps-là, de grave souci public.

On eut quelques moments, sous Louis Philippe, où, pourvu qu'on n'y regardât pas de trop près, il sembla que la société pouvait se rasseoir.

Pour ma part j'étais dans une verve de foi qui s'étendait jusqu'aux hommes. Je croyais à leur sincérité générale ; je me persuadais qu'ils cherchaient tous la vérité, et qu'ils n'étaient divisés que par des malentendus, où la discussion porterait enfin la lumière.

Des fatigues qui attendent la vie, une seule encore m'avait effleuré, la fatigue physique ; mais je la comptais presque comme plaisir. J'avais travaillé, je me reposais, et, en me reposant, je rêvais de travailler davantage.

J'étais comme un ouvrier de ville qui a pu sortir et se coucher à l'ombre sur l'herbe, et qui voit toute sa journée devant lui. Je jouissais de mon repos, je remerciais Dieu de me l'avoir donné si agréable et si parfait.

Véritablement, j'avais sujet de remercier ! Theodore de Bussierre et les autres, et nos communes sympathies, étaient autant de dons de la foi. Nous nous étions rencontrés dans l'Eglise. Partout ailleurs, nous ne nous serions pas reconnus, et cette douce amitié n'eût pu se faire entre nous. Or, l'Eglise, à l'origine, n'était point sur nos voies. Il avait fallu que Dieu nous prît par la main et nous conduisît les uns et les autres, à travers tant de sentiers mêlés, jusqu'à ce point de rencontre.

J'ouvrais les yeux sur ces belles trames que la Providence fait avec la vie humaine, nous ménageant de loin, avec une tendresse si sage le soleil et l'ombre, l'œuvre et le repos ; fixant partout notre chemin, nous laissant partout la liberté de choisir, se réservant toujours le droit miséricordieux de nous ramener quand nous nous égarons. Je considérais cette merveille et j'éprouvais un continuel ravissement d'admiration et d'amour. Je voyais combien d'arbres Dieu avait plantés, combien de fontaines il avait fait couler, combien de maisons il avait bâties, afin que rien ne manquât sur la terre, et que, dégagé des entraves de la richesse, j'eusse néanmoins le nécessaire et le superflu. Sa justice me devait des phares et les avait prodigués ; mais, parce que je m'étais laissé un jour dirigé par les phares j'avais rencontré des oasis et des palais.

Dans l'oasis de Reichshoffen, autour de cet aimable Théodore, rien de dissonnant, rien de sombre. L'homme, la demeure, le pays, tout allait de pair, avec une harmonie exquise. De grands arbres, de vaste prairies, des vallons, des collines, des eaux transparentes, des ruines couronnées de vie, je ne sais quelle allégresse des choses qui semblaient naître de l'allégresse des cœurs et qui, à son tour, la ravivait constamment. Il ne survenait aucun contre-temps, il ne pleuvait pas. S'il tombait parfois une ondée, c'est que le paysage changeait de parure et "mettait ses perles." Ainsi tout souriait, même la pluie, et tout chantait, les oiseaux dans le jardin, les fleurs dans les herbes, les légendes dans les ruines, les enfants dans la maison, la paix dans les âmes. Et la pluie de perles était aussi une chanson qui n'interrompait point les autres chansons.

Quelle maison ! Spacieuse, grave, magnifique ; palais et ermitage. On y trouvait des tableaux, des collections, de beaux et bons vieux livres. La douceur du travail était facile comme la douceur du repos. Mais le grand charme, c'était la causerie. L'on causait de tout, à perte de vue, non à perte d'haleine. Notre bonne fortune avait voulu que nous fussions tous assez causeurs, et cependant qu'il n'y eût point d'orateurs parmi nous. Quelquefois la causerie devenait conversation, jamais discours. Bussierre qui savait mille histoires, et qui n'était jamais embarrassé d'inventer la mille

et unième, s'indignait plaisamment lorsqu'on le laissait parler plus de dix minutes sans l'interrompre. Il n'avait pas souvent besoin de nous rappeler ce règlement, car ses fusées en allumaient toujours quelques autres. Rarement, néanmoins, tout le monde parlait à la fois.

C'est d'une de ces conversations qu'est né ce petit ouvrage.

On avait agité le pour et le contre sur les romans, et je m'étais prononcé en faveur de ce genre de littérature. J'avais au moins soutenu qu'il n'était nullement antipathique aux règles strictes de la morale et du bon sens, et que l'on pouvait intéresser et émouvoir même un lecteur français sans aborder l'étrange, sans outrer les sentiments, en un mot, sans sortir de la vie commune ni de ses devoirs, et rien qu'en faisant tout marcher par les seuls battements du cœur le plus droit et le plus ingénu. Un peu poussé, j'avais ajouté qu'un auteur qui aurait seulement la fierté de borner son public, renfermerait l'aventure dans un salon, le drame dans un personnage, le personnage dans un monologue, et que ce serait assez pour dérouler une page du cœur humain. Mad. de Bussierre me dit en riant qu'elle voudrait voir ce roman-là. Je répondis qu'elle le verrait si elle voulait en accepter la dédicace, et me voilà engagé.

L'engagement ne me pesait point. Je tenais mon sujet. C'était une des mille histoires de Bussierre, et je n'avais qu'à trouver les détails. Rien ne me semblait plus aisé. La situation toute seule, indiquée à l'imagination, produisait le drame, comme une graine déposée dans la terre produit la plante qu'elle contient.

En effet, le lendemain, je pus, non pas lire mon Roman, rien n'était écrit, mais le raconter à peu près. On jugea qu'il pourrait ne pas ennuyer, pourvu qu'il fût court, et l'on me conseilla de l'écrire. Seulement, les vacances finissaient.

Je l'écrivis néanmoins, plus tard. Le cher souvenir de Reichshoffen le préserva du sort peu regretté d'un certain nombre d'autres, dont j'avais alors la tête garnie, et qui sont morts avant de naître, étouffés par les soucis de la vie militante. Carsi j'ai soutenu tant de polémiques, ce fut bien par ma volonté, mais mon goût me portait ailleurs. J'ai été journaliste comme le laboureur est soldat, uniquement parce que l'invasion l'empêche de rester à cultiver ses champs. Je ne tenais ni à recevoir ni à porter des coups, et les joies de ma carrière ne sont pas d'avoir été mis à l'ordre du jour pour quelque fait d'armes plus un moins heureux, mais d'avoir vu parfois une pauvre petite fleur éclore dans mon courtil délaissé.

En relisant ce conte, vieux d'un quart de siècle, j'y ai retrouvé je ne sais quel souffle qui, pour moi du moins, ranime ce printemps, ces sourires, ces sérénités et jusqu'à ces "pluies de perles" dont les vacances de Reichshoffen devaient recevoir une parure aussi durable que mes jours. Hélas ! que vingt-cinq années emportent de choses ; que de fleurs hérissent, que d'arbres succombent !

Bussierre est mort, et longtemps avant qu'il mourût sa main pieuse avait enseveli le plus saignant lambeau de mon cœur qui soit tombé sur les chemins d'ici-bas. Là ou j'avais trouvé tant de joie, là j'ai rencontré le glaive qui fait d'inguérissables blessures ; là où j'avais savouré des journées si douces, là même quelques années après, s'est subitement éteinte une aurore qui était le tendre et charmant espoir de ma vie déjà entamée. Là, dans le ciel riant encore jusqu'à cette heure soudaine, je commençai à ne plus voir que les astres de la nuit, et je n'eus plus de fleurs à cueillir en ce monde que pour les jeter sur des tombeaux.

Cher Théodore ! je sais que nous n'avons que des larmes d'un moment. Il est une maison éternelle où la paix, le soleil et l'amour ne finissent pas. Vous habitez maintenant cette demeure du Père ; les anges de ma vie vous y ont chanté la bien venue, et vos prières s'unissent aux leurs pour m'en ouvrir l'entrée. Ainsi, ami, vous m'êtes secourable encore, et moi, je vous suis reconnaissant d'hier et d'aujourd'hui. Je veux vous donner cette marque de mon affection, toujours vivante comme la vôtre. Puisque ce petit ouvrage, né de vos entretiens, n'a point péri, je le dépose sur votre tombe, comme jadis, sur le cercueil de ma fille, vous avez effeuillé les roses blanches de vos jardins.

Et que de ces pages monte vers Dieu le même parfum de charité qui monta de vos fleurs !

LS. VEUILLOT.

L'AVÈNEMENT D'UN MINISTRE.

(La scène se passe dans un chef-lieu de département, au choix des amateurs.)

Depêche électrique à M. Birotteau.

Le nouveau ministère est en voie de formation. Il reste un portefeuille vacant. Le voulez-vous ?—Réponse payée.

LE CHEF DU CABINET...

Réponse.

Quand une occasion s'offre de servir le pays, il y aurait lâcheté à reculer. J'accepte.

BIROTTEAU.

M. de la Verpillière à M. Birotteau.

“ Mon cher ami,

“ J'apprends par le bruit public que l'on vous offre un portefeuille.

Je ne connais pas vos dispositions, mais je vous engage à vous méfier. Il se dit qu'il s'agit d'un ministère provisoire. Voyez si cela vaut le voyage. D'ailleurs, la politique est fort embrouillée, et je crains que vous ne vous fourriez dans un fagot d'épines."

M. ET MME. CHAPUIS.

CHAPUIS.—Tu ne sais pas une nouvelle ; M. Birotteau est ministre....

MADAME.—Tu plaisantes.

CHAPUIS.—Il n'y a pas de quoi rire et je ne plaisante pas. Vois le journal officiel. Toute la ville est en rumeur. Il y a déjà la queue au domicile des Birotteau. On attend le préfet, sa femme, le receveur et toute la boutique.

MADAME.—Un tas d'intrigants....

CHAPUIS.—En attendant, nous voilà bien ! Je te disais toujours qu'il fallait ménager tout le monde, et qu'on ne savait jamais ce qui pouvait arriver. Mais tu as fait sottises sur sottises à Mme Birotteau.

MADAME.—Est-ce qu'on peut deviner qu'un pareil paquet va devenir un personnage ? D'ailleurs, je ne lui ai rien fait à cette femme. C'est elle qui a dit que j'avais de faux cheveux ; alors, je ne me suis pas gênée pour raconter que, à un dîner chez le général, elle avait laissé tomber dans son assiette deux dents que le domestique lui a rapportées le lendemain.

CHAPUIS.—Vous êtes toutes insupportables. C'est ainsi, avec votre guerre de femmes, que vous entravez la carrière de vos maris. Si tu avais su retenir ta langue, je serais peut-être en passe aujourd'hui de devenir quelque chose. J'étais très bien avec Birotteau. Nous avons fait encore l'année dernière l'ouverture de la chasse ensemble ; et comme il n'aimait pas rentrer bredouille, je lui avais passé un lapin que j'avais tué. On s'attache les hommes par ces petits procédés. Maintenant nous ne nous saluons plus.

MADAME.—Eh bien ! que veux-tu que j'y fasse ? Faut-il que j'aille m'aplatir devant Mme Aglaé Birotteau, né Fougas, dont le frère vendait des limousines et des couvertures.

CHAPUIS.—Je ne te dis pas de t'aplatir ; mais si tu trouvais un moyen honnête de faire ta soumission.

MADAME.—Ma soumission.

CHAPUIS.—Mais oui ; de présenter tes excuses sous une forme qui n'aurait rien d'humiliant. Par exemple, ne pourrais-tu pas dire que tu viens d'apprendre que les deux dents que l'on a rapportées à Mme. Birotteau appartenaient à la femme du général, et que tu es désolée d'avoir confondu. Bien entendu, tu seras censée ignorer que Birotteau est ministre, et ce remords tout spontané serait apprécié.

MADAME.—Ah ! oui, tu connais bien les femmes ! avec cela qu'elle serait dupe de ma démarche. C'est plutôt toi qui devrais aller trouver Birotteau...

CHAPUIS.—Pour lui dire quoi ?

MADAME.—Tout ce que tu voudras. Tiens, dis-lui que je suis une mauvaise langue, et qu'en apprenant les propos que j'ai tenus sur Mme. Birotteau, tu as menacé de te séparer de moi. Rappelle-lui le lapin, et s'il a du cœur, il tombera dans tes bras. Quand à Mme. Birotteau, parle lui de ses confitures. Rien au monde ne la flatte davantage.

CHAPUIS.—Tout cela est un peu faible ; mais l'essentiel serait de rentrer dans la maison. Je vais passer un habit et une cravate blanche et méditer un discours de rentrée...

(Le cercle de Mme. Birotteau.—Personnages divers. Visites de félicitations.)

MME. DARANCOURT.—(Elle se jette en pleurant dans les bras de Mme. Birotteau.)

Ah ! ma chère amie ! quel bonheur et quelle émotion ! M. Darancourt vous le dira : en apprenant cette nouvelle, je me suis évanouie.

MME. POMARD.—Moi, je n'ai pas éprouvé tant de saisissement. Je m'y attendais depuis longtemps. Depuis dix ans, je disais tous les jours à M. Pomard : comment se fait-il que M. Birotteau ne soit pas ministre !.....

M. Sulpice, Séminariste.—Le mérite perce lentement...

Tous.—Oui, mais il perce ! il perce !

MME. DARANCOURT.—(Elle tapote les mains de Mme. Birotteau et lui arrange les cheveux.)—Ah ! que je suis heureuse ? Je crois que M. Darancourt serait nommé ministre que je n'éprouverais pas une joie aussi pure. Ce n'est pas qu'il ne soit très-capable ; mais vous savez qu'il bégaié, et cela le gênerait peut-être pour répondre à M. Thiers, dont la langue fait soixante-quinze tours à la minute.....

(Entrée de nouveaux Personnages.)

LE BARON MOULINGRIN.—(Il baise familièrement la main de Mme. Birotteau.)—Bonjour, cousine.....

MME. BIROTTEAU.—Bonjour, Edmond. Où avez-vous appris la nouvelle ?

LE BARON.—Au cercle.....

MME. BIROTTEAU.—Et que disait-on ?

LE BARON.—Ah ! on a commencé par dire que c'était un excellent choix, et que c'était un grand honneur pour le département. Ensuite, les jalousies de province ont fait leur œuvre de vipères. M. Philodor Pascal, le grand avocat du pays, s'est permis de dire qu'Armand était de force à sauver le Capitole.....

MME. BIROTTEAU.—Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE BARON.—C'est une allusion à l'histoire romaine, n'essayez pas de comprendre. C'est une infamie. Mais où est-il donc ce cher Armand ?

MME. BIROTTEAU.—Dans son cabinet. Il travaille à un exposé de la situation politique et sociale, qu'il veut soumettre au conseil des ministres.

UN DOMESTIQUE.—Madame, monsieur ne trouve pas de chaussettes.

MME. BIROTTEAU.—C'est bon ! c'est bon ! (à part) Quel idiot ! (haut) Monsieur est dans son cabinet ?

LE DOMESTIQUE.—Non, madame, monsieur est dans sa chambre. Il fait sa malle, et il dit que s'il n'a pas de chaussettes, par cette chaleur, il lui sera impossible de prendre le ministère.

MME. BIROTTEAU (se levant).—Ah ! mon Dieu ! mesdames, messieurs, excusez-moi.....

(Pendant l'absence de madame Birotteau, on cause à voix basse).

—Quel âge a-t-il ?

—Pas soixante ans...

—C'est jeune pour un homme d'État.

—Cela va faire enrager bien des gens.

—Oui, les Chapuis, les Daumont et tout le quartier de la noblesse.

—Vous êtes très-liée dans la maison ?

—Je crois bien ! Aglaé est depuis mon mariage ma meilleure amie ; elle est si bonne, si dévouée...

—On ne lui donnerait jamais son âge.

—N'est-ce pas ?

—Elle a l'air d'une femme de quarante ans bien conservée...

—Leur fille est mariée ?

—Malheureusement, car aujourd'hui elle pourrait aspirer à tous les partis.

—Elle est très-heureuse, mais elle a épousé un homme de rien. Ah dame ! on ne pouvait pas deviner. Enfin, elle peut devenir veuve. On a vu des choses si extraordinaires...]

—Dites donc, —entre nous, là, —ma chère madame Darancourt, vous représentez-vous Mme. Birotteau à la cour...

—Mon Dieu ! Aglaé manque peut-être d'une certaine élégance de convention, mais elle n'a pas l'air commun...

—Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais, enfin, dans ce monde-là, il y a des manières acquises, des façons d'être qui s'accrochent peu avec les allures d'une bonne bourgeoise de province. Mme. Birotteau a un tic malheureux, " je crains que, quand elle sera présentée à l'impératrice, elle veuille lui apprendre à faire des confitures.

—C'est une bien bonne femme!

—Excellente.—Un peu vulgaire.—Mais, dites-moi, là, sincèrement, qu'est-ce que votre mari pense de M. Birotteau?

—Mon Dieu! vous savez, mon mari est la bienveillance même. Je n'ai jamais pu lui faire dire du mal de personne. En lisant le *Journal officiel* il s'est mis à rire.

—C'est comme le mien. Nous étions à déjeuner, et il a failli avaler une arête de poisson.

(Rentrée de Mme. Birotteau. Elle a une toilette nouvelle. On applaudit.)

—Charmante!

—C'est d'un goût exquis!

—Seulement, je n'approuve pas ces oiseaux du paradis sur la tête—à midi.

—Ecoutez-donc, on entend le préfet?

—Ma chère Aglaé, est-ce que nous ne verrons pas M. Birotteau?

—Je le crains. Il répète généralement son discours d'ouverture....

—Comment cela?

—Oui, il est monté sur le marche-pied de la bibliothèque, qui figure la tribune. An moment où je suis entré, il s'écriait: "Et nous aussi, messieurs, nous pouvons dire: Catilina est à nos portes!" Vous me croirez si vous voulez, c'est mon mari; eh bien! il était si imposant, que je ne le reconnaissais pas.....

LE DOMESTIQUE.—Madame, monsieur, avant de fermer sa malle, demande si madame a des commissions pour Paris...

—Non, non... à moins qu'il ne veuille emporter quelque pots de mes confitures pour faire des cadeaux; car vous savez, mesdames, que j'ai une réputation pour les confitures.

—Je crois bien! C'est donc un secret de famille?—Mon Dieu non; c'est bien simple: quand vos fruits sont dans la bassine, agitez avec la cuillère, et jetez votre sucre...

LE DOMESTIQUE, annonçant.—Monsieur Chapuis!.

(Chuchotements.—Tous les yeux sont fixés sur Mme. Birotteau, qui s'évente avec énergie.)

M. CHAPUIS, embarrassé.—Madame—nous savons—nous avons appris... et nous avons voulu être des premiers à vous féliciter—ma femme voulait se joindre à moi; mais une migraine l'a retenue à la maison.—Elle me charge... elle voudrait vous dire...

MME. BIROTTEAU.—Priez Mme. Chapuis de ne pas se déranger—je suis tellement accablée de visites, que je craindrais de ne pas la recevoir comme elle le mérite...

MME. DARANCOURT, (bas à sa voisine).—Elle lui garde une dent...

—Elle lui en garde même deux . . .

(Entrée de M. Latourette en costume de voyage.)

MME. BIROTTEAU.—Ah ! c'est le cousin Latourette . . .

LATOURETTE.—Moi-même, cousine,—moi-même—Armand n'est pas parti ?

—Non.

—Très-bien. Je vais à Paris avec lui.

—Ah ! pourquoi faire ?

—Mais pour cette recette que je sollicite depuis dix ans. J'espère bien que son collègue des finances ne pourra lui refuser . . .

—Mon cher cousin, vous êtes libre d'aller à Paris. Mais je vous prévins que M. Birotteau ne paraît pas disposé à pousser les siens. Il a horreur du népotisme.

—Il a bien raison. Le népotisme est la plaie de la France. Aussi, si je n'avais pas des droits acquis, je vous prie de croire que je n'induirais pas mon cousin en démarches compromettantes . . .

MME. DARANCOURT (bas à sa voisine).—Qu'est-ce que le népotisme ?

—Je ne sais pas au juste. Mais par exemple, vous demandez un bureau de tabac à M. Birotteau, il vous le fait donner, c'est du népotisme . . .

LATOURETTE.—Ah ça ! cousine, dites-moi un peu comment cela est arrivé. J'étais tranquillement à pêcher quelques truites, lorsque M. Chicoineau, l'avoué, vient me dire : Vous ne savez pas, votre cousin est ministre. Il a donc un pied de mouton enchanté, une lampe merveilleuse, le cousin ?

MME. BIROTTEAU (froissée).—Non, monsieur : il n'y a là ni talisman, ni féerie, ni rien de surnaturel. Tout simplement, il paraît que les hommes de mérite manquent sur la place de Paris ; alors, il a bien fallu en faire venir de province. Il est bien probable que depuis longtemps, l'empereur avait les yeux sur M. Birotteau . . .

LATOURETTE.—Ce n'est pas ce que dit un méchant petit journal que j'ai acheté à la gare. Il raconte que quand la liste de ce conseil de ministres a été imprimée, on ne s'abordait à Saint-Cloud, à la Chambre, et sur les boulevards, qu'en se demandant : Connaissez-vous Birotteau-Birottard-Bichonneau-Mirliton-Mirlitaine ?

LE BARON (bas à son voisin).—En voilà un qui se coule !

LE DOMESTIQUE (annonçant).—Monsieur le préfet et madame la vicomtesse ! Le receveur général ! Le commandant de la division !

(A l'entrée de ces personnages tout le monde se lève. Les familiers prennent congé de Mme Birotteau.)

—Adieu, chère amie, je vous laisse à vos devoirs ; à bientôt . . . que je vous embrasse encore une fois ! . . .

(Le préfet s'assoit auprès de Mme Birotteau.

Il se félicite que l'empereur ait distingué l'homme éminent et modeste qui était déjà une des gloires du département. Les dames échangent des compliments.—Entrée de M. Birotteau, qui se met en conférence avec les autorités. Pendant ce temps, Mme Birotteau, après avoir admiré le mantelet de dentelle de la vicomtesse, lui enseigne l'art de faire des confitures...)

CHÈZ M. CHAPUIS.

MME. CHAPUIS.—Eh bien !

—Eh bien, elle m'a reçu comme un croquemort dans un repas de noces...

—J'en étais sûr ! mais tu as voulu y aller... Si tu étais fier comme moi, cela ne te serait pas arrivé. As tu vu le Birotteau ?

—Non, il est caché comme un saint-sacrement. C'est madame qui tient le baise-mains. C'est d'un ridicule ! Elle a un perroquet sur la tête et toute son argenterie sur elle. Quand je suis arrivé, j'ai demandé à voir Birotteau. Le domestique m'a répondu : Son Excellence est enfermée, mais je vais demander à madame si elle peut vous recevoir.....

—Et qu'y avait-il là ?

—Tous les gros bonnets de la ville. Et c'étaient des compliments, des adulations qui me tournaient sur le cœur.....

—Vois-tu, Amédée, nous, nous sommes trop indépendants pour ce monde là. Enfin, elle t'a reçu ?

—Oui, mais d'un air... de l'air que les peintres donnent à Junon dans l'Olympe...

—Lui as-tu parlé de moi ?

—Parbleu !

—Et alors ?

—Alors elle t'engage à rester chez toi.....

—C'est bien !

—Voyons, ne te mange pas les ongles et ne t'exaspère pas ainsi...

—Ah ! tu crois que ce n'est pas enrageant de voir des parvenus... C'est ta faute aussi ; avant notre mariage, Birotteau me faisait la cour. Si je l'avais épousé, c'est moi aujourd'hui qui serais dans l'Olympe...

—J'aime ce remords. Eh bien ! pourquoi ne l'as-tu pas épousé ? Ce n'est pas par amour que tu m'as donné la préférence ?

—Oh ! certainement ! mais mes parents disaient que tu avais des foins au soleil, tandis que Birotteau, petit avocat de murs mitoyens ne faisait pas grande figure à cette époque. Sais-tu ce que tu ferais, si tu étais un homme ? Tu irais à Paris, et tu fonderais un journal pour

épeinter Birotteau. N'oublie pas de raconter l'histoire des deux dents de Mme Birotteau.

CHAPUIS.—Les journaux, c'est un peu cher. Quatre ou cinq cent mille francs de vengeance, c'est un luxe que je ne puis me permettre. Une brochure, je ne dis pas. Nous verrons cela...

LE DOMESTIQUE.—Les journaux de monsieur.....

CHAPUIS.—Ah ! voyons ;—sont-ils plats ! (lisant) : “ On attend d'un instant à l'autre à Paris, M. Birotteau. Le nouveau ministre, que quelques journaux affectent de considérer comme un inconnu, jouissait dans son département de cette considération qui est la popularité des honnêtes gens. Nous ne doutons pas que, dans le poste difficile que lui confie l'Empereur, il ne justifie les pressentiments de ses amis, qui s'accordent à reconnaître en lui un esprit lucide et une grande application au travail. On nous dit que M. Birotteau n'est pas éloquent. Nous répondons : Tant mieux ! C'est depuis soixante ans l'éloquence qui embrouille la politique....” (Mme Chapuis met son châle et son chapeau.)

—M. CHAPUIS.—Eh bien, où vas-tu ?

MME CHAPUIS.—Je vais à mon ouvrage des petites orphelines. Toutes ces dames y seront. J'aurai bien du malheur si l'on n'y dit pas des horreurs de Mme Birotteau.

Le Figaro.

ANNIVERSAIRE D'UNE MESSE DANS LES CATACOMBES.

Il se rencontre dans la vie des jours bénis qui laissent dans l'âme des souvenirs ineffaçables ; tel a été, pour les heureux pèlerins nivernais qui ont assisté aux fêtes du centenaire, le 4 juillet 1867.

Il est impossible de descendre dans les catacombes sans sentir son cœur agité de bien vives et bien douces émotions. Quand, pour la première fois surtout, on se trouve transporté au milieu de ces vastes nécropoles des martyrs, qu'on parcourt silencieusement, une torche à la main, les étroits sentiers qui conduisent aux *cubicula*, ayant à sa droite et à sa gauche ces tombeaux où reposent les corps de tant de saints ; quand on porte ses regards sur ces peintures, œuvres de tant de généreux athlètes, qui se plaisaient à reproduire sur les parois de leurs souterraines demeures les symboles de leur foi, de leur ardente charité et de leurs immortelles espérances,

l'esprit se dégage de la terre, le cœur devient plus généreux, en un mot on est plus chrétien.

Mais si le simple fidèle éprouve ces indicibles sentiments, que ne doit pas ressentir le prêtre quand il contemple les tombeaux des martyrs, premiers autels sur lesquels nos pères dans la foi offraient l'auguste victime qui a sauvé le monde ? Ne doit-il pas alors se transporter par la pensée jusqu'au moment où les pontifes et les prêtres puisaient à ces mêmes autels le courage et la force pour voler eux-mêmes au martyre ? Comme il serait heureux s'il lui était donné de célébrer les saints mystères dans ces lieux à jamais bénis !

Depuis notre arrivée à Rome nous attendions avec impatience le moment où, sous la conduite du savant chevalier de Rossi, il nous serait permis de visiter les catacombes de Saint-Calixte ; cette faveur nous avait été promise ; mais, tout à coup, nous sommes avertis que l'illustre archéologue romain ne pourrait nous accompagner ; une maladie du larynx exigeait des précautions particulières, et les médecins lui avaient fait une défense formelle de descendre dans la Rome souterraine, où il trouvait ses délices. il ne voulut pas cependant que notre sacrifice fût complet ; il nous proposa de nous faire accompagner par son domestique, dont nous avons déjà pu apprécier toute l'intelligence, et qui avait souvent accompagné son maître et entendu ses explications.

J'osai pousser plus loin mes prétentions : j'exprimai à M. de Rossi le vif désir que j'avais de célébrer la sainte messe dans les catacombes : il me promit de faire en sorte de me procurer ce bonheur.

La veille du jour indiqué pour ce pieux pèlerinage, Joseph, c'est le nom de cet excellent domestique, se rendit à Saint-Calixte et fit tout préparer pour le lendemain, dans la crypte de Sainte-Cécile, afin qu'à notre arrivée je pusse y dire la messe ; puis, de retour à Rome, il s'occupa des voitures qui devaient nous transporter.

A cinq heures du matin, tous les pèlerins avaient rendez-vous sur la place du Gésù. Hélas ! il est difficile de trouver dix personnes réunies, ayant toutes au même degré l'amour de l'exactitude. La demie sonnait quand nous nous mîmes en marche. Comme de coutume, les innocents durent payer pour les coupables ; nous priâmes nos *vitturini* de nous faire gagner le temps perdu, en pressant un peu leurs coursiers. Quelques minutes plus tard nous pûmes saluer en passant Sainte-Marie du Cosmedin à notre gauche, laissant sur notre droite le temple de la Fortune Virile.

Un peu plus loin, du même côté de la route, nous rencontrons la petite église des Saints Nérée et Achillé que le cardinal Baronius rebâtit en 1596. Cependant l'abside semble remonter à l'époque primitive, c'est-à-dire, vers l'année 525. On y remarque le siège pontifical en marbre qui servit à saint Grégoire 1er lorsqu'il adressa au peuple sa vingt-huitième homélie

dont on a gravé une partie sur le dossier du siège. C'est ainsi qu'à Rome on sait perpétuer les souvenirs à l'aide de pièces authentiques. Sur la gauche nous laissons l'église Saint-Sixte. Le pape Honorius III donna ce monument et ses dépendances à saint Dominique, qui fonda dans cet endroit un couvent dans lequel il demeura longtemps et qui fut témoin de plusieurs miracles.

En 1852, j'y trouvai l'habile P. Besson, dominicain français, nouveau *fra Angelico* ; il ornait de fresques la chapelle du saint fondateur, et reproduisait alors le tableau de la résurrection du jeune Napoléon Orsini, qui s'était tué dans une chute de cheval. Sa mère éplorée présente au saint thaumaturge le cadavre de son fils, et Dominique le rend à la vie.

“ Si vous fussiez venu quelques instants plus tôt, nous dit alors le P. Besson, vous eussiez rencontré le saint-père auprès de moi ; Pie IX vient quelquefois me surprendre au milieu de mes couleurs et de mes pinceaux.”

Tout en racontant ces détails à mes compagnons de voyage, nous avançons ; déjà nous avons passé le tombeau des Scipions, que nous nous proposons de visiter à notre retour, puis l'arc de Drusus, et devant nous s'ouvrait la porte de Saint-Sébastien sur la voie appienne.

Bientôt se présente à nos regards l'église *Domine quo vadis*. On connaît l'origine de ce modeste édifice : une pieuse tradition veut que saint-Pierre, se sauvant des prisons de Rome, rencontra en cet endroit son divin maître et qu'il lui fit cette question :

“ Seigneur, où allez-vous ?

— Je vais à Rome, lui répondit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau.”

Pierre comprit le sens de ces paroles ; honteux de sa lâcheté. Il reprit le chemin de la vie éternelle, et bientôt il scella sa foi de son sang.

Le Seigneur disparut, mais il laissa sur la pierre où il s'était arrêté les empreintes de ses pieds, cette pierre qu'on remarque dans l'église *Domine quo vadis* n'est qu'un *fac-simile* ; la véritable pierre est conservé dans la basilique de Saint-Sébastien.

Nous approchons du terme de notre route, et bientôt nous aperçûmes sur notre droite, au milieu des champs, des espèces de lanternes ; ce sont les ouvertures extérieures qui, par de vastes et profonds soupiraux, portent la lumière jusque dans les *cubicula* des catacombes. Ce n'est pas inutilement que ces lanternes extérieures ont été établies ; avant cette disposition les imprudents qui se promenaient sans précaution dans cette partie de la campagne romaine étaient exposés à des chutes dans ces ouvertures. Tout à coup Joseph donne le signal et nos *vitturini* s'arrêtent. Nous étions arrivés. Il était six heures du matin.

Le gardien était à son poste ; sans retard il allume ses torches résineuses,

les distribue, et nous descendons silencieusement par l'étroit escalier dans lequel il nous précédait. Parvenus au bas des degrés, nous inclinons à droite, et après plusieurs détours nous arrivons à une des *cubicula* mystérieuses de ces vastes souterrains. Là, un modeste autel était préparé : les flambeaux y étaient allumés ; le gardien n'avait pas même oublié d'y disposer quelques sièges. Dans un renforcement, sous une espèce d'*arcolum*, sur une petite table, se trouvaient le calice, les burettes, les linges et les ornements sacrés ; rien n'était oublié, pas même quelques petits pains d'autel pour les personnes qui auraient désiré faire la sainte communion.

Au-dessus de l'autel, contre la muraille, on remarquait des peintures murales dont nous parlerons bientôt. Nous étions à l'endroit même où on avait découvert, il y a peu d'années, le tombeau de sainte Cécile.

Suspendons notre récit ; car il faut bien que nous rendions compte de ce *loculus* actuellement vide, et qui avait renfermé autrefois l'urne dans laquelle était déposés les restes vénérés de cette glorieuse martyre.

Inutile d'entrer dans aucuns détails relativement à ses combats et à ses luttes ; tout le monde les connaît ; il ne s'agit ici que de son culte.

Dans le Transtévère, à peu de distance du pont Palatin, connu encore sous le nom de *Ponte Rotto*, se trouve une église intéressante sous bien des rapports, quoique le style primitif en ait été dénaturé par des restaurations qui lui ont enlevé une partie de son caractère. Cette église avait été autrefois construite, dit on, par le pape Urbain 1er, vers 230, sur l'emplacement de la maison de sainte Cécile. Je crois qu'on serait plutôt dans le vrai en disant que la maison ou la chambre de la sainte avait alors été convertie en oratoire.

Au huitième et au neuvième siècle, les pontifes romains, à la vue des ravages que les Lombards d'abord, et plus tard les Sarrasins, exerçaient dans la campagne romaine, se mirent en devoir de transférer des catacombes dans les églises de Rome les corps des saints les plus illustres. D'après Bosio, le pape Pascal 1er porta lui-même, de ses propres mains, les restes vénérés de sainte Cécile, les déposa dans un sarcophage précieux et les transféra du cimetière de Sainte-Calixte à l'église qui porte son nom, et dont nous venons de parler. C'était vers 824 que Pascal élevait ce temple en l'honneur de cette illustre martyre. A la fin du seizième siècle il fut de nouveau reconstruit : mais on eut soin d'y conserver les trois nefs et la forme basilicale. Une autre restauration eut lieu dans le cours du dix-huitième siècle, et enfin, en 1824, de nouveaux travaux entrepris lui ôtèrent son caractère : les vingt-quatre colonnes qui divisaient les nefs furent enveloppées dans des massifs de maçonnerie.

L'église est précédée d'une cour comme à Saint Clément. Dans cette cour, à droite, on remarque un grand vase en marbre qui servait autrefois pour les ablutions des fidèles lorsqu'ils entraient dans l'église.

Quatre colonnes de granit rouge garnissent le portail, encore orné de mosaïques du neuvième siècle.

On voit dans le sanctuaire le tombeau de la sainte et sa statue couchée reproduisant exactement la pose de son corps dans l'urne où Pascal 1er l'avait déposé.

Revenons maintenant au cimetière de Saint-Calixte. Lorsqu'en 1852 nous avons visité ce cimetière, accompagné de M. de Rossi, il venait de découvrir le tombeau du pape saint Corneille. Il était convaincu qu'il retrouverait dans cette région l'ancien tombeau de sainte Cécile. Ce tombeau, selon lui, devait être enseveli sous les décombres qui s'étaient accumulés depuis le neuvième siècle, et qui cachaient encore tant de richesses précieuses pour l'archéologue chrétien.

En effet, "la découverte n'était pas entière, dit dom Guéranger, tant que la tombe de l'illustre vierge Cécile n'avait pas été retrouvée. On savait par ses actes qu'elle avait reposé près des pontifes; on lisait sur l'itinéraire de Salzbourg: *Ibi quoque et Cæcilia virgo pausat*. Ce point central du cimetière de Calixte était appelé indifféremment sur les documents anciens *Ad sanctum Xystum et Ad sanctam Cæciliam*; le puissant archéologue ne devait donc pas laisser refroidir son ardeur. Au fond de la crypte papale* sur la gauche, ouvrait une porte qui avait dû être richement ornementée, à en juger par les traces qui demeuraient encore. Cette porte devait conduire dans une salle parallèle à la première; mais les décombres l'obstruaient tellement, qu'on avait lieu de penser que la crypte elle-même devait être comblée de terre jusqu'à la voûte. Les excavateurs travaillèrent avec ardeur, et en peu de temps la salle fut accessible. Là était bien véritablement le *loculus* où avait reposé la célèbre martyre, l'arceau sous le quel fut placé le sarcophage que saint Pascal ouvrit en 821, lorsqu'il transporta le corps de la vierge romaine dans sa basilique. Une peinture murale représentait une femme *orante*, et près d'elle un évêque en habits pontificaux, ayant son nom écrit auprès de lui: *Urbanus*. C'était l'Urbain des actes de sainte Cécile, et la femme *orante* était Cécile elle-même."

C'était devant ces vénérables restes d'iconographie chrétienne qu'était dressé le modeste autel qu'on nous avait préparé. Une messe dans les catacombes, au lieu même où le corps de cette héroïne avait reposé depuis le troisième siècle de l'Église jusqu'au neuvième, sur ce sol pétri avec le sang et les cendres des martyrs, où saint Urbain lui-même et tant d'autres saints pontifes avaient offert le divin sacrifice, peut-il y avoir quelque chose de plus émouvant? Pendant que je célébrais la sainte messe, mes compagnons de voyage, environnant l'autel, étaient plongés dans de pieuses

* On peut bien lui donner ce nom, car un certain nombre des premiers pontifes romains y furent inhumés.

méditations, et le silence mystérieux de ces labyrinthes n'était interrompu que par les paroles de la sainte liturgie que le prêtre doit prononcer à haute voix. Tous ne pouvaient pas jouir de la faveur qui m'était accordée. On ne devait dire que deux messes, à cause des nombreux pèlerins désireux de visiter les catacombes. On tira au sort, et celui que le sort favorisa me remplaça au saint autel ; les autres durent se contenter de faire la sainte communion.

Pendant la seconde messe, le trop-plein de notre âme débordait par de pieux cantiques. Le *Magnificat* fut entonné avec enthousiasme sous ces voûtes souterraines ; puis, à trois reprises différentes, nous répétâmes les versets, suivis de l'oraison pour l'immortel Pie IX. Ce n'était sans doute pas pour la première fois que ce chant retentissait dans les catacombes ; les premiers chrétiens se plaisaient à le répéter alors que des persécutions moins perfides peut-être, mais plus sanglantes, couvaient dans le cœur des Néron et des Dioclétien.

Après avoir parcouru encore quelques-unes des allées du cimetière de Saint-Calixte, nous remontâmes pour nous diriger vers la basilique de Saint Sébastien, dont on attribue la fondation à Constantin. Toutefois il est certain qu'elle fut embellie ou restaurée en 337 par le pape saint Damase. Au commencement du cinquième siècle, saint Innocent 1er la dédia à saint Sébastien, Adrien 1er, Eugène IV la restaurèrent, et enfin le cardinal Scipion Borghèse la rebâtit en 1614.

Cette petite basilique à une seule nef, avec chapelles, est parfaitement entretenue et renferme plusieurs chefs-d'œuvres artistiques ; mais on peut dire que c'est un véritable reliquaire. On y voit une des flèches dont le saint titulaire a été percé, la colonne à laquelle il a été attaché, la pierre du *quo vadis* dont nous avons parlé plus haut, et une quantité considérable de reliques. De cette église on peut descendre dans les catacombes qui portent le nom de Saint Sébastien et qui touchent celles de Saint-Calixte.

LE PRISONNIER DU CHATEAU SAINT-ANGE.

C'était en 1825, un jeune homme de dix-sept ans, nommé Gaëtano accusé de conspiration et condamné à mort, était conduit au supplice. Un jeune prêtre qui passait fut touché de la physionomie douce et intéressante du condamné, de son attitude courageuse et résignée. Il pria les conducteurs du triste cortège de ralentir autant que possible leur marche

et il courut au Vatican. Qu'espérait-il ? La grâce du condamné. En effet, Grégoire XVI, attendri par ses supplications, signa l'ordre de suspendre le supplice, et le lendemain la peine de mort était, dans les formes légales, commuée en celle d'une détention perpétuelle.

Gaëtano fut conduit au château Saint-Ange, et quelle que dût être la rigueur de la captivité qui lui était réservée, il n'en bénit pas moins son libérateur, le doux et généreux abbé Mastai.

Vingt-deux ans se sont écoulés ; Grégoire XVI vient de mourir, et son successeur est à peine installé au Vatican lorsqu'un soir un visiteur inconnu se présente au château Saint-Ange et demande à voir le prisonnier Gaëtano.

Le porte-clefs lui répond que l'on n'entre point dans la prison à pareille heure. L'étranger insiste ; le geôlier se montre brutal et grossier, et il ne faut rien moins qu'un ordre précis, signé du souverain pontife, et autorisant le visiteur à entretenir pendant une heure le prisonnier d'Etat, pour lui imposer silence et le décider à obéir. L'étranger est introduit dans un corridor silencieux, sous ces sombres voûtes où il semble que les condamnés sont, par anticipation, retranchés du nombre des vivants et plongés dans les ténèbres de la tombe. Et c'est là que Gaëtano a vu s'écouler les années de la jeunesse et arriver celles de l'âge mûr sans recueillir ni un des rayons du soleil, ni une des joies de la famille, c'est là qu'il a vieilli sans avoir vécu !

La porte de l'étroite cellule où depuis tant d'années s'est concentrée toute l'existence du prisonnier s'ouvre bruyamment ; Gaëtano se soulève sur sa couche, et d'une voix faible et étonnée ;

“ Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ? dit-il.

— Je vous apporte des nouvelles de votre mère.”

A ce nom si doux, le prisonnier joint les mains et s'écrie :

“ Ma mère ! Elle vit donc encore et elle se souvient de son pauvre fils ! Ah ! que Dieu soit béni.

— C'est elle qui m'envoie pour vous apporter l'espérance de jours meilleurs.”

Gaëtano s'empare des mains du messager de sa mère ; il les embrasse, il les presse sur son cœur, il les mouille de larmes.

“ Des jours meilleurs ! Serait-ce donc la liberté ?... Mais c'est impossible !... Et cependant je n'en puis douter, le ciel a eu pitié de moi puisqu'il m'envoie un ange de consolation... Mon Dieu ! mon Dieu ! que dois-je croire, que dois-je espérer ?

— Commencez par écrire au souverain pontife ; invoquez sa clémence. Une faute commise à dix-sept ans n'est-elle pas d'ailleurs plus que suffisamment expiée par vingt-deux ans de captivité ?

— Ecrire ! dit le prisonnier avec accablement, à quoi bon ? J'ai écrit si souvent, et toujours sans même recevoir de réponse !

— Ecrivez de nouveau.

— Ma lettre n'arrivera pas à Grégoire XVI ; elle sera interceptée comme les autres.

— Elle ne sera pas interceptée, car je la remettrai moi-même, non pas à Grégoire XVI, qui est mort, mais à son successeur Pie IX. Ecrivez donc, hâtez-vous, le temps presse ; voici du papier et un crayon.

Le prisonnier écrivit quelques lignes où respirait un de ces repentirs sans arrière-pensée, sans amertume, qui révèlent une âme vraiment chrétienne et résignée. Comme il achevait les dernières lettres de son nom, la porte s'ouvrit et le porte-clefs parut sur le seuil.

Par Satan ! monsieur l'abbé, vous ne deviez rester ici qu'une heure ; or voici deux minutes que l'heure est passée ; je ne suis pas d'humeur à perdre mon temps à vous attendre ; donc, décampez au plus vite, s'il vous plaît !

— Je pars, mon ami ; mais laissez-moi vous dire que vous avez grand tort de jurer comme un païen et de malmener ainsi les visiteurs ; que doit-ce être donc des prisonniers ? Certes si le pape le savait !...

— Le pape ! Ah ! bien, par exemple, comment le saurait-il ? D'ailleurs, chacun ses affaires, le pape se moque de moi comme je me moque de lui.

— Vous vous trompez, et vous aggravez votre faute au lieu de l'atténuer ; Pie IX aime tous ses enfants et ne se moque de personne. Comment vous appelez-vous ?

— Que vous importe ? Voulez-vous sortir ou faut-il que j'appelle la garde ?

L'étranger sortit ; la porte fut refermée sur lui avec une violence qui fit tressaillir tous les échos du vieux château, pendant que le porte-clefs épuisait tout le vocabulaire des imprécations italiennes contre les visiteurs qui viennent à heure indue troubler le repos des braves géôliers, comme si ceux-ci n'avaient pas assez de besogne sans cela.

De la geôle le charitable prêtre se rendit à l'appartement du gouverneur du château.

Comme le porte-clefs, le gouverneur était d'humeur grondeuse.

Encore un importun, grommela-t-il, et élevant la voix ; Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur l'abbé ?...

Sans attendre de réponse, il ajouta :

Veillez être bref, très-bref dans vos explications, je suis fort pressé.

— Je viens, monsieur, vous demander la liberté d'un de vos prisonniers, le nommé Gaetano.

— Et c'est pour cela que vous venez me déranger...et à pareille heure encore !... Mais vous êtes fou, monsieur l'abbé, à moins cependant que ce ne soit une gageure.

— Qu'y a-t-il donc de si étrange à ma demande, monsieur ?

— D'abord, vous ne pouvez ignorer que le pape seul a le droit de faire grâce à un prisonnier d'État.

— Oh! qu'à cela ne tienne, le pape fait grâce.

— La preuve?

— La voici, monsieur."

Et s'approchant d'une table, l'étranger prit une plume et traça rapidement ces quelques mots :

Je fais grâce pleine et entière au détenu Gaëtano, et j'ordonne au gouverneur du château Saint-Ange de le faire mettre en liberté sur-le-champ. Je lui ordonne, en outre, de chasser le porte-clefs qui m'a introduit ce soir dans la prison.

PIE IX, pape *.

Le gouverneur éperdu tomba aux pieds du souverain pontife, qui eût pu lui dire avec le divin maître ; " apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ", et qui lui pardonna la brusquerie de son accueil.

Quant au porte-clefs, le bon cœur de Pie IX ne l'avait point condamné sans appel. Après deux mois d'inquiétudes sur son avenir, pendant lesquels il dut réfléchir aux dangers de la brusquerie et aux avantages de la politesse, il fut appelé, sans l'avoir demandé, à un emploi à peu près équivalent à celui qu'il avait perdu. Le saint-père le lui avait dit : " Le pape aime tous ses enfants et n'en oublie aucun. " — *Semaine religieuse de Tours.*

LES RELIGIEUSES D'AUTREFOIS

ET

LEURS SŒURS D'AUJOURD'HUI.

PAR M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

Parmi les pages les plus récentes et les plus admirées de notre belle littérature française, dit M. l'abbé Gélot, nous n'en connaissons pas de plus émouvantes et surtout de plus dignes d'être offertes comme modèle de style que celles qu'on va lire. Elles sont datées du vendredi saint 1866, et elles furent écrites à l'évêché d'Orléans, par un ami de notre évêque, par M. le comte de Montalembert, et cela au moment où il était

* Pour comprendre ceci, il faut se souvenir que Pie IX ayant vécu très-longtemps éloigné de Rome, son visage était encore très-peu connu des Romains dans les premiers mois qui suivirent son élection.

encore sous le coup d'une séparation bien cruelle pour son cœur de père. Sa fille venait de lui dire un dernier adieu et d'entrer au monastère. C'est après cette sublime, mais navrante séparation que l'hôte de Mgr l'évêque d'Orléans traçait les lignes suivantes :

..... Je croyais ma tâche terminée, mais j'entends comme un chœur de voix douces et pures qui semble me reprocher d'avoir laissé dans l'ombre tout un côté du grand édifice dont j'ai entrepris de reconstruire le souvenir. Ces voix n'ont rien de plaintif; mais elles ont une harmonie qui charme et transporte, et que la mémoire des hommes n'a point assez célébrée. Les âmes dont elles sont l'écho ne se plaignent pas d'être oubliées : c'est leur état et leur désir. Elles ont fait bien d'autres sacrifices que celui d'une place dans la mémoire des hommes. Elles respirent la force volée sous la douceur. Quelque chose de net et de ferme, de sobre et de vif caractérise leur apparition dans l'histoire, en même temps que ce sacrifice de la vie dans sa fleur, qui est ce qu'il y a de plus touchant en ce monde. Ce sont les filles des rois et des seigneurs anglo-saxons, et avec elles tout un peuple de vierges, prisonnières volontaires pour l'amour de Dieu, consacrées à la vie monastique dans des cloîtres qui rivalisent de nombre et d'influence avec les monastères d'hommes, avec les plus importants foyers de la vie chrétienne...

L'histoire n'a gardé que les noms d'un petit nombre de ces religieuses anglo-saxonnes, et encore n'est-ce pas sans peine qu'il faut les arracher du fond des chroniques et des légendes. Le voile de l'oubli, de l'indifférence s'est abaissé entre nous et ces siècles lointains. Ce grand foyer allumé par la foi et la charité dans toutes ces âmes de chrétiennes neuves et ferventes, s'est éteint; c'est à peine si quelques rayons affaiblis pénètrent à travers la nuit des âges jusqu'à nous. Ce grand jardin de fleurs parfumées, de fruits éclatants et bénis, n'est plus vu et respiré que de Dieu; c'est à peine si un léger souffle nous apporte le vestige éphémère de ce parfum. On ne saura jamais quelles myriades d'âmes candides et vaillantes, simples et délicates, douces et ferventes, ont dû peupler ces immenses et innombrables monastères d'autrefois! Que de jeunes et touchantes destinées ensevelies dans les ténèbres de l'oubli jusqu'au jour où, devant l'univers assemblé, elles resplendiront des feux de la gloire éternelle!

Mais alors, en ces temps reculés, elles formaient déjà, pour la gloire et la consolation de leur patrie et de l'Eglise, toute une armée nombreuse, aguerrie, indomptable, portant les glorieux insignes du sacrifice avec une sérénité magnanime, avec une humble ferveur. Elles confessaient victorieusement devant la chrétienté naissante et la barbarie refoulée, comme leurs sœurs d'aujourd'hui devant notre civilisation trop orgueilleuse, la divinité de Jésus-Christ, les souffrances expiatrices, l'empire immortel de l'âme sur la nature inférieure.

Dans toutes ces nobles filles, fiancées à Dieu, il apparaît quelque chose d'intrépide et de fort qui est au-dessus de leur sexe. C'est le propre de la vie religieuse de transfigurer ainsi la nature humaine en donnant à l'âme ce qui lui manquerait presque toujours dans la vie ordinaire. Elle inspire à la jeune vierge je ne sais quoi de viril qui la déroberait à toutes les faiblesses de la nature, qui en fait, au jour voulu, une héroïne tendre et douce, surgissant des abîmes de l'humilité, de l'obéissance et de l'amour, pour monter au niveau des plus généreux essors et atteindre tout ce qu'il y a de lumineux et de puissant dans le courage humain.

Elle verse dans le cœur du moine, du vrai religieux, du vrai prêtre, des trésors d'une compassion intelligente, d'une tendresse sans bornes, d'une douceur sans mollesse, d'une patience sans relâche, tels que le cœur d'une femme semble seul capable d'en contenir.

Quelquefois à l'une comme à l'autre, à la fiancée de Dieu comme à son ministre, à l'héroïne de la charité comme au maître de la doctrine et de la parole, elle ajoute, par un don surnaturel, le charme incomparable de l'enfant avec sa candeur naïve et caressante ; et alors le regard attendri contemple sur un visage vivant cette simplicité dans la beauté et cette sérénité dans la force, qui sont la plus belle parure de la vertu et du génie, de sorte que parfois tout ce qu'il y a de grand et de pur dans ces trois types si divers de l'espèce humaine, l'homme, la femme et l'enfant, se trouve ainsi combiné en un seul être qui accomplit tout ce que l'âme peut faire de plus grand ici-bas pour se relever de sa chute et se rendre digne du Dieu qui l'a créée et sauvée.

Je parle au présent, car tout cela subsiste encore. Tout cela se retrouve et se reproduit chaque jour au sein de notre civilisation moderne. De ce monde perdu, dont nous nous efforçons de retrouver l'empreinte, tout a disparu, tout a péri, tout a changé, hormis l'armée du sacrifice. Le vaste et magnifique édifice de l'ancienne société catholique s'est écroulé sans retour. Il en surgira, il en surgit déjà une autre qui aura, comme l'ancienne, ses grandeurs et ses misères. Mais ce que nous venons de raconter a duré, dure encore et durera toujours.

Douze siècles après ces Anglo-Saxonnes dont on vient de parler, la même main vient s'abattre sur nos foyers, sur nos cœurs désolés, pour en arracher nos filles et nos sœurs. Et jamais, depuis que le christianisme existe, ces sacrifices n'ont été plus nombreux, plus magnanimes, plus spontanés qu'aujourd'hui.

Oui, chaque jour, depuis le commencement du siècle où nous sommes, des milliers de créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie. Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et de grand cœur, et d'autres d'un

cœur plus grand que leur fortune, se donnent dès le matin de la vie à un époux immortel. C'est la fleur du genre humain ; fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie, fleur exquise et charmante, qui respirée même de loin, enivre de ses chastes senteurs, au moins pour un moment, les âmes les plus vulgaires. C'est la fleur, mais c'est aussi le fruit ; c'est la sève la plus pure, c'est le sang le plus généreux de la tige d'Adam ; car, chaque jour, ces héroïnes remportent la plus étonnante des victoires, grâce au plus courageux effort qui puisse enlever la créature aux instincts terrestres et aux liens mortels.

Avez-vous vu, en mars et en avril, un jeune enfant respirer les premiers épanouissements de la nature, et les premières lueurs de l'admiration étinceler dans son beau regard, au contact du réveil de la vie dans les bois et les champs ? C'était le printemps de la vie en présence du printemps de la nature, et c'était un enchantement ! Mais il y a quelque chose de plus enchanteur et qui ravit l'âme aux plus hautes cimes de l'émotion humaine : c'est la vierge déjà adolescente, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, qui se détourne de tous les parfums de la vie pour ne plus respirer et regarder que vers le ciel.

Quel spectacle ! et où en trouver un qui manifeste plus visiblement la nature divine de l'Eglise, qui fasse mieux oublier les misères et les taches dont sa céleste splendeur est parfois voilée ?

Mais redisons-le sans cesse, ce spectacle nous est donné partout, et non-seulement dans notre Europe vieille et malsaine, mais dans cette Amérique que contemplant avec espoir et confiance tous les esprits généreux ; partout où l'Evangile est prêché, partout où un crucifix est dressé, car partout le Christ sait, de ses bras invincibles, saisir et déraciner ces fleurs terrestres pour les transplanter dans une région plus voisine du ciel.

Les spoliateurs et les proscriptionnaires auront beau recommencer leur œuvre, chaque jour prédite et provoquée par les scribes du césarisme révolutionnaire, la chasteté dévouée recommencera la sienne. Dans les greniers et les caves des palais habités par les triomphateurs de l'avenir, sur leurs têtes ou sous leurs pieds, il y aura des vierges qui jureront à Jésus-Christ de n'appartenir qu'à lui, et qui garderont ce serment, s'il le faut, au prix de la vie.

En ce siècle de grande mollesse et d'universel affaissement, ces victoires ont gardé le secret de la force, et dans la faiblesse de leur sexe, ne nous lassons pas de le répéter, elles manifestent la mâle et persévérante énergie qui nous manque pour aborder de front et dompter l'égoïsme, la lâcheté et le sensualisme de notre temps et de tous les temps. Cette tâche, elles l'accomplissent avec une chaste et triomphante hardiesse. Tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine est mené au combat contre

toutes nos bassesses et au secours de toutes nos misères. Ne parlons plus du charme de la vie contemplative, des joies suaves de la méditation, de la solitude. Ce n'est plus là que le lot du petit nombre. La foule des dévouées se précipite dans une autre voie. Elles accourent, elles affluent pour prodiguer des soins infatigables aux infirmités les plus prolongées de la pauvre nature humaine ; pour défricher les déserts de l'ignorance, de la stupidité enfantine, souvent si revêche et si rétive. Bravant tous les dégoûts, toutes les répugnances, toutes les dénonciations, toutes les ingrattitudes, elles viennent par milliers avec un courage et une patience indomptable, courtiser, caresser et soulager toutes les formes de la souffrance et du dénûment.

Et comme elles ont la force, elles ont aussi la lumière, la prudence, la vraie perspicacité. Elles ont compris la vie avant d'en avoir goûté. Qui donc leur en a enseigné les douloureux secrets ? A elles si pures et si passionnées, à elles dans l'âge où le cœur commence à être dévoré par la soif insatiable des sympathies et des tendresses humaines, qui donc a appris que cette soif ne sera jamais assouvie en ce monde ? Qui leur a révélé l'ignominieuse fragilité des affections d'ici-bas, des plus nobles et des plus douces, des plus tendres comme des plus enracinées, de celles-là même qui se croyaient immortelles et qui tenaient le plus de place dans les cœurs où elles ont misérablement péri ? Ce ne peut être qu'un instinct divinement libérateur, qui les affranchit en nous les déroband. Les voilà délivrées des cruels étonnements de l'âme qui rencontre le mécompte, la trahison, le mépris dans le chemin de l'amour, et quelquefois, après tant d'efforts et tant d'illusions, le silence de la mort dans la plénitude de la vie. Elles ont deviné l'ennemi ; elles l'ont tourné, déjoué, vaincu ; elles lui ont échappé pour toujours : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium : laqueus contritus est et nos liberata sumus.*

Elles vont donc porter à Dieu, dans sa première fraîcheur, tout leur cœur, tous les trésors du profond amour, du complet abandon qu'elles refusent à l'homme. Elles vont tout ensevelir et tout consumer dans le secret du dépouillement volontaire, des immolations cachées.

Cela fait, elles nous affirment qu'elles ont trouvé la paix et la joie, et dans le sacrifice d'elles-mêmes la perfection de l'amour. Elles ont gardé leur cœur pour celui qui ne change pas et ne trompe jamais. Et à son service elles rencontrent des consolations qui valent tout le prix dont on les paye, des joies qui ne sont pas sans nuages parce qu'alors elles seraient sans mérite, mais dont la saveur et le parfum durent jusqu'à la tombe.

Ce n'est pas qu'elles aient voulu nous oublier ou nous trahir, nous qu'elles aimaient et qui les aimions. Non ; la flèche qui est entrée dans notre cœur et qui y reste a d'abord traversé le leur. Elles partagent avec nous le poids et l'amertume du sacrifice. Le détachement n'est point l'insensi-

bilité. Il n'y a que la fausse spiritualité qui rende dur, arrogant, impitoyable. Toute religion qui dessèche ou endurecit le cœur est une tyrannie menteuse. Ici, dans le vrai sacrifice, dans la mortification suprême, l'affection humaine ne perd aucun de ses droits : ils sont tous respectés, mais tous épurés, tous transformés en offrande au Dieu qui a promis de nous consoler mieux qu'une mère : *Miserebitur tui magis quam mater*. L'ardeur d'une tendresse souffrante, mais si pure, si droite, si sûre d'elle-même, se révèle encore dans chaque regard. Le bonheur d'être à Dieu ne ferme point un cœur bien né aux peines d'autrui, et ne l'isole d'aucune émotion généreuse. Ce cœur devient, au contraire, plus tendre et plus intimement occupé de ceux qu'il aime à mesure qu'il s'enlace d'une étreinte plus passionnée au cœur de Jésus.

Est-ce là un rêve, une page de roman ? Est-ce seulement de l'histoire, d'un passé à jamais éteint ? Non, encore une fois ; c'est ce qui se voit et se passe chaque jour parmi nous.

Ce spectacle quotidien, nous-même qui en parlons, nous l'avons vu et subi. Ce qui ne nous était apparu qu'à travers les âges et à travers les livres s'est dressé un jour devant nos yeux baignés des larmes d'une angoisse paternelle. Qui ne nous pardonnera d'avoir, sous l'empire de cet ineffaçable souvenir, allongé plus que de raison peut-être cette page d'une œuvre trop longtemps inachevée ? Combien d'autres n'ont pas, eux aussi, traversé cette angoisse et contemplé d'un regard éperdu la dernière apparition mondaine d'une fille ou d'une sœur bien-aimée !

Un matin elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère : " Adieu ! tout est fini. Je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai jamais ni épouse ni mère ; je ne serai plus même votre fille. Je ne suis plus qu'à Dieu." Rien ne la retient. *Statim relictis retribus et patre, secuta est eum !* La voilà qui apparaît déjà parée pour le sacrifice, étincelante et charmante, avec un sourire angélique, avec une ardeur sereine, rayonnante de grâce et de fraîcheur, le vrai chef-d'œuvre de la création ! Fière de sa riante et dernière parure, vaillante et radieuse, elle marche à l'autel, ou plutôt elle y court, elle y vole comme un soldat à l'assaut, contenant à peine la passion qui la dévore, pour y courber la tête sous ce voile qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera la couronne de son éternité.

C'en est fait ; elle a franchi l'abîme avec cet élan, cet essor, ce magnanime oubli de soi qui est la gloire de la jeunesse : avec cet enthousiasme invincible et pur que rien ici-bas ne saura plus ni éteindre ni égaler.

Mais qui est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour ; qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel elles ne peuvent résister ; qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie ; qui prend tout vivante

la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang? Est-ce un homme? Non; c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous.—*Annales religieuses et littéraires.*

LES CHOSES DE L'AUTRE MONDE,

ET

LE SPIRITISME.

Voilà certes un titre capable de piquer la curiosité; il l'eût piquée et bien autrement encore il y a dix ans, alors que, dans les deux hémisphères, on croyait avoir trouvé, grâce au *câble* mystique tressé par nos tourneurs de *tables* et nos *évocateurs* magiques, le trait d'union entre le monde des vivants et celui des morts.

Il est vrai que, sans être abandonné ni détruit, ce *câble*, trop souvent altéré ou rompu, a beaucoup perdu de son crédit; mais la grande vérité tant cherchée n'a rien perdu pour cela de son importance et de sa réalité.

On s'est remis en mémoire que le catéchisme, au lieu d'un *câble*, en avait deux, la prière et la vertu, et que puisqu'il nous recommande sans cesse *l'invocation*, sinon *l'évocation* des saintes âmes enlevées à la terre, c'est qu'apparemment il les croit accessibles aux attractions de la grâce et de la croix. Qu'on n'aille cependant pas se figurer que le livre dont nous allons nous occuper soit exclusivement consacré à cet ordre de surnaturel badin. Il ne lui accorde au contraire qu'un très-petit nombre de pages perdues entre 500 autres consacrées à l'examen de toutes les grandes difficultés de la foi. Ces quelques pages ont été seulement pour nous la raison de cette question. Dans l'impossibilité de savoir si le philosophe dont l'abbé Bautain *recueille* le journal est ou n'est pas une fiction, nous avons cru posséder une indication en faveur du premier système, en

lisant (p. 59) le récit d'une table " qui se jette en arrière pour ne pas supporter un objet consacré, et d'une corbeille qui, mise en mouvement par l'imposition des mains, s'enfuit en rampant comme un serpent devant le livre des Evangiles." Or cette anecdote, si nous avons bonne mémoire, se lisait dans une petite brochure publiée en 1853, au moment de l'épidémie générale, par M. l'abbé Bautain.

A part cette réminiscence qui s'explique tout naturellement peut-être par l'assistance simultanée du philosophe et de l'abbé aux mêmes expériences, tout le livre respire une telle simplicité, un tel naturel dans l'exposition, dans le rangement des sujets, dans l'argumentation si personnelle du chercheur, qu'il paraît impossible d'en faire un apocryphe.

Mais ce qui tranche pour nous la question, ce sont les détails de famille et de pure individualité qui interviennent à chaque instant dans le récit et que le talent le plus distingué ne s'avisera jamais d'imaginer. Libre à tout le monde de feindre et de prêter à un autre autant d'anxiétés philosophiques qu'il lui en faudra sur *l'origine du mal*, sur *le salut des païens et des enfants non baptisés*, sur *l'éternité des peines*, etc. Sur ces matières on peut faire parler autant de pseudonymes que l'on voudra, personne n'en sera la dupe et ne s'en plaindra ; mais on n'invente pas ce qui va suivre, parce qu'il y a là, pour parler en artiste, couleur locale et nature.

" 17 avril. Irai-je ou n'irai-je pas à la messe dimanche ? (C'est le professeur incrédule de philosophie qui parle.) Telle est la grande affaire qui me préoccupe depuis trois jours, plus que mes cours, plus que mes ouvrages, plus que toutes mes études. Voici le fait. Depuis quelque temps nous sommes établis à la campagne dans une petite propriété qui m'a été laissée par ma mère. Quoique près de Paris, je n'y vais pas le dimanche et suis heureux de n'y pas aller ; mais il y a la grand'messe au village, et la cloche y appelle à plusieurs reprises tous les habitants, qui malheureusement n'y vont guère, et je le déplore, parce que enfin ces gens-là, sans instruction et sans raison, n'ont pas comme nous des principes de morale. Mais il y a un autre point de vue dans cette affaire, et c'est là que ma femme s'est placée, je ne dirai pas pour m'attaquer, mais pour aborder la question. Elle m'a prié tout simplement de venir à l'église avec elle et sa fille, afin de donner un bon exemple à la population... A Paris, ajouta-t-elle, elle ne m'avait jamais parlé à ce sujet parce qu'il n'y avait pas de scandale, bien qu'elle eût été plus d'une fois embarrassée quand sa fille, l'accompagnant à l'église, lui demandait naïvement pourquoi son père n'y allait pas avec elle. En prononçant ces derniers mots, qui évidemment exprimaient le fond de son cœur et lui avaient le plus coûté à dire, sa voix était presque tremblante, et on sentait que toute son âme y était.

“ J'en fus touché plus que de toutes ses raisons, qui n'étaient cependant pas mauvaises ; mais quand il fallut répondre, ma vanité blessée prit le dessus, et il y eut dans mon accent quelque chose d'àpre que je m'efforçai néanmoins d'adoucir le plus possible. C'était une sorte de leçon qui m'était faite, et je ne voulais pas habituer ma femme à m'en donner, même quand elles seraient méritées. Je lui répondis donc que je ne l'avais jamais contrariée dans ses croyances ni dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, et qu'ainsi j'avais droit à la réciprocité...qu'elle devait supposer que j'avais de bonnes raisons pour m'abstenir de ce qu'elle faisait sous le rapport religieux, et que tout ce qui est utile aux femmes et aux enfants peut ne pas l'être aux philosophes ; bref, que je regarderais comme indigne de moi d'aller à l'église, sans croyance et uniquement pour empêcher des commérages. Là-dessus je la quittai avec une froideur qui, lui fit venir les larmes aux yeux.”

Voilà bien le philosophe ; maintenant écoutons le père et l'honnête homme :

“ Mais voici dès lors un gros nuage dans mon intérieur, et je sens que j'y ai jeté de la tristesse. Fanny ne dit rien, mais n'en pense ou plutôt n'en sent pas moins. Je sens que je ne l'ai pas convaincue le moins du monde, mais seulement froissée dans son affection, blessée dans sa conscience, peut-être même un peu dans son amour-propre... Toutes ces affaires de conscience et d'affection sont si délicates à manier, que je ne sais plus comment y revenir pour y mettre de l'apaisement sans avoir l'air de céder le terrain... heureusement, j'ai trois jours devant moi pour réfléchir jusqu'à dimanche... mais qu'arrivera-t-il si je refuse ? ma femme en sera non-seulement contrariée, mais contristée ; c'est mon âme qui l'inquiète et, d'après ses croyances, *elle doit* penser avec inquiétude que si je mourais dans cet état mon âme serait séparée de la sienne pour l'éternité, et cette pensée la désole... Or... j'ai été très-épris de Fanny et j'ai tout fait pour obtenir sa main. Elle a résisté longtemps, quoiqu'elle eût du penchant pour moi, parce quelle ne voulait épouser qu'un chrétien fidèle et pratiquant. Sans l'avoir été moi-même, je lui laissai alors l'espérance que je pourrais le redevenir ; ce qui m'a toujours laissé comme une espèce de remords. Il y a donc là un mécompte pour elle, et quoique je ne me croie pas engagé à me convertir pour lui faire plaisir, cependant je me crois engagé à ne pas payer par une sorte d'ingratitude l'intérêt bien cher quelle prend au salut de mon âme... En fin de compte, en allant à l'église le dimanche, je rendrai ma femme bien heureuse et son bonheur rejaillira sur moi ; si je refuse d'y aller, elle sera profondément contristée, et pendant quelque temps un nuage sombre s'appesantira sur notre intérieur. Ce seront les ténèbres à la place de la lumière. “ Paris vaut bien une messe,” disait le Béarnais, et je suis bien tenté de dire à mon tour : “ La

paix de notre ménage, qui est mon royaume, vaut bien une messe aussi."

"21 avril. C'est fait et bien fait, je le crois, ou au moins aussi bien qu'il m'a été possible. J'ai tenu la mère et la fille en suspens jusqu'au dernier moment, et dimanche matin, à l'heure de la messe, quand elles s'apprêtaient à partir, un peu tristement, à ce qu'il m'a paru, je suis allé à elles le chapeau à la main... Ma femme alors me regarde d'un air étonné, ou plutôt un peu incertain, n'osant pas croire à ce qu'elle ressent ; et comme je ne lui réponds que par un sourire, elle se jette à mon cou en pleurant de joie ; Louise me prend la main et la couvre de baisers, et me voilà le plus heureux des maris et des pères, car j'étais heureux du bonheur que je leur donnais.

"Nous arrivons à la paroisse, et je me place entre ma femme et ma fille. Il y avait foule, parceque c'était un jour de fête, et je m'aperçus bientôt que beaucoup de regards étaient tournés vers moi qu'on n'avait jamais vu en pareil lieu ; je ne m'en inquiétai aucunement, et quand la messe commença, je tirai de ma poche un petit livre et me mis à lire ; je crois que Fanny aurait bien voulu en voir le titre, mais elle n'osait pas m'interroger. C'était le premier volume des *Confessions* de S. Augustin. Pour rien au monde je n'eusse voulu emporter un livre profane, comme un de mes collègues que sa pieuse fille conduit à la messe et qui, pendant l'office, s'amuse à lire Horace ou Virgile ; je regarderais cela comme une espèce d'hypocrisie.

"J'écoutais avec plaisir la parole du curé. C'était la parole évangélique dans toute sa simplicité. Il eut en outre le mérite de ne pas parler trop longtemps, et surtout de ne faire de polémique d'aucune sorte. Ses attaques m'auraient probablement éloigné ou irrité, tandis que son onction et sa bonhomie me touchèrent, et je pus dire à ma femme, en revenant, qu'il avait parlé en bon prêtre et en honnête homme.

"Grâce à S. Augustin, d'ailleurs, le temps de la grand'messe m'avait paru court, et je crois réellement y avoir gagné quelque chose. Par toutes ces circonstances réunies, je sentais au cœur une joie intime que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps." (P. 158.)

Nous pourrions raconter à nos lecteurs une scène bien autrement touchante encore, mais elle nous mènerait beaucoup trop loin. Il s'agit de la fille chérie du philosophe qui, à la veille de sa première communion, le force, malgré tous ses étonnements et ses scrupules, à la bénir et à lui tracer sur le front le signe du salut, "ce signe, dit-il, gage de vie pour elle et pour moi d'un respect purement négatif." Mais voilà qu'après cette première victoire, "la charmante syrène, dit-il, en essaye une autre bien autrement osée" celle de décider son père à venir s'asseoir auprès d'elle à la table sacrée. Les caresses de la jeune fille sont si douces, son

éloquence si entraînant, qu'il semble un moment que le philosophe va céder ; mais pour concevoir cette espérance, il faudrait méconnaître tous les embarras du respect humain et les éternels retardements suggérés par les intérêts de la vie. " Plus tard, peut-être, nous verrons..... quand je serai plus instruit," dit le philosophe à moitié rendu ; mais s'il recule encore devant le tribunal de la pénitence, la *confession* intime et scripturale ne lui manque déjà plus. " Ma conscience me dit que cette petite vaut bien mieux que son père, et que sa religion a des visées bien plus hautes que ma philosophie."

Mais les ajournements ne servent guère : le philosophe a beau se ménager d'admirables conférences avec des prêtres, qui le confondent encore plus par leur charité que par leur savoir ; ceux-ci ont beau verser des torrents de lumière sur les sujets de tous ses doutes et les balayer comme avec la main, le temps s'écoule comme toujours et les heures s'engloutissent dans le passé sans arriver au résultat.

Il en est une, toutefois, qui a toujours le privilège de sonner comme un tocsin : c'est l'heure de la mort. Sans une vérité de plus dans l'esprit on sait tout, sans une lumière de plus on voit tout, sans argument on comprend tout, et l'importance du moment tranche en maître toutes les difficultés. Comme l'on doit regretter alors de ne s'être pas réservé quelques journées de paix, de repentance et d'amendement !... " Et en définitive, je meurs," s'écrie le philosophe, après avoir donné à mes élèves un peu de science et beaucoup de doutes, beaucoup de parlages et d'écritures qui font chez les hommes ce bruit qu'on appelle la gloire, et qui n'a d'autre effet que de nous faire mâcher ce hachis qui nous enlève de temps en temps à la triste réalité par des rêveries et des fantômes.

En somme, ce livre est excellent et mériterait de devenir le *Vade mecum* de tous les philosophes qui n'ont pas rompu avec l'espérance et la traitent toujours en question *réservée*.

Nous le recommandons à nos lecteurs.

" Le spiritisme, dit M. Martinet, est la très-digne couronne de tous les arts précédents de Satan et l'introduction au suprême degré de l'irréligion. " C'est Satan et ses démons qui prennent ici positivement la place de l'Eglise et ses saints pour enseigner et diriger les hommes. Quel malheur, si les prêtres ne prenaient pas garde à cette ouverture si béante du puits de l'abîme, qui a eu lieu de nos jours en Amérique, où un déluge de folie et de sang l'a suivie, et dont les lugubres crevasses se sont étendues subitement et partout sous nos pas ! " Le chef-d'œuvre de Satan, disait le père Ventura, c'est d'être parvenu à se faire nier. " Il n'a pas de meil-

leurs complices que les pasteurs aveugles, maets ou peureux. M. Martinet tient à le leur déclarer avec de singulières et salutaires insistances ; et il leur met le doigt, on peut le dire, sur la bête. Il écrit pour eux cette conclusion de son volume, si sacerdotale, si vraie, si pieuse, si épouvantable, tant elle est pratique, aux jours du grand combat où nous sommes

“ Contre la nuée des *esprits de l'abîme* qui se sont abattus sur l'univers chrétien et qui mettent tout en œuvre pour inoculer le satanisme aux fidèles et aux incrédules, il faut employer les armes que la parole du Seigneur a déclaré être seules efficaces contre les pires d'entre eux, et dont il a dit : *cette espèce ne se chasse que par la prière et le jeûne*. Tous les clercs séculiers et réguliers doivent prier, plus que jamais, avec cette foi et cette persévérance auxquelles tout est promis, même l'impossible. De tous les cœurs doivent monter assidûment ces cris ou de semblables : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.—Ne livrez pas aux bêtes les âmes de ceux qui confessent votre nom.—Accordez l'assistance à vos serviteurs, que vous avez rachetés de votre précieux sang.—Après la toute-puissante Mère et Auxiliatrice de la famille du Christ, il faut invoquer spécialement les anges gardiens, les princes de la milice céleste, Michel, Gabriel et Raphaël, les bienheureux Apôtres démolisseurs du règne des enfers, fondateurs de l'Eglise*. En présence de l'ennemi, qui dans son camp ne permet de repos à personne, il faut engager sans relâche les fidèles à prier, et, contre l'apostolat universel de l'abîme, propager partout *l'apostolat de la prière*, en convoquant tous les fils de Dieu à la *maison parfaite de la prière*, c'est-à-dire aux très-sacrés cœurs de Jésus et de son immaculée Mère. La prière sans le jeûne est sans ferveur ; elle ne persévère pas ; elle n'est point assez bien reçue de Dieu, ni assez terrible au diable. Si vous voulez arracher à l'adversaire ses captifs, abstenez-vous tout d'abord de toutes les choses par lesquelles il les a pris et les retient. Il a pris, il retient tous les hommes par le triple lacet de *l'orgueil, de la concupiscence de la chair et de la concupiscence des yeux*. Gardez-vous des désirs de l'orgueil, de la sensualité et de l'avarice. Mais, pour rompre les liens par lesquels le diable retient les autres hommes, ce n'est point assez de n'y être pas emprisonné vous-même ; il faut avancer, de plus, dans la vertu par une sincère abnégation de vous-même et de toute gloire mondaine, par le crucifiement de la chair, en fuyant non-seulement la volupté, mais encore la sensualité de la bouche, le luxe, l'oisiveté, la curiosité, en vous contentant d'une nourriture et d'un vêtement modestes, en considérant tout le reste *comme du fumier*. Depuis le siècle de St. Paul jusqu'à celui du vénérable serviteur de Dieu J-B-M. Vianney, curé d'Arz, vous ne trouverez point chez le vainqueur de Satan un autre art de le vaincre. Que toutes les milices religieuses vous soient chères, elles qui opposent le triple vœu d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, à la triple religion du prince

des enfers. Fuyez, ô prêtre, tous les ferments d'envie et de discorde dans la milice sainte : ils sont *pires que le chien et le serpent*, et ils sont suscités sans relâche par l'adversaire.

“ Outre les *armes* de l'oraison et du jeûne, si vous voulez combattre *comme un bon soldat du Christ Jésus, et éteindre tous les traits de feu du méchant, prenez continuellement le bouclier de la foi. . . . et le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu.* C'est avec cette parole que notre Chef a mis par terre le tentateur, et c'est l'*instrument de guerre qui vainc le monde, notre foi.* Soit donc que vous soyez maître de théologie dans un séminaire, instruisant les candidats du sacré ministère ; soit que vous soyez curé ou missionnaire, paissant les brebis du Christ, gravez avec toute la diligence que vous pourrez dans les esprits et dans la mémoire de vos auditeurs le fondement de l'instruction chrétienne, à savoir l'abrégé historique de la religion, depuis la création du monde jusqu'à l'avènement du Christ, et depuis l'avènement du Christ jusqu'à nous. Décrivez le perpétuel conflit du christianisme avec le satanisme, exposez les machinations principales par lesquels le séducteur, vainqueur de nos premiers parents, a fait tomber leurs descendants. . . . Ne vous arrêtez pas. . . . Laisant de côté les erreurs disparues avec lesquelles il a séduit nos ancêtres, et dans la réfutation desquelles les *filz de lumière*, nous l'avons dit souvent, perdent trop d'efforts et de temps, recherchez avec soin, écoutez, méditez en vous-même tous les souffles que le perpétuel inspirateur de l'erreur répand à présent en tout lieu par ses ministres de tout genre, et à découvert et en secret. Notez les fourberies et les raisons spécieuses par lesquels il glisse et insinue les pires de ses venins à la multitude des ignorants et aux esprits cultivés. L'école, disons mieux, l'*Eglise de ceux qui honorent les esprits* grandit tous les jours ; et les *esprits* ne font plus tourner les tables, mais ont partout des milliers de *médiums*, par la main, par les écrits divers desquels ils enseignent aux peuples du Christ le pur antichristianisme, avec un si grand succès qu'on ne peut douter qu'ils ne menacent d'une prochaine ruine l'Eglise et les puissances du siècle qui leur sont contraires. Quelle excuse auriez-vous, ô homme de Dieu ! si, occupé à combattre des ennemis morts, vous étiez surpris à l'improviste par une si grande irruption des *portes de l'Enfer* ? ”

Tels sont les conseils éloquentes que l'âge et la science permettent au vénérable théologien d'adresser à ses confrères dans le sacerdoce. Qui de nous ne les recevra avec reconnaissance et n'en trouvera immédiatement une trop douloureuse application ? L'Europe se modèle sur la France, sur Paris, et quel esprit règne dans ce Paris splendide ? On a signalé trente mille spirites à Lyon, douze mille à Bordeaux ; qui osera compter ceux de Paris, et tous les agents trop déclarés, même dans l'ombre, de Satan acharné à reprendre au Christ la cité qui fut si chère à Julien l'Apostat ?

Ce fait bien remarquable, c'est qu'on n'ose plus guère y prêcher l'enfer. Emery, dans sa théologie frileuse et téméraire à la fois, a cherché à mitiger les peines des damnés. Qu'est-il besoin de cela à cette heure ? On supprime l'enfer par le silence ; et il semble qu'on avertit ainsi Dieu de le supprimer et les fidèles de compter là-dessus. Et pourtant le Père Faber vient d'écrire : " Pour tous les chrétiens, sans exception, l'enfer est un véritable secours. Le pécheur qui ne le craindrait pas ne se convertirait jamais complètement ; elle aurait un défaut à son origine, un germe de décadence dans son progrès ; elle serait sans stabilité, sans persévérance . . . O enfer, création désolée de l'éternelle justice, qui jamais eût pensé que tu pourrais être un ami pour nous ? Et cependant nous ne pouvons douter que l'enfer n'ait fait entrer au ciel presque autant d'âmes qu'il en contient." M. Martinet insiste énergiquement auprès de tout prêtre pour qu'il tienne continuellement debout auprès de tout chrétien ce terrible mais salutaire ami. N'est-ce point par lui que Jean-Baptiste a commencé son fructueux ministère ? et par lui encore que le Christ a fini le sien, en prêchant le jugement dernier l'avant-veille de sa mort et en l'exécutant même sur la croix, entre les deux larrons ? Montrons, montrons incessamment le repaire de Satan qu'on ne voit plus, et où les âmes, le bandeau sur les yeux, tombent comme la pluie. Ne justifions pas le jugement triomphal des spirites, c'est-à-dire des amis des démons : " Un grand pas est déjà fait dans le sens progressif chez beaucoup de membres du clergé de toutes les communions. . . . Le spiritisme. . . . est. . . . d'accord avec l'Eglise catholique-grecque, qui admet la conversion de Satan."

C'est le dernier conseil de M. Martinet dans son livre ; et il est bon.

Revue du Monde Catholique.

TRACTATUS DE PAPA.

Ce nouveau traité est tout à fait de circonstances, sans avoir, avec le temps, rien à perdre de son intérêt. Il y a plus, nous croyons qu'il restera à jamais comme une œuvre classique dans la question du Gallicanisme. Des trois volumes que doit comprendre l'ouvrage, les deux premiers ont paru. Ils embrassent la question du primat du Pontife Romain, c. à d. de sa suprématie monarchique sur toute l'Eglise de Jésus-Christ, les deux grandes questions de l'infaillibilité du Souverain Pontife et de sa supériorité sur le Concile Œcuménique.

La question de l'infaillibilité est divisée en cinq sections préliminaires, historique, théologique, pratique ou morale ou polémique. La partie historique, que nous ne voulons pas appeler la meilleure, parce que chacune d'elle a sa valeur spéciale, nous semble plus complète que tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour pour l'abondance, le choix et la nouveauté des documents. On voit de suite que la doctrine que quelques uns disent *Ultramontaine*, est la doctrine de l'Église catholique et de tous les siècles. Son histoire et sa démonstration sont l'histoire et la condamnation de la doctrine contraire. Il ne s'agit point là de raisonnements subtils, de triomphes d'éloquence ; ce sont des documents et des faits. Ces documents et ces faits ne sont point réunis, comme dans des œuvres d'érudition, pour donner matière aux études, mais disposés dans un ordre exact et chronologique, parlant d'eux-mêmes et formulant toute chose avec netteté et précision. A force de documents irréfragables formulés en propositions distinctes, l'auteur vous fait toucher du doigt cette vérité : à savoir que dès les quatre premiers siècles de l'Église, du cinquième au neuvième siècle, époque du schisme grec, du neuvième siècle jusqu'à l'époque des scholastiques, du treizième ; et de ce siècle au Concile de Constance, la croyance à l'infaillibilité du Souverain Pontife a été constante dans l'Église. L'opinion contraire, tristement mise en avant à l'occasion du schisme d'Occident puis rejetée communément, même en France, reparut en 1663 et plus solennellement encore dans la déclaration de 1682, vraie flatterie de courtisan. Notons néanmoins que, même après cette époque, la doctrine antique de l'Infaillibilité resta commune hors de la France, et que, même au sein de ce royaume, elle compta de vaillants défenseurs.

Dans cette partie historique, comme dans d'autres de l'ouvrage, l'auteur se montre justement sévère sur les doctrines et les personnes. Il ne pardonne ni à l'aigle de Meaux, qui est encore pour beaucoup un objet d'admiration, ni à quelques membres d'illustres corporations religieuses. Il excuse, compâtit, mais flagelle sans égard ni ménagement : *Amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica Veritas*.

Passant ensuite à l'autorité du Pontife romain sur le Concile Œcumenique, l'auteur fait observer que la question est double. La première, d'une souveraine importance, est la plus controversée. Elle regarde le Concile sans le Pape. La seconde considère le Pape uni au Concile. Qu'un Concile sans le Pape ou bien distinct et en opposition avec le Pape, lui soit supérieur, c'est là une opinion nouvelle dans l'Église et inouïe jusqu'au schisme d'Occident. La doctrine contraire est évidemment l'antique enseignement de l'Église. Le docte auteur, en deux sections distinctes, prouve l'autorité du Pape sur le Concile, en tant que séparé du Pape, d'abord en ce qui concerne la foi, la discipline,

les jugements, puis il traite spécialement chaque chapitre. Il va plus loin dans les sections suivantes ; il établit qu'à proprement parler, le Pontife romain n'est point et ne saurait être jamais soumis au Concile, pas même par exception et en certains cas extraordinaires, comme le veulent quelques uns, c. à d. quand il s'agit d'un Pontife douteux par légitimité d'élection ou d'un Pontife notoirement scandaleux ou même hérétique, si cela est possible, comme personne privée. Il soutient que dans le Concile de Constance ce ne fut point par le fait d'une juridiction coactive du Concile sur le véritable Pape que fut éteint le schisme.

Enfin, avec moins de développements, mais d'une manière complète, l'auteur aborde l'autre question de l'autorité du Pape sur le Concile réuni au Pape comme à son chef. A ce point de vue, on ne peut dire que le Pape soit supérieur au Concile, mais moins encore qu'il lui soit inférieur ; car, alors il serait ou supérieur ou inférieur à lui-même et à sa propre autorité, qui est celle du Concile. Que si, en un sens, l'autorité du Pape uni au Concile peut être appelée plus grande que la seule autorité du Pape, cela doit s'entendre *extensivement*, et non *intensivement*. Pour parler comme l'auteur, le Concile avec le Pape contient bien *plures auctoritates*, puisque les évêques par autorité divine sont les vrais juges et les maîtres de la foi ; mais il ne contient pas *plus auctoritatis*, puisque c'est l'autorité suprême et infaillible et comme la voix de Dieu qui se manifeste par le double organe ou du Pontife romain ou de tout le corps épiscopal, qui est l'Eglise *docens et regens*. Quant aux canons de foi faits par le Concile uni au Pape, le Pape, il est vrai, y est tenu, mais il ne faut pas en conclure qu'il soit inférieur au Concile. Car l'on ne saurait déduire l'infériorité d'un Concile de l'obligation où est celui-ci de s'en tenir aux définitions d'un Concile précédent, ainsi que de l'obligation de droit naturel et divin qu'a le Pape de s'en tenir à ses propres définitions. En vertu du même droit, le Souverain Pontife peut être encore tenu aux canons de discipline, mais non point en raison de la supériorité du Concile. D'où il suit que le Souverain Pontife doit tenir les canons pour règle directive, en promouvoir l'observance, comme gardien naturel et exécuteur de la discipline ecclésiastique. Pour ce qui concerne les canons purement disciplinaires, quand il y a une juste raison (et c'est le Souverain Pontife qui en est juge), il lui est permis d'user du droit de dispense, de dérogation, d'abrogation, sans avoir besoin d'attendre un autre Concile. Ainsi, la controverse de l'autorité du Pape sur le Concile et celle de son infaillibilité sont traitées séparément sous tous leurs aspects, et d'une façon qui ne laisse plus rien à désirer.

Il ne faut pas croire que tout le mérite de ce travail consiste seule-

ment dans la vaste érudition de l'auteur. Son mérite principal est dans l'ordre et dans la force qui mettent l'érudition au service du raisonnement. Ajoutons que les arguments théologiques sont présentés avec habileté. Il suffit de lire la section troisième dans la question de l'infailibilité et la seconde concernant l'autorité du Pape sur le Concile. C'est là qu'avec une logique lumineuse, l'auteur, dans plusieurs propositions, fait découler l'infailibilité du Pontife de certains principes catholiques, et donne une nouvelle force à ses arguments en exposant les faux principes et les fausses conséquences du système des adversaires. Il démontre également jusqu'à l'évidence la supériorité du Pape sur le Concile considéré comme distinct ou séparé de lui, en analysant séparément ce que c'est qu'un Concile sans le Pape et ce que c'est que Pierre seul. Nous attendons avec bonheur le dernier volume, qui doit traiter plus spécialement du Concile Œcuménique.

Chronique du Concile.

LE RÉCIT D'UNE SŒUR.

Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs un résumé des beautés si émouvantes du *Récit d'une Sœur*. C'est un faisceau des plus beaux sentimens, de ces élans de cœur, de ces mouvemens spontanés de l'âme, de ces aspirations ardentes vers le bien que l'on retrouve presque à chaque page dans ce magnifique recueil. L'auteur que nous remercions beaucoup de son obligeance a montré beaucoup d'intelligence et de tact et surtout un goût marqué pour les choses du ciel digne de tout éloge. Nos lecteurs sauront apprécier son travail et ils l'en féliciteront comme nous le faisons nous-même.

Il y a quelques années à peine, la France chrétienne et catholique s'est profondément émue à l'apparition d'un livre dont le titre seul révèle ce qu'il peut renfermer de beautés touchantes et de parfums.

Ce livre que les lecteurs de l'*Écho* connaissent, sans doute, pour la plupart, est le *Récit d'une Sœur*, ou Souvenirs de Famille recueillis par Madame Augustus Craven, née La Ferronnays.

Le monde moderne, si matériel et si adonné qu'il soit au culte des sens, se laisse doucement attirer par le charme d'une vertu aimable et point du tout morose, surtout, lorsque ces caractères qui sont, d'ailleurs, ceux de la véritable vertu, se rencontrent chez des personnages vivant

au milieu de l'atmosphère brillante et dissipée du monde de la fortune, des distractions et des plaisirs, comme ceux dont la vie est écrite dans le Récit d'une Sœur, car, ces personnages sont généralement portés à oublier les sérieux devoirs du christianisme.

On se sent d'abord étonné de rencontrer dans les pages de ce livre, tant de piété naïve, un abandon si simple et si confiant à la Providence, une Religion si forte et si vraie, à côté de toutes ces velléités et de toutes ces ombres de religion dont les partisans de notre siècle se nourrissent à leur choix. Puis on subit, sans y penser, l'ascendant d'une vertu supérieure, mais en même temps, à la portée de toutes les âmes droites et craignant Dieu;—c'est que la vérité, quand elle luit de tout son éclat, sait toujours atteindre l'esprit et le cœur et touche même ceux qui sans la rechercher, ne la repoussent pas quand ils l'entrevoient.

Or ce livre est vrai dans son sujet, vrai dans les sentiments qui en remplissent les pages, vrai dans son style et surtout vrai dans l'esprit de religion qu'il respire.

Des lettres intimes, des extraits de journaux tenus en famille, en voyage, en particulier : voilà tout l'ouvrage. L'auteur n'a eu qu'à grouper, suivant la mémoire de son cœur, les manuscrits qu'elle avait en sa possession et ceux que lui ont rendus les amis de sa famille, pour l'aider dans son œuvre.

Il suffit d'ouvrir ce livre pour être frappé de l'attrait qu'il inspire, à cause même de la vérité qui brille dans la narration.

Sans doute le tableau de mœurs qu'il offre au regard du lecteur ne se rencontre que très-rarement ; mais toute âme vraiment sensible et honnête qui entend bien les devoirs de la religion chrétienne, ne trouvera pas moins dans ce tableau la réalisation de toutes les vertus domestiques et comme un écho des vœux de son propre cœur. Aussi ce livre admirable ne saurait être parfaitement goûté que par les esprits droits, les cœurs purs, les âmes aux pensées nobles et aux sentiments élevés. Il n'en est pas moins le livre de l'époque, malgré que le mensonge abonde et que l'erreur triomphe. Toutes les aspirations ne sont pas tombées. Bien plus, la vertu et l'honneur relèvent fièrement la tête et la portent plus haut que les scandales. Le règne de la force, mais de la force de l'amour, est venu. Cet ouvrage a été dicté par l'amour ; il a été publié sous l'inspiration de l'amour d'une sœur ; et c'est la sympathie, l'amour du bien et du beau qui en ont assuré le succès. Depuis à peine quelques années, ce livre a atteint sa quatorzième édition ! Succès inouï qui doit réjouir et encourager les bons, en portant à remercier Dieu.

L'Académie Française, le corps le plus haut placé dans la société

des lettres en France et dans le monde entier, a couronné cette œuvre d'élite, ce monument élevé par l'amour, la piété d'une sœur au souvenir de morts adorés; et ainsi Elle a couronné l'amour conjugal, l'amour fraternel, l'amour de la famille, tous les amours domestiques, toutes les affections nobles et pures que la Religion inspire et sanctifie.

Nous nous sommes proposé de recueillir les pensées, les expressions les plus remarquables et les plus détachées qu'on rencontre dans ce livre pour en faire comme un bouquet de fleurs odorantes et l'offrir aux lecteurs de l'*Écho*, dans la persuasion où nous sommes que l'esprit chrétien dans lequel cette feuille est publiée et que ses lecteurs propagent par leur encouragement, trouvera un reflet bien pur et bien brillant dans les pages de ce recueil.

Nous avons donc parcouru les deux volumes qui composent le *Récit d'une Sœur*, puis nous avons noté et ensuite transcrit les extraits qu'on va lire.

Mais pour l'intelligence de ces documents, il importe que ceux qui n'ont pas encore lu le *Récit d'une Sœur*, aient quelques notions touchant cette famille de la Ferronnays dont les membres sont les héros de l'ouvrage, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Voici les faits en peu de mots :

Le comte de la Ferronnays, père de cette famille privilégiée, avait épousé, en 1802, mademoiselle de Montsoreau fille du comte de Montsoreau; lequel faisait partie, à cette même époque, de l'armée de Condé, ainsi que le père du comte de la Ferronnays. Il fut nommé ambassadeur de France à Saint Petersbourg, en 1819, et à son retour de Russie, il avait été appelé à faire partie du ministère de 1828. Il était ministre des affaires étrangères en 1829, lorsqu'une maladie grave le força de donner sa démission et de partir pour l'Italie.

Une des gloires qui s'attacheront le plus solidement au nom de monsieur le comte de la Ferronnays, c'est celle qui lui vient d'avoir prié et sans doute d'avoir offert le sacrifice de sa vie pour la conversion de l'abbé Marie de Ratisbonne. C'est après Dieu et la Sainte Vierge, aux prières de ce pieux personnage que cet apôtre des Juifs devenu justement célèbre, attribue sa conversion dont l'éclat s'est répandu dans tout le monde.

La famille de la Ferronnays a compté onze membres dont quatre sont morts en bas âge. Les noms de ceux qui ont survécu et qu'on retrouve dans le *Récit d'une Sœur* étaient: Charles, l'ainé de tous, Pauline, l'auteur de ce *Récit*, Albert, Eugénie, Fernand, Olga et Albertine, la plus jeune de la famille. (Il ne reste plus maintenant de celle-ci que Pauline, mariée au comte Augustus Craven, en Angleterre,

et peut-être Albertine dont le *Récit* nous laisse ignorer le sort, parce que, sans doute, elle n'avait pas alors le droit au tribut que l'on paie à la mémoire de ceux qui ne sont plus.)

Ces noms forment avec ceux du comte et de la comtesse de la Ferronnays, une chaîne d'affections nobles et touchantes et sont inséparables, tant que dure le *Récit*. Mais il en est un surtout qui revient plus souvent sous la plume de madame Craven, et qui, si ce recueil des souvenirs d'une famille pouvait être un roman, pourrait en être appelé le héros, à juste titre.

Albert, le doux et pieux Albert avait épousé, le 17 avril 1834, à Naples, mademoiselle Alexandrine d'Alopeus, fille du comte d'Alopeus, (Suédois de naissance) longtemps ministre de Russie à Berlin, et de Jeanne de Wenkstern, comtesse d'Alopeus, dont la rare beauté était célèbre. Alexandrine était née à Petersbourg, en 1808, et avait eu pour parrain l'empereur Alexandre; sa mère se trouvant alors à la cour en qualité de dame d'honneur de l'Impératrice.

Ce mariage ne s'était pas fait sans difficultés. La fortune d'Albert n'était pas considérable; et son père et sa mère s'inquiétaient sur le sort de leur fils en même temps que sur celui de la charmante jeune femme à qui il voulait s'unir. Puis Albert avait une santé chancelante. Deux fois il avait échappé avec peine aux bras de la mort. Mais d'un autre côté, l'amour de ces deux jeunes âmes était si fort, si tendre et si pur! Il avait reçu sa première sanction en face de St. Pierre de Rome, alors que Albert venant de communier, disait à Alexandrine, qui l'accompagnait en descendant les degrés de l'immense basilique: Que je suis heureux, mademoiselle; je viens de communier, et je vous aime!—Alexandrine était protestante; elle ne se convertit qu'après la mort d'Albert, qui avait offert sa vie en sacrifice pour le salut de celle qu'il aimait plus que lui-même. Quel amour que celui qui ne redoute pas de placer ainsi sur son cœur Dieu et la créature de son choix, et de les regarder presque dans un même amour, en rapportant tout à Dieu!

Le monde oublie que l'amour vient du ciel, et que c'est là qu'il doit aspirer et retourner. L'amour vrai ne git pas dans les sens; ces derniers sont un voile qu'une âme pure perce sans y toucher, pour arriver jusqu'à l'âme qu'elle a trouvée et en faire la compagne de ses affections. Cet amour n'exclut pas pourtant le plaisir des sens. Sans doute, Albert reconnaissait les charmes qui brillaient sur toute la personne d'Alexandrine, et il en était ravi. Nous le voyons dans les portraits enthousiastes qu'il en fait avec un rare bonheur; mais aussi, l'âme de sa sœur, comme il aimait à la nommer, lui apparaissait plus parfaite encore que la distinction de ses traits et l'élégance de sa per-

sonne. Il l'aimait de toute la force de son âme ; il l'a aimée assez pour lui sacrifier sa vie. Qu'on lise cette histoire et qu'on nous dise si jamais époux a su mieux comprendre le cœur de son épouse, et s'est mieux appliqué à lui plaire en toutes choses ; si jamais épouse a mieux deviné le cœur de son époux, et s'est mieux établie comme son ange et sa compagne de tous les jours ? Non, la Religion seule sait inspirer de pareilles amours, les conserver et les couronner. Qu'on veuille bien nous pardonner cette digression ; le sujet nous l'a fournie comme naturellement.

Albert se laissait quelquefois aller à un abattement passager, à la pensée des obstacles que ses vœux rencontraient. Une fois, il crut devoir oublier Alexandrine ; il ne voyait pas comment il pourrait jamais l'épouser ; mais ses efforts ne réussirent qu'à le faire tomber en langueur. Rien de plus touchant que les lettres qu'il écrit sous l'empire de ces cruelles incertitudes qui rongeaient son pauvre cœur ; mais il priait, il espérait. Il aimait Dieu et continuait d'aimer sa douce Alexandrine. Alexandrine non plus ne pouvait oublier Albert. Leurs deux vies ne pouvaient se compléter que l'une par l'autre ; semblables à deux fleurs dont les tiges ont besoin d'un support mutuel, elles s'étiolaient séparées. Le Ciel, enfin, qu'ils mettaient de part dans tous leurs projets, les réunit un jour. Quel bonheur ce dut-être ! hélas, comme tous les bonheurs de la terre, cela leur parut un songe. "Tous les deux, nous croyions rêver," dit Alexandrine. Cet heureux rêve, pendant lequel ils n'entrevoyaient que du bonheur sans mélange pour l'avenir, devait durer *dix jours*. Au bout de ce temps, la santé d'Albert ne fit que s'altérer davantage, et Alexandrine ne cessa d'entretenir des craintes à son sujet jusqu'au moment où son doux ami cessa de vivre. Certes, si pour couronner un amour si vrai, si fidèle et si pur, *dix jours* est tout ce que la Divine Providence a cru devoir accorder à Albert et à Alexandrine ; les amours de cette terre ont besoin d'être continués dans le ciel et de ne point mourir avec les corps. Mais le pieux Albert et sa compagne avaient établi leurs âmes dans le Ciel pour les pénétrer d'immortalité.

"Oh non," écrivait Albert à Alexandrine, "je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur, je ne crois pas qu'on puisse vous aimer enfin sans être pénétré de religion et d'immortalité." "Il me semble," écrivait de son côté Alexandrine dans son journal, "que nos âmes (celle d'Albert et la sienne) ont de quoi s'aimer et se com- prendre pour la vie et pour l'éternité !—Sans doute, mon Dieu, ce ne serait pas trop d'avoir souffert toute la vie pour avoir toute l'Éternité avec ceux qu'on chérit..... Je ne veux rien d'heureux qui ne vienne du Ciel."

Ces deux âmes avaient compris le bonheur ici-bas dans la Croix ; et ils en attendaient le couronnement dans le Ciel.

Le même esprit de sacrifice et d'espoir en Dieu, de religion enfin, anime les autres membres de la famille ; on le voit dans leurs lettres et leurs mémoires : c'est là tout le parfum vivifiant de ce livre béni.

Le Récit d'une Sœur comprend d'une manière spéciale l'histoire d'Albert et celle d'Alexandrine, tirée chacune de leurs mémoires. La première partie de l'ouvrage est intitulée : Amour ; la deuxième : Amour et mariage ; et la troisième : Amour, mariage et mort. Touchante pensée qui fait primer l'amour dans toutes ces divisions. Madame Craven n'a fait cependant que rétablir l'ordre des faits formé par la Providence ; mais elle n'a pu retrancher l'amour qui en était le lien.

Nous offrons maintenant au lecteur les extraits qui suivent, sous le titre de *Fleurs du Souvenir* ou

LES PARFUMS DU RÉCIT D'UNE SŒUR.

On ne perd jamais ceux qu'on aime
en Celui qu'on ne peut perdre.—
ST. AUGUSTIN.

Ah !..... les hommes appellent romanesques ceux qui ne veulent vivre que de ce qui honore la vie, et l'exaltation ne leur paraît qu'une fièvre dangereuse. Insensés ! ils n'osent demander au Ciel du bonheur ; ils demandent à la terre des plaisirs, et le ciel et la terre les déshéritent tous deux !—*Albert.*

Le nom de Sœur a quelque chose de si doux, de si pur, qu'il rassure même celui qui s'en sert pour cacher un sentiment plus tendre que l'amitié.—*Albert.*

* * *

Elle a tout ce qui fait les fortes passions : la grâce, la timidité, la décence, avec une de ces âmes passionnées pour le bien, qui aiment parce qu'elles vivent. . . . Elle a un corps délicat et tout ce qui annonce la faiblesse et la dépendance, mais une âme forte et courageuse qui braverait la mort pour la vertu.—*Portrait d'Alexandrine par Albert.*

* * *

Quel blasphème, que de dire qu'on n'est au monde que pour être malheureux ! oh ! mon Dieu ! avez-vous jamais créé une âme pour autre chose que le bonheur, et quand on vous aime, une idée aussi absurde

peut-elle entrer dans le cœur? Quelle ingratitude aussi!--*Journal d'Albert.*

* * *

Oh! que j'aurais voulu passer ici (Amalfi) de longs jours! Quand, au pied de ces sublimes montagnes, j'admirais leur immensité, j'étais étonné de me sentir encore plus grand qu'elles, et franchissant leurs cimes dorées, de les trouver petites auprès de ma pensée; car Dieu seul remplissait mon cœur enivré....—*Ibid.*

* * *

.... Je n'ai que ce que j'ai demandé au Ciel: la grâce d'aimer autant qu'il est possible d'aimer, quand même, en retour, je ne devrais rencontrer que la plus grande indifférence.—*Lettre d'Albert à M. de Montalembert.*

* * *

Mon Dieu! je vous en prie, donnez-moi la ferveur...! On est si heureux en priant bien, et c'est un bonheur qui doit durer toujours. Tous les sentiments vagues et passionnés qu'on éprouve lorsqu'on est jeune, donnent à la religion quelque chose qui calme et satisfait tellement l'âme.... Oh! mon Dieu!... Retirez-moi les jouissances que fait éprouver l'enthousiasme, mais laissez-moi l'amour du bien.—*Journal d'Albert.*

* * *

Autrefois le mot de patrie embrasait tous les cœurs. Aujourd'hui que l'intérêt le plus froid, l'intérêt personnel fait agir, la patrie est là seulement où le cœur éprouve sans réserve ces sensations qui font chérir tout ce qui est bien, tout ce qui est beau, et les concitoyens sont ceux qui vous comprennent et qui ont soif de la même vie que vous.—*Ibid.*

* * *

Oh! non, je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur; je ne crois pas qu'on puisse vous aimer enfin sans être pénétré de religion et d'immortalité.—*Dans un billet d'Albert à Alexandrine.*

* * *

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Dieu tout amour! cette pure extase,

cette joie infinie, cet amour qui fait trouver parfait l'objet qu'on aime ; n'est-ce pas un avant-goût de la manière dont tu nous permettras d'aimer *pour toujours* ceux que nous aimons déjà ainsi sur la terre ?—*Alexandrine (encore protestante) dans son Histoire.*

* * *

Oh ! la mort est toujours mêlée à la poésie et à l'amour, parce qu'elle mène à la réalisation de l'une et de l'autre !—*Ibid.*

* * *

Oh ! Marie, ma mère, priez pour moi, ne m'abandonnez pas et donnez-moi du courage pour étouffer tout respect humain. Que je puisse faire rougir mes ennemis, mais non les faire rire !... Je voudrais prendre une attitude noble et indépendante ; indulgent pour les autres, sévère pour moi-même ; ne point souffrir de plaisanteries sur ma manière d'être, mais aussi ne point m'ériger en censeur ; aller beaucoup dans le monde parce qu'on peut s'y amuser sans faire de mal ; aimer toujours A..... sans être ridicule ; être homme et ne pas la compromettre par des enfantillages ; et, par-dessus toutes choses, chérir la vertu. Oh ! rendez-moi cette sensibilité que j'avais pour le bien. Rallumez dans mon cœur le feu de votre amour tout divin. Purifiez ce sentiment qui est ma vie aujourd'hui. Donnez-moi, ô mon Dieu ! de l'empire sur moi-même et ne permettez pas que dans le trouble de mon émotion, je blesse ses oreilles par des discours dérégés. Que je la respecte plus que tout au monde et que je me rende digne de l'aimer. Oh ! mon Dieu ! donnez-moi des larmes, de la ferveur, de l'enthousiasme, de l'amour.—*Journal d'Albert.*

* * *

Je crois qu'on ne peut avoir qu'un seul ami et confident.... C'est cet épanchement dans un cœur ami qui rend l'amitié inviolable.—*Albert à M. de Montalembert.*

* * *

Excepté son âge, il est de tous les hommes que j'ai rencontrés celui qui ressemble le plus à l'idéal que je m'étais formé. Une sympathie extraordinaire a fait naître mon amitié pour sa sœur ; la même existe entre lui et moi.... Oh ! chère amie, que je voudrais vous le faire connaître ! vous concevriez ce que j'éprouve ? C'est l'âme la plus tendre, la plus passionnée, en même temps le cœur le plus droit, les sentiments

les plus nobles. Il a beaucoup de modestie, d'humilité même; et cependant il a une noble fierté, du courage, de l'exaltation; et avec cela, quand il est gai, une gaiété enfantine, car (et cela doit vous plaire) il ne se donne jamais l'air plus âgé qu'il ne l'est véritablement; il est parfaitement naturel et simple dans tout ce qu'il fait. Je ne nomme pas sa plus grande qualité, ses sentiments religieux, profonds, inébranlables. Ajoutez à tout cela un amour pour moi comme je n'en ai jamais inspiré, et jugez si je puis rester insensible.—*Portrait d'Albert par Alexandrine dans une lettre à une de ses amies.*

* * *

N'est-il pas toujours utile... d'apprendre au monde, qui se plaît à croire froids et insensibles ceux qui savent rester maîtres d'eux-mêmes et fidèles à la loi de Dieu, quels sentiments vifs et tendres peuvent remplir le cœur pur d'un chrétien?—*Pauline (Mme Craven).*

* * *

Occupe-toi, car le vide que cause l'oisiveté est une grande source de chagrins involontaires.—*Albert dans une lettre à Fernand son frère.*

* * *

Les passages suivants, extraits d'un ouvrage de Eugène Aram, se trouvent dans le *Récit d'une Sœur*, mais ne sont tirés des manuscrits ou des mémoires d'Albert et d'Alexandrine que comme y ayant été copiés par eux-mêmes. Puis donc qu'ils ont trouvé place dans leurs mémoires, ils sont d'eux. Tout ce qu'ils ont trouvé beau et aimé est comme une seconde expression de la candeur et de la noblesse de leurs sentiments qui leur faisaient goûter le bien partout où ils le rencontraient.

“ J'ai souvent lu et entendu parler de la défiance et de la jalousie qui accompagnent l'amour. Je pense qu'un pareil amour doit être un sentiment bas et vulgaire; il me semble qu'il y a une religion dans l'amour, et sa vraie base est la foi.”

Puis encore :

“ Plus mon âme est émue, plus je suis disposé à prier. La tristesse, la joie, la tendresse, toute émotion élève mon âme vers Dieu. Et quel délicieux épanchement du cœur se fait dans la prière! Quand je suis près de vous et que je sens que vous m'aimez, mon bonheur serait pénible, s'il n'y avait pas de Dieu que je pusse bénir de son

“ excès. Est-ce que ceux qui ne croient pas aiment? Ont-ils des “ émotions profondes? Peuvent-ils être véritablement dévoués?”

Les lignes suivantes sont tirées du journal d'Alexandrine :

“ Oh! notre amour nous enivrait beaucoup trop peut-être. Cependant jamais, je crois, il ne nous a fait oublier Dieu, et il n'y avait pas de sujet dont nous aimions plus à parler.”

* * *

Le Carême commencé, je me sentis de jour en jour plus heureuse. Nous pouvions plus que dans le temps des bals, avoir des conversations sérieuses, et il me parlait beaucoup de Dieu, des anges et aussi de sa chère religion *, pour laquelle je sentais croître mon amour. Je goûtais un bonheur si complet, si inattendu, surpassant tellement tout ce que j'avais rêvé dans ce genre, que cela remplissait mon cœur de reconnaissance envers Dieu, et mettait plus de douceur et d'indulgence dans mon caractère. Quelquefois je remerciais Dieu avec délices de ce qu'Albert valait tellement mieux que les autres, et je sentais si bien mon bonheur plus grand que celui de tant de femmes aimées frivolement dans le monde, et qui cependant ne pensaient sans doute guère à m'envier.—*Journal d'Alexandrine.*

* * *

La Providence est si bonne, si puissante dans ses moyens, que les obstacles humains ne doivent jamais nous effrayer. Le secours nous vient ordinairement du côté où nous l'attendons le moins.—*L'Abbé de Noërlieu à Albert.*

* * *

“ J'ai toujours eu cette impossibilité de croire à la fin de ce qui me “ rendait heureuse. Quelle preuve innée de l'immortalité et de “ l'immortalité bienheureuse!”—*Alexandrine dans son journal.*

* * *

Il est affreux de voir souffrir ses enfants, et cependant ce n'est qu'alors qu'on sent combien on les aime!—*Le Comte de la Ferronnays dans une lettre à la Comtesse sa femme.*

* * *

Prions Dieu, prions-le de nous regarder avec compassion, et promettons-lui d'être aussi bons que possible.—*Alexandrine, dans un billet à Albert.*

* Alexandrine n'avait pas encore le bonheur de partager la foi d'Albert.—
NOTE DU COMPILATEUR.

Nous sommes dans un temps de transition ; tant pis pour nous, car nous sommes loin d'avoir bu tout le calice. Ce qui me rassure, c'est que la base de tout bonheur, la religion ne peut périr, et dans ces temps d'épreuves, elle seule semble devoir triompher de tous ses ennemis.—
Albert dans une lettre à M. de Montalembert.

* * *

En opinion, vos antécédents et une foule de considérations inférieures peuvent et doivent même vous enchaîner ; mais en religion, on ne doit compte de ses actions et de ses sentiments qu'à Dieu, et Dieu ne permet pas qu'on résiste à sa conscience, voix dont il se sert pour nous avertir de nos erreurs aussi bien que de nos fautes
Dieu ne veut pas qu'on se tourmente. Le trouble est ami du mal. Ayons du calme..... n'ayons que cela.—*Albert dans une lettre à Pauline.*
(*A continuer.*)

PAROLES DE SAINTE THÉRÈSE.

Ah ! que l'exil est long !... Vers la sainte patrie
Quand pourrai-je, échappée au désert de la vie,
Prendre un essor sublime et, convive du ciel
M'asseoir brillante et pure au banquet éternel ?
Quand pourrai-je ?... Mais non, pour s'élever de terre,
L'homme, comme le Christ, doit monter son calvaire,
Roi couronné d'épines et chargé de sa croix :
Seigneur, je me soumets et j'adore tes lois.
Ou souffrir ou mourir, voilà ce que j'implore.
Frappe, tes châtimens me seront doux encore ;
Meurtris ce corps rebelle et ces membres pécheurs,
Etends-les palpitans sur un lit de douleurs.
Sous tes coups paternels j'inclinerai la tête
Comme la fleur qui plie au vent de la tempête.
Pour épuiser les flots de ton calice amer,
Verse-les dans ce cœur qui peut-être t'est cher ;
De ces flammes d'amour dont souvent tu l'embrases,
De ces attrait divins, de ces transports si doux
Dont même près de toi les anges sont jaloux,
Qu'il soit aride et froid, sans goût pour le ciel même ;
Qu'il soit brisé, ce cœur, mais que toujours il t'aime,

Et qu'à ton nom toujours, fidèle à s'attendrir,
 Il puisse encore te dire : *Ou souffrir ou mourir !*
 Enfin quand accablé du poids de ta puissance,
 Mon être tout entier en proie à la souffrance,
 Enveloppé déjà des ombres du tombeau,
 Tremblant, anéanti, pliera sous le fardeau ;
 Quand mes yeux s'éteindront, que ma main incertaine
 Pressera sur mon cœur le crucifix d'ébène,
 Seul ami qui nous suive aux portes de la mort ;
 Quand mon dernier soupir, avec un long effort,
 Viendra pénible et lent expirer sur ma bouche ;
 Quand les anges planant au-dessus de ma couche
 Me montreront le ciel tout prêt à s'entr'ouvrir,
 Tu n'entendras qu'un mot : *Ou souffrir ou mourir !*

H. C.

LA SERVANTE DU CURÉ.

Elles sont deux.

La première, la grande Jeannette, brune et sèche, robe noire et coiffe blanche, tabatière d'écaille et lunettes d'argent, est une femme lente, laborieuse et solennelle. Sa parole est brusque ; son caractère est plus sérieux qu'affectueux, plus austère que pieux. Elle dirige le presbytère, comme une abbesse dirige un couvent ou comme un secrétaire général régent un ministère. Il y a Marie qui s'agenouille aux pieds de Jésus, et Marthe qui lui prépare à diner. La grande Jeannette, c'est Marthe. Pratique à nier le sentiment, elle se tient en garde contre les flatteries et même contre la pitié. En écoutant les flatteurs, elle pourrait se compromettre ; en croyant à toutes les misères, elle risquerait d'en soulager de fausses aux dépens de véritables.

Franche jusqu'à la brutalité, elle réfléchit avant de conseiller et conseille bien. Ne confondez pas sa froideur avec la fierté, ni sa dignité avec l'orgueil. Pour ne pas s'attendrir à première vue, elle n'en est pas moins charitable. Elle a peu de relations, sort peu, cause moins ; on ne l'aime pas, mais on l'estime. Quelques-uns la redoutent. Grâce à sa mine puritaine, le silence et le repos règnent dans le presbytère. Autour d'elle tout est propre, net et triste. Cette janséniste déteste les fêtes. Elle tient pour la simplicité évangélique et pour les

messes basses. Elle ne donne jamais un sou sans donner en même temps un conseil...

Sa cuisine est irréprochable mais sans douceur et sans apprêt. Elle dîne fort bien d'une tranche de bœuf bouilli, et *veut* que M. le curé déjeune de deux œufs sur le plat. Il ne s'en portera que mieux, et sera, j'imagine, plus alerte et plus dispos pour aller visiter ses malades...

Le grande Jeannette est une autorité. Le maire, l'instituteur, le brigadier de la gendarmerie comptent avec elle. Elle sait ce qui se passe dans le conseil municipal, dans le conseil de fabrique, et elle a l'œil sur l'évêché.

Elle est le presbytère même. Que si, dans le vestibule, vous ne lui contez pas ce qui vous amène, vous ne le conterez pas à M. le curé ; il sera sorti.

L'antithèse vivante de la grande Jeannette, c'est la grosse Marianne, petite, rondelette, joviale, sentimentale, bavarde, mystique et gourmande ; la médisance et le dévouement.

Au lieu d'être un rempart, c'est un trait d'union entre M. le curé et ses paroissiens.

Elle affectionne les couleurs claires, les bonnets fleuris, les bagues, les broches. Elle a une demi-douzaine de chapelets et une collection de médailles de Rome et de Lyon.

Sa montre pourrait servir d'horloge au clocher du village.

Despote, brouillonne, bonne—elle est bonne comme elle est grasse,—charitable à verser des larmes à la vue d'un mendiant, elle fait du bien, des cancons et des brouilles ; puis elle réconcilie les gens, pour les rebrouiller de nouveau.

C'est un cordon bleu. Elle a des recettes merveilleuses, qui sont à elle, et dont on parle dans trois cantons. Sa batterie de cuisine ressemble à un musée. Ses armoires sont remplies de conserves, de gelées, de deliqueurs de ménage et de vins fins. Elle professe le même culte pour les clefs de la cave et pour celles de la sacristie. Si M. le curé n'a pas une gastrite, c'est qu'il est doué d'un excellent tempérament.

Point de grand festin sans elle. Quand le maire ou les notables donnent un dîner, ils songent à la grosse Marianne. C'est à elle que revient de droit la direction des casseroles et des fourneaux.

Envahissante, importune et familière, elle désespère son maître, qui parle sans cesse tout bas de la renvoyer, et qui ne saurait se passer d'elle.

Elle est vissée au presbytère comme le coq au clocher.

D'où vient la servante du curé ?

C'est quelquefois une veuve, souvent une vieille fille, presque toujours une parente éloignée de son maître.

Elle a une nièce ou un neveu dont l'avenir la préoccupe.

La nièce est sage, très en vue, et, grâce à sa tante, ordinairement elle se marie bien.

Le neveu est enfant de chœur, chante au lutrin et mange les confitures de M. le curé. Il entrera au séminaire ; il en sortira vicaire...

Des neveux de servantes de curé sont devenus évêques.

Quelle est l'influence de la grande Jeannette et de la grosse Marianne ?

Cette influence est immense. Elle rayonne de la sphère de la commune à celle du canton, se glisse dans le conseil municipal et se faufile dans les familles. Quand un curé nouveau s'installe dans un pays : Qui est-il ? se demande la masse des paroissiens... Mais les fines-mouches disent simplement : Que pensez-vous de la servante ?

C'est qu'en réalité cette servante est l'égale des rentières et des bourgeois. Elle tricote avec madame l'adjoïnte, déjeune chez madame la buraliste, est considérée et reçue au château.

Cette servante, c'est la servante de M. le curé...

Elle a ses grands jours : les fêtes carillonnées, les conférences, les premières communions...

Alors tout gravite autour d'elle, et chacun de s'incliner devant son autorité souveraine. On la sollicite, on la consulte, on l'implore.

Marianne ici ! Marianne là !...

Elle est partout, au presbytère, à l'église. Elle met le couvert, pare l'autel, reçoit les visites et les cadeaux, s'emporte contre le marguillier, contre les pauvres, et veille sur *les âmes du purgatoire*.

Elle est l'âme de la cure, la providence de tous les fidèles et le point de mire de tous les yeux...

Mais le jour unique entre les jours, c'est celui de monseigneur.

Monseigneur, c'est l'évêque, et l'évêque, pour la servante du curé, c'est plus que l'empereur, c'est presque le pape !...

Ah ! le beau spectacle que présente le presbytère au moment de son arrivée ! Quel va-et-vient ! Quel tumulte ! Quels soins ! Quelle émotion ! Et quelle cuisine !...

Est-ce monseigneur ou Gargantua qu'on attend ?...

La nuit précédente, la grosse Marianne n'a pas dormi ; deux fois elle a quitté son lit pour voir si tout était bien en ordre dans l'office et la salle à manger.

La grande Jeannette elle-même est émue. Elle ne se lève pas ; mais, dans un demi-sommeil, elle voit d'avance la face large du grand vicaire et le profil aristocratique et fin de monseigneur, la mitre, la crosse, la robe violette et la croix d'or...

Peines, insomnies, soucis, allées, venues, tracas, tout sera payé par un geste ou par un mot.

L'évêque, étendant sa blanche main pastorale, donnera sa bénédiction à la servante du curé, ou bien il dira tout haut : Cette crème est exquisite !...

Comment finissent les servantes des presbytères ? La mort du vieux curé seule interrompt leur sacerdoce. Lui mort, il faut partir, quitter la cure où l'on a vécu, où l'on a régné.

Le deuil d'une veuve est moins triste, le désespoir d'un exilé est moins navrant.

Eh quoi ! d'autres viendront dans ces lieux familiers ! Les êtres et les choses, les hommages, les affections, il faut tout perdre !...

Une seule consolation reste à la servante, celle de médire de ses successeurs, de ne jamais adresser la parole à la servante du nouveau curé et de prendre pour confesseur le vicaire d'une paroisse voisine.

Où ira la dépossédée ?

Au château qui lui a offert un asile ami ; mais tous les châteaux ne sont pas hospitaliers.

Aussi, cherchant à rattrapper le temps perdu, la servante du curé épouse souvent un vieil employé du cadastre ou un gendarme en retraite.

Elle traitera son mari en enfant. Le bonhomme sera dorloté, choyé, et, s'il écoute sa femme, il aura toutes les chances de faire son salut...

Choix de bonnes Lectures.

BIBLIOGRAPHIE.

LE TRÉSOR DES ÂMES PIEUSES.—Un digne prêtre de la vénérable Maison de St. Sulpice dont le zèle est immense comme sa charité, vient de publier un livre de prières qui est bien en effet le trésor des âmes pieuses. On y trouve tout ce qui peut satisfaire la dévotion la plus minutieuse. Ce livre est destiné à devenir très-populaire, non-seulement par l'intelligence et l'esprit solide qui a présidé au choix des morceaux, mais encore parce que tout le monde doit trouver, dans cette variété presque infinie de sujets pieux, quelque chose qui lui parle au cœur. M. l'abbé Picard a déjà bien mérité de ses concitoyens par la fondation d'œuvres méritoires ; il est surtout l'ami, le bienfaiteur par excellence des pauvres. Son livre du trésor des âmes pieuses achèvera de conquérir pour lui l'estime de tous ; nous admirons comme tout le monde l'inépuisable fécondité de ses nombreux travaux et nos vœux les plus sincères lui sont acquis à l'avance dans toutes ses entreprises pieuses.